Pas faute d'avoir essayé

Hervé THRO

1. Une histoire de Loto

Marcel Fourcade jouait au Loto. Depuis toujours. Enfin plus précisément depuis ce fameux jour de chance où il avait décroché ce boulot auquel il s'accrochait toujours, après tant d'années. Oh, pas un boulot glorieux ni qui permet de devenir riche et socialement considéré. Non, juste un boulot régulier avec une fiche de paie à la fin du mois, des tickets restaurants, des chèques vacances et le treizième mois en guise de prime de Noël.

Précisément lorsque le directeur des ressources humaines, en réalité l'adjoint du patron de la boite de mise en conserve, lui avait signifié qu'il commencerait Lundi matin, dans la première équipe. A cinq heures. Du matin.

Marcel Fourcade était ressorti de la minuscule salle attenant à la galerie qui dominait le vaste atelier où il allait passer dorénavant ses matinées ou ses après-midi, selon la loi du travail en équipes, un rictus de satisfaction aux lèvres. Il avait voulu y

voir un signe du destin. Alors, désirant forcer sa chance toute neuve, il était entré dans un bureau de tabac. Pas pour acheter un paquet de blondes ou quelque sucrerie : Marcel Fourcade n'était pas fumeur et ne mâchouillait jamais de coupe-faim entre les repas. Non qu'il n'avait pas bon appétit, mais ses trois repas quotidiens suffisaient à le rassasier pour ne pas être tenté par du grignotage qui se serait déposé immanquablement sur ses hanches, enflé ses fesses ou encore boursoufler ce qui lui servait d'abdominaux. En fait, jusqu'à ce jour béni, Marcel Fourcade n'avait aucun vice. Il suffit parfois d'un rien pour qu'une vie bascule, comme de pousser une porte de bureau de tabac.

Il choisit avec hésitation un bulletin de Loto. Il y en avait tellement, il ne savait lequel choisir. Le tenancier, un grand gaillard tout sec affublé d'une petite moustache à la Dario Moreno et le cheveu rare, lui conseilla le bulletin basique, le plus simple.

- Ce n'est pas le papier qui importe, ce sont les chiffres, fit-il, la mine dans le vague, semblant sous entendre que, de toute façon, dans ce genre de sport, il n'y a toujours qu'un seul gagnant : l'état.

Marcel Fourcade se moquait bien, à cet instant, des lois de probabilités, des ratios et des si minces chances de décrocher le gros lot. Il cocha six numéros sur les quatre grilles de base qu'il pouvait jouer pour une mise minimum. Comment choisir ces maudits (ou bénis) numéros ? Nouveau dilemme.

Il était entré dans cet insignifiant bouiboui la mine réjouie, sûr de son affaire et il s'apercevait que convoquer la chance, solliciter le hasard, tenter la fortune demandait un effort de concentration extrême. Un vrai boulot. Il venait de décrocher un poste de technicien spécialisé dans la fabrication de boites de conserve à peine une demi-heure plus tôt, il devait bien être capable de choisir six chiffres parmi 49. Ce n'étaient pas les travaux d'Hercule tout de même ! Six chiffres. Son code de carte bancaire n'en comportait que quatre ; ça n'allait pas. Un sixième sens lui soufflait au même instant qu'il ne fallait pas miser sur des chiffres compris entre un et neuf. Marcel Fourcade n'y connaissait rien en matière de lois de probabilités. Il ne savait pas qu'un la combinaison 1,2,3,4,5,6 a autant de chances de sortir qu'une suite sans aucune logique.

Il eu alors une illumination : sa propre date de naissance. 16-12-1974. Seize, douze, dix-neuf, soixante quatorze. Merde. La grille s'arrêtait à 49. Sept et quatre, alors. Manquait encore un chiffre. Décidément, remplir ce foutu bulletin de la chance demandait une sérieuse réflexion. On comprend mieux pourquoi si peu de personnes décrochaient le Graal, chaque week-end.

Une légère transpiration commençait à perler au-dessus de ses sourcils fournis. Il n'avait jamais osé les couper lorsqu'il se rasait, un jour sur deux. On lui avait répété que cela favorisait non seulement la repousse, comme pour les cheveux, mais qu'en plus le poil serait plus dur et finirait par friser, rendant toute velléité de tonte plus ardue encore.

Ca n'allait pas. Au dos du bulletin, il lista alors tous les nombres qui formaient sa vie. Son numéro de rue, le début de son immatriculation aux services de santé, son code de carte bleue, son âge, le numéro du bus qu'il prendrait Lundi prochain pour se rendre à son nouveau travail, son premier boulot régulier.

Au bout de vingt minutes, il avait devant lui les 24 chiffres ou nombres requis, compris entre un et 49. Pile poil. Nouvelle difficulté : comment les

arranger par groupes de six ? Disposer le 24 dans la troisième grille serait peut-être un mauvais choix. Le 15 serait-il plus à son aise dans la première grille qu'aux côtés du 37 dans la quatrième. Chaque détail avait son importance. Il convenait surtout de ne pas se tromper. Du reste, était-il obligé de ne pas répéter un nombre plus d'une fois ?

Au fond de lui, même s'il était ravi de son engagement à la société Tinbox, il ne pensait pas rester à sertir des boites de conserve toute sa vie. Tout allait se jouer avec ces 24 nombres et la façon dont il allait les arranger était primordiale.

Il s'aperçut que cela demandait une telle réflexion qu'on ne pouvait raisonnablement pas miser toute sa vie sur un bout de pupitre destiné à cocher à la va vite un bulletin promis à l'échec. Il fallait du temps, de la réflexion, du calme. Le bureau de tabac était constamment dérangé par des clients sans aucun scrupule pour quiconque jouait sa vie sur un simple bout de papier. Ils allaient et venaient en claquant la porte d'entrée. Ils parlaient fort. Tentaient de faire de l'humour avec l'employé à la petite moustache qui abondait dans leur sens ; il avait l'esprit commerçant, soulignant à chaque fois le point de vue des précieux clients. Il râlait

contre l'interdiction récente de stationnement au centre ville avec ce routier aux gros biceps puis, sans aucune vergogne, louait les avantages de cette place centrale dédiée aux piétons face à cette petite vieille. Il savait faire son métier, lui.

Marcel Fourcade glissa une dizaine de grilles dans sa poche et se promit d'utiliser son week-end pour déterminer les meilleurs combinaisons. Celles qui allaient lui permettre de devenir, en moins de rien, un multi millionnaire. Il serait toujours temps, après coup, de réfléchir à quoi faire avec tant d'argent.

Le Vendredi soir passa. Le Samedi défila. Le Dimanche était déjà bien entamé. Marcel Fourcade n'avait toujours pas trouvé la bonne combinaison. La mort dans l'âme, il nota les 24 chiffres sur des petits bouts de papier qu'il jeta dans un grand chapeau puis, de la plus innocente des mains, la gauche (ne lui demandez pas pourquoi la gauche), il tira au hasard les numéros de la chance. Après tout, seul le hasard pouvait avoir une bonne influence dans un jeu de hasard. Aucune équation mathématique, aucune loi de la physique, aucun axiome, aucun proverbe n'avait jamais fait gagner quiconque à ce jeu maudit. Seule la chance

provoquait la chance, le hasard commandait au hasard.

Il revint au bureau de tabac qui allait juste fermer ses portes pour valider son bulletin. Voilà, ça y était. Il n'avait plus qu'à attendre que le destin se manifeste. Oh, il n'était pas pressé. Ne pas gagner tout de suite était dans l'ordre des choses. Il fallait appâter un peu, au début. Marcel Fourcade n'avait pas la prétention de repartir avec le gros chèque dès sa première tentative. Après tout, il lui avait fallut envoyer une bonne centaine de CV pour décrocher quatre simples entretiens d'embauche. Les trois premiers n'avaient pas abouti. Au jeu de hasard tout comme en recherche d'emploi, il fallait faire preuve de patience.

Marcel Fourcade est assis au comptoir du petit troquet dans lequel il déguste une assiette bien fournie. Il mange avec rage, sauçant d'un bout de pain la sauce qui recouvre un plat d'abats et de rognons. Ca a l'air savoureux, car il n'en laisse pas une miette. De temps en temps, il porte à ses lèvres encore luisantes de cette bonne graisse animale qui encrasse nos artères mais permet à notre cerveau d'être à son sommet en toutes circonstances un

verre de bon gros rouge. Un côte du Rhône d'après l'étiquette. Marcel s'applique à ne rien laisser dans son assiette, il mange avec gourmandise comme si sa vie en dépendait. Comme si c'était son dernier et ultime repas. Il est tant accaparé par sa dégustation qu'il ne remarque pas le type, debout à ses côtés qui le dévisage depuis quelques minutes, tout en buvant à petites gorgées un grand verre de blanc sec. N'y tenant plus, l'homme se tourne franchement vers Marcel et lui adresse la parole.

- Quel bel appétit !

Marcel Fourcade tourne alors doucement la tête, la bouche encombrée d'aliments. Ses tripes sont accompagnées de pommes de terre sautées, idéalement dorées et croustillantes tout en restant d'un divin moelleux à l'intérieur. Il bafouille un merci ou quelque autre mot incompréhensible parce qu'éructé au travers d'une bouchée plus grande que ne peut en contenir la bouche d'un honnête homme.

L'inconnu a dû entendre « pardon », car il réitère son compliment sous une autre forme.

- Ca a l'air d'être fameux, non ?

Marcel Fourcade prend le temps de déglutir et fait face carrément à son voisin. Il le fixe quelques

longues secondes, semblant jauger de l'honnêteté de l'individu, de sa capacité à pouvoir garder un secret, de son intégrité face à des situations qui le dépasse, en un mot : il se demande s'il peut lui faire confiance. Après avoir détaillé un visage d'homme ordinaire, appartenant à n'importe quel quidam croisé dans la rue et dont on ne se souviendra plus la seconde d'après, il commence son récit. Pour se clarifier la voix, il boit une bonne gorgée de côtes du Rhône.

- Pendant quarante ans, j'ai joué les mêmes numéros dans ma grille hebdomadaire de Loto. Fidèle jusqu'à continuer à poster le billet même quand j'étais en vacances, par le biais d'un abonnement. Je n'ai jamais trahi mes chiffres fétiches. Toujours les mêmes, chaque semaine, pendant toute une vie de labeur.

Marcel s'interrompt à nouveau pour continuer son repas si savoureux. Il l'arrose régulièrement d'un bon coup du gros rouge dont il propose d'un geste le partage avec son voisin. Celui-ci lui répond muettement en levant son grand verre de sauvignon encore à moitié plein. Marcel comprend. Il sait depuis tout jeune que le monde se partage en deux : ceux qui boivent du rouge et ceux qui

carburent au blanc. Il ne juge pas. Il respecte. Il est du genre tolérant, Marcel.

- Bien sûr, pendant toutes ces années, j'ai parfois gagné ma mise, trois numéros, rarement quatre. Mais jamais, au grand jamais, je n'ai décroché la timbale.

Il replonge son bout de pain dans l'assiette qui semble à peine diminuer de contenu.

- La semaine dernière, j'ai pris ma retraite. Quarante ans à sertir des boites de conserve. Un bail. Alors, je suis rentré chez moi. En route, j'ai acheté une bonne bouteille. Un bourgogne. Cinquante balles. Hé, on ne prend pas sa retraite tous les jours que je me suis dit. Et pis, je suis passé au bureau de tabac. C'est le petit fils du propriétaire d'alors qui le tient maintenant. Il est sympa. Me connaît depuis qu'il est môme et qu'il rôdait déjà entre l'étalage de sucreries et le mur tapissé de paquets de clopes.

Marcel mâchouille lentement ses tripes et rognons, usant du couteau avec précision, son bon coup de fourchette et ses molaires qui écrasent la viande cuite à point dans son jus. Ses incisives commencent par déchirer les fibres, ses canines se plantent dans la chair élastique. La bouche de

Marcel Fourcade est une vraie machine, une usine à dévorer. Il s'en repaît, s'en délecte, s'en réjouit. Comme d'un repas de noces. Sa satisfaction se lit sur son visage jusque dans ses yeux.

- Alors, je me suis dis : Marcel… parce que je m'appelle Marcel Fourcade. Enchanté.

Et Marcel se redresse avec dignité et tend une pogne vigoureuse d'avoir enconservé quelques millions de boites de métal en guise de présentation. Son voisin serre la main de Marcel avec respect. Il attend malgré lui la suite.

- Je me suis donc dis : Marcel, t'es vraiment trop con.

Devant le hochement de tête incrédule de son voisin, Marcel insiste :

- Si, si, comme j'vous l'dis : t'es vraiment trop con, Marcel. Jouer toutes les semaines la même combinaison, forcément ça peut pas fonctionner.

A ce moment, Marcel délaisse son assiette et fait franchement face à son nouveau collègue :

- Il m'a quand même fallut quarante ans pour comprendre ça, hein. Bref, je prends une nouvelle grille et coche, au hasard total et en moins de dix

secondes, six nouveaux numéros. Des numéros que j'ai jamais joués. Jamais. Parole de Fourcade.

Il retourne alors à son assiette pour se donner du courage. Enfourne une nouvelle bouchée qu'il avale d'un grand coup de rouge. Au passage, un petit rot s'échappe de ses lèvres maculées de sauce. Son témoin ne relève pas, il sait être suffisamment discret en toutes occasions.

- Hier soir, c'était le tirage. Je suis devant ma télé. Comme on va à la messe. Quarante ans que ça dure. Un sacré sacerdoce, non ?

Le voisin hoche la tête affirmativement. On sent le respect le gagner peu à peu. Il sait qu'il a devant lui un sacré bonhomme. Une perle. Un héros, quelque part, dans son domaine.

- Et voilà les numéros qui tombent, l'un après l'autre.

Là, Marcel Fourcade ne mange plus. Ses mâchoires ne bougent quasiment plus et les mots filtrent entre ses lèvres qu'il tient dorénavant serrées comme pour empêcher les mots de sortir.

- Les six numéros. Les six que j'ai joué toute ma vie. Dans l'ordre. Les six bons numéros comme pour me narguer franchement, là, à la télé, devant

des millions de téléspectateurs à huit heures moins cinq.

Il se replonge un instant vers son assiette qui ressemble à un champ après la bataille. Des cadavres de rognons baignant dans la boue de la sauce au vin. Il y cherche quelque chose mais ne sait pas quoi.

Alors, pris de commisération, son voisin annonce d'une voix neutre :

- Putain, moi à votre place je me les aurais bouffées !

Et Marcel Fourcade, se redressant dans sa grandeur déchue, lâche :

—Et qu'est-ce que vous croyez que je suis en train de faire ?

2. Un tonneau

Devant moi, le rédacteur en chef est assis dans son fauteuil. Enfin, assis est un terme impropre ; vautré serait plus juste, répandu conviendrait parfaitement. C'est un homme en forme de tonneau. Son visage est un ballon de volley, un peu aplati sur le dessus. Il a les joues rebondies des bébés. Des oreilles minuscules qui accentuent son côté porcin. Le nez n'existe quasiment pas, sorte de nombril au milieu de cette baudruche informe et ses yeux sont deux billes cloutées dans cette face dégoulinante de graisse. Bien sûr, il n'a pas de cou ou, plus précisément, il en possède plusieurs, ce qui lui donne l'impression de porter en permanence deux ou trois cache-cols couleur chair. Ses mains ressemblent à s'y méprendre à son visage : potelées aux doigts trop courts. Il n'y a rien de long, effilé ou d'aigu chez lui. Tout est en rondeur et en boursouflures, tuméfactions, enflures, oedèmes, phlyctènes. Quand il parle, il a une voix de fausset. Comme si le son lui-même était engoncé dans autant de chairs et qu'un seul

filet, le plus mince soit-il, parviendrait à se faufiler dans ce labyrinthe de chairs pour accéder à l'air libre. Sa démarche est celle d'un canard dont le foie, hypertrophié, ira terminer son existence dans une mousse qui s'étalera sur des toasts idéalement grillés à point lors des fêtes de fin d'année.

En un mot, le rédacteur en chef du « Guetteur Républicain » est un rondouillard aux bras et jambes trop courts. Un tonneau, je disais.

Après m'avoir écouté résumer l'article que j'entends bien lui vendre, il reste immobile, silencieux, me fixant avec application. Ce n'est pas le regard éteint des ruminants ni celui, absent, des décérébrés. C'est autre chose. Comme un éléphant de mer devant sa proie. L'espace d'une seconde, je me demande ce que peuvent manger ces créatures marines si proches physiquement de mon interlocuteur. Cela dure presque dix secondes pendant lesquelles je ne connais pas l'avenir de mon papier : poubelle ou honneurs des pages centrales ?

Puis il éclate d'un rire gras (je le répète : rien ne peut être discret ou fin chez une personne de sa corpulence) qui fait résonner les murs en plâtre de son bureau. Autant sa voix est fluette, donnant

l'étonnante impression de n'avoir pas encore muée, autant son rire est graveleux, à la limite du vomissement. Je crois cependant la partie gagnée devant son hilarité de foire. Mais il douche mes espoirs d'un futur radieux, débarrassé de l'incertitude quotidienne qui est mon lot depuis trop longtemps.

Son rire stoppe d'un seul coup, comme il était venu et sa voix atonale tranche comme un couperet :

- Non.

Le premier étonné, c'est moi.

- Comment ça, non ?

Son air est sérieux, rébarbatif.

- C'est non. Je ne publierai pas cette torcherie.

Je crois qu'il veut plaisanter, l'invention même de ce vocable pourrait le laisser penser : mélange de torchon et de porcherie. Mais tout dans son attitude le contredit au millimètre près. Une telle personne manie l'humour avec la plus grande circonspection. En connaît-il seulement la définition ?

- Mais vous venez de vous esclaffer à vous en étouffer.

Il s’avance d’autant qu’il peut sur son siège : son estomac rencontrant aussitôt le rebord de son bureau.

- Ecoute mon petit, ce journal c’est moi qui le fait mais pas moi qui le lit. Quand je dis que ça n’intéressera pas mes lecteurs, je sais de quoi je parle.

Puis, d’un air qui semble s’adresser à un visiteur invisible situé quelque part à mes côtés, il enchaîne :

– C’est pas un blanc bec tout juste sorti du nid qui va m’apprendre comment on fait du journalisme. J’ai quarante ans de pratique, moi. Les lecteurs, je les connais, moi. Ce qui fait tordre leurs boyaux, je le sais, moi. Et quand je dis que ça, ça n’intéressera pas le moindre péquenot, il n’y a pas à y revenir.

C'est sans appel. Du Audiard de la grande époque. Rien à redire. Nulle contestation. Il existe des phrases qui n'appellent aucune réponse.

Je sors des bureaux du réputé quotidien l’air bas. Encore raté. C’est pas faute d’avoir essayé.

3. Pas le bon nom

Je m'appelle Vincent Pissenlit. Enfin, c'est une façon de parler, parce que, personnellement, je n'ai pas besoin de m'appeler : je suis toujours en ma compagnie, à portée de main. Je vis en permanence avec moi-même.

Trêve de plaisanterie : Vincent passe encore, il y a eu de jolis précédents, en particulier ce peintre hollandais manchot d'une oreille, deux acteurs français possédant une certaine classe, un saint et même un ancien président de la république. Si, si, vous pouvez vérifier, c'était à l'époque du noir et blanc, voilà tout.

Mais Pissenlit ! J'ai eu beau chercher dans l'arbre généalogique de la famille, je ne vois pas d'où ça peut venir et je me perds en conjectures diverses mais jamais bien reluisantes. A cette époque où l'on a massivement accordé des patronymes aux hommes qui, jusque là, ne se nommaient que par leurs prénoms ou un surnom évocateur, peut-être que l'un de mes aïeux était réputé pour sa science des fleurs de soleil. Confectionnait-il des tisanes

avec les tiges ou des confitures à base des fleurs ? Malheureusement et bien plus probable, cet antédiluvien personnage souffrait d'une incontinence nocturne légendaire. Pisse au lit – pissenlit. Inutile de préciser mon supplice dans la cour de l'école.

Ca commençait le premier jour de la rentrée, lors du traditionnel appel. Le maître ou la maîtresse annonçait d'une voix théâtrale, bien posée et assez forte pour que tout le monde entende bien mon humiliation. Marielle, Morisse, Murdoch, Nerval, Paimpol, Passat… Mon cœur se serrait au fur à mesure que l'instant crucial allait arriver. J'étais comme au bord d'un précipice. Le sol allait soudain manquer sous mes pieds… Perron, Pironi… Alors que nous étions passés du C au D en une fraction de seconde, que nous avions honteusement omis la lettre H dans son entier et que les L se résumaient à cette petite blonde aux tresses parfaites, Lambert – en voilà un remarquable nom passe-partout. Avec Lambert, j'aurais eu la vie sauve. Vincent Lambert. Parfait. De quoi faire carrière n'importe où, même de faire du cinéma sans retouche. Vincent Lambert. Mais surtout, on m'aurait foutu la paix sous le préau… Pinot, Piolay… Ca n'en finira donc jamais ? Etais-je tombé dans la classe des

lettres P ? Là-haut, dans les hautes salles des ministères, un haut fonctionnaire avait-il fait preuve d'un zèle autistique ? Etait-ce la nouvelle réforme qui voulait que l'on détermine l'appartenance aux classes de CE2 en fonction du patronyme ? Piqueur… J'étais au bord de l'apoplexie. L'air me manquait cruellement. J'allais tourner de l'œil sous peu… Pirolle… Mes jambes commençaient à flageller, une sueur malodorante inondait ma colonne vertébrale… Piss- Ca y était ! Mes yeux se voilèrent… Pissarte. M'avait-on oublié ? J'espérais soudain qu'une ironie du sort me tirerait de cette sombre machination. Il y a bien le soldat inconnu, pourquoi n'y aurait-il pas l'élève fantôme ? Pissenlit.

Ca y était !

Aussitôt, trente têtes se tournèrent d'un même mouvement vers moi, l'air curieux ou réjoui. Déjà des murmures et des sourires en coin me laissaient deviner que j'allais passer une très mauvaise année.

Longtemps, j'en ai voulu à mes parents, avant de m'apercevoir qu'eux n'y étaient pour rien. Ils n'avaient que choisi mon prénom, que j'aimais bien du reste. Et je me mis à rêver d'un ailleurs. Oh, pas

si éloigné. Juste en franchissant la Manche, le très commun et sujet aux pires plaisanteries Pissenlit se transformait en un élégant Dandelion (avec l'accent d'Oxford, s'il vous plaît !). Dent de Lion à la rigueur. Vincent Dandelion. Là, d'accord.

Parvenu à l'âge adulte, je me suis rendu compte que ce qui passait pour une tare dans la cour de récré devenait un atout. Dès l'annonce de mon nom, les têtes se retournaient encore, mais j'y lisais plus souvent de l'étonnement, parfois un bref sourire. Je ne passais plus inaperçu. C'est après que ça se compliquait.

Dans nos sociétés modernes, on évalue un homme (ou une femme, je ne fais pas partie de ces misogynes récalcitrants qui ont très mal vécu l'émancipation féminine) à son activité professionnelle. A ce propos, j'ai le regret de vous annoncer que je me cherche encore, à 27 ans passés. C'est pas faute d'essayer pourtant. Là, par exemple, je sors du bureau du rédac' en chef de ce magazine dans l'air du temps et vous êtes les témoins privilégiés que ça c'est mal passé.

Alors que je tourne le coin de l'avenue Montparnasse pour suivre la rue du Cherche-Midi et rentrer chez moi, je tombe sur Adrien.

4. Adrien

Comment définir cet éternel adolescent aux lunettes rondes à la Lennon, à la veste en Jean gentiment élimée aux poignets, traînant ses doc-marteens comme s'il tractait deux tonnes de ciment dans son dos. Ses cheveux vivent leur propre vie : ils flottent au vent, si bien que l'on peut déterminer sa direction rien qu'en détaillant l'alignement de ses mèches sur son front. Je ne peux pas décemment le présenter comme un ami, ni même un pote.

Adrien et moi, on s'est rencontré dans une manif contre je ne sais plus quel projet de loi – sûrement encore un truc pour préserver les privilèges des nantis sur le dos des indigents. Lui ne vociférait pas ce nom de ministre dont tout le monde se moque bien dix ans plus tard dans un slogan au jeu de mots subtil. Il se contentait de hurler à gorge déployée « gaufres, crêpes, beignets, donuts faits maison ». Il n'avait pas besoin de lever un poing revendicateur pour se faire remarquer. Son triporteur était surmonté d'un bonhomme

gonflable qui remuait au gré des rythmes vaguement techno qui accompagnaient sa présence « au cœur de l'événement ». Un petit attroupement s'était automatiquement constitué autour de ce revendeur de sucreries. C'était l'hiver, il faisait froid et ses crêpes étaient bien chaudes, ses gaufres tendres et croustillantes, ses beignets nappés de sucre qui se déposait en vermeille sur les lèvres des filles, leur donnant un aspect appétissant et, enfin, ses donuts si fondants qu'on en redemandait aussitôt la dernière miette avalée. Ca marchait du feu de Dieu. Nous avions sympathisé, sans plus. Des rencontres de tous les jours, sans lendemain.

Je l'avais revu six mois plus tard. Il promenait une tripotée de chiens de toutes tailles et tous pedigree.

- Et les gaufres ? lui fais-je en guise de salut.

- J'ai arrêté. A cause du gouvernement.

J'imaginais déjà son arrestation pour défaut de patente, sa nuit au poste, la forte amende, la saisie du bonhomme aux couleurs vives qui se dandinait.

– Non, non. Ca fait cinq mois qu'ils n'ont rien proposé pour faire descendre les gens dans la rue, je suis dégoûté. C'est toujours pareil : quand tout va bien, tout va mal.

Tandis que je tentais de mesurer la protée astronomique d'un tel concept philosophique majeur, je l'observais attentivement. Il avait l'air si triste à cette évocation d'une paix sociale retrouvée que ma compassion faillit me troubler. Je me repris.

- Mais, les passants ont toujours besoin de croquer dans une friandise, non ?

Il me regarda comme si je venais d'annoncer une énormité du style : la Terre est plate ou encore la race blanche est supérieure à la noire.

- Dans une occasion particulière, les gens ont besoin de réconfort. Pas quand la routine reprend le dessus. Je n'existe plus pour eux dans leur train-train quotidien. Tu comprends, c'est quand ça va mal que les gens achètent des gaufres dans la rue. Quand l'agitation retombe, ils les font cuire eux-mêmes.

Nous avions bu un pot autour d'une fontaine où se désaltéraient sa meute.

- C'est un plan d'enfer, m'avoua-t-il. Tu promènes des chiens et on te paye pour ça. En plus, côté drague, c'est le top.

Atterré, j'imaginai déjà des tendances zoophiles derrière le look détendu d'Adrien. Ses cheveux avaient encore poussé et se dandinaient sur son crâne au rythme d'un tempo inaudible. Je fis un pas en arrière. Des fois qu'il me propose quelque chose avec un labrador ou un berger allemand. Je n'y étais pas. Il parlait simplement de drague avec les filles, c'est tout.

– Tu vois, les nanas aiment bien les mecs qui aiment les animaux.

Deux mois supplémentaires passèrent.

Là, à l'angle de la rue du Cherche-Midi et du boulevard Montparnasse, Adrien était seul. Sans ses chiens.

- Je me suis fait virer, avoua-t-il piteusement.

Comme je cherchais à savoir le fin mot de l'histoire – comment pouvait-on se faire « virer » d'un tel boulot ? On le quitte pour un avenir meilleur, c'est tout – il m'expliqua en détails comment les événements s'étaient imbriqués pour en arriver là : se faire virer comme baby-sitter canin.

- C'est une bourgeoise bon chic bon genre de la rive droite qui a porté plainte.

Adrien avait sûrement dû laisser s'échapper un chien, pire : dans un moment d'énervement bien compréhensible, il avait dû donner un coup de pied au caniche récalcitrant.

Offusqué, il me répondit :

- Ca va pas, non ? Je n'aurais jamais fait ça : j'aime trop les animaux. Et eux me le rendent bien, du coup. Pas un ne se serait enfui. Il arrivait même parfois que je les détache. Non, non, c'est pas ça.

Devant mon incompréhension radicale du problème, il précisa :

- Cette grosse bourgeoise des beaux quartiers s'est rendu compte que sa chienne était grosse.

Je souriais à l'idée d'un Adrien ne pouvant se retenir de gaver ses protégés de sucreries en tout genre. Je n'y étais toujours pas.

- Grosse, pas grosse. Elle attendait une portée si tu préfères.

Personnellement, je ne voyais pas le rapport entre Adrien et les frasques sexuelles d'un bichon. Je précise qu'à ce moment-là, je n'envisageais plus Adrien comme un dangereux délinquant zoophile.

Il s'expliqua mieux. Et là, je compris.

- Je n’allais quand même pas priver cette douce Félicité – oui, elle s’appelle Félicité, c’est un joli nom, non ? – du plaisir de ses sens. D’autant que j’imagine bien son morne quotidien à la petite chérie, toute seule dans ce grand hôtel particulier. Ils ont un grand parc, mais elle n’a pas droit d’y aller. Sa vieille rombière pense qu’elle n’arrêterait pas de tout déterrer, tout saccager et reviendrait noire de crasse avec des dizaines de puces en cadeau. Bref, elle veut un chien qui n’évolue que sur la moquette ou, au pire, sur les pavés bien propres de la capitale. Pfui !

- Tu es en train de me dire que ta chienne s’est fait sauter et tu n’as rien fait ?

- D'abord ce n'est ma chienne. Tout aurait été très différent, si tu veux mon avis. Qu’est-ce que tu voulais que je fasse ? Je n’allais pas m’interposer quand même, ce n’est pas un chien quand même !

- Ben si, justement, c’est un chien, rien qu’un chien.

- Oui, mais non. Il y a chien et chien.

- ???

- N’essaies pas de ne pas comprendre. C’est un chien en tant qu’individu chien. Mais ce n’est pas

un chien dans le respect que l'on doit avoir pour les animaux.

Devant mon air dubitatif, il enfonça le clou :

- Ca te plairait toi, qu'on vienne te tirer par le cou quand tu fais des galipettes avec miss Monde ?

Je n'étais pas sûr d'avoir jamais fait de galipettes avec une quelconque miss, même miss Picardie. Mais bon, c'était Adrien et sa logique.

- Soit, qu'est-ce que tu deviens, alors ?

Il prit un air solennel, affichant cette prestance qu'ont les ministres juste avant de prononcer l'annonce qui va faire jaser depuis les salles de rédaction jusque dans les plus petits appartements de banlieue.

- Je chine.

Je le regarde d'un air interdit.

- C'est un métier, ça ?

Il a un sourire en coin, exactement le même qu'un gars qui connaîtrait les six bons numéros du prochain tirage du Loto. Pour répondre à ma question, il en pose une autre – tic de politicien.

- Tu sais combien ça vaut l'original du double blanc des Beatles ?

Sans me laisser évaluer un truc sans intérêt (l'intégralité des compositions de Lennon&McCartney se trouvant disponible sur n'importe quelle plate-forme d'écoute, je ne vois pas l'utilité d'une telle recherche), il enchaîne illico.

- Et un vieux moulin à café manuel ? Et la copie du fauteuil d'Emmanuelle ? Le volant de la R8 Gordini ? La première console de jeux Atari ?

Je dois avoir l'air d'un merlan qui sort de l'eau par temps de canicule. Il précise :

- J'ai trouvé un site sur le net qui répertorie ces petites perles bien kitsch, ces inventions de l'après guerre, ces babioles qui nous parlent de notre jeunesse. Tu peux pas savoir à quels prix ça grimpe.

Je ne comprends toujours pas.

- Et ?

Il me regarde soudain comme si je débarquais de la planète Mars.

- Mais c'est très simple : je fais du porte à porte, je démarche en proposant simplement de nettoyer les caves ou les greniers. Mieux : je consulte les avis de décès. Très bon, ça, les avis de décès. Les héritiers se retrouvent avec tout un bazar dont ils ne savent

pas quoi faire. Ils sont pressés de tout liquider, dans l'urgence. Je leur rends service, dans un sens.

Je hoche la tête. Je commence à comprendre.

- D'un sens, oui. Et de l'autre ?

Là, il exulte, il jubile. Il a trouvé sa voie, c'est sûr.

- De l'autre ? Ben, de l'autre je m'en mets plein les fouilles si tu veux tout savoir. Pas plus tard qu'hier, j'ai dégoté toute une série de comiques des années 50…

Avec Adrien, davantage qu'avec le premier gugusse venu, il faut toujours être sur sa longueur d'onde, sinon on perd pied très rapidement. Je commence à cerner comment il fonctionne. Le comique des années 50, ce n'est ni Fernard Raynaud, ni Louis de Funès.

- Les comics, ces illustrés avec les super héros ?

- Parfaitement, mon pote ! Là, dans ma prise d'hier, j'en ai pour au moins dix mille balles.

Je crois qu'il est en train de se moquer de moi. Une brique pour trois ou quatre vieux machins narrant les aventures de Batman ou Spiderman en couleurs. Il est piqué au vif.

- Rien que le numéro où l'Homme Invisible découvre qu'il l'est, invisible, c'est coté minimum cinq cents euros.

Je continue ma moue sceptique.

- A condition de trouver un acheteur…

Là, il me regarde comme si j'étais en transit depuis Saturne vers Vénus.

- Rien de plus facile, mec. Ca se bouscule au portillon. Le plus dur, c'est de trouver, pas de revendre.

Sur ces bonnes paroles pleines d'un optimisme sans limites, on se salue.

5. Laporte, Corinne

En remontant la rue Lecourbe, je repense à son idée. Pas con. Pas plus que mes tentatives pour… comment disent-ils déjà au Pôle Emploi ? Ah, oui : « s'insérer durablement dans la vie économique en portant un projet raisonnable ».

Il y a trois termes qui me gênent dans cette phrase. D'abord raisonnable. Sans un grain de folie, le monde n'en serait pas là où il en est. Sans folie, pas d'Einstein, pas de Mozart, pas de Vinci, pas… Oui, bon, pas non plus de Napoléon, Staline ou Hitler.

Le second, c'est insérer. J'imagine bien un bûcheron en train d'insérer justement un coin dans le tronc d'un arbre. Ca se fait en force, dans la douleur. Des images d'accouchement aux forceps me reviennent en tête. Beurk.

Le dernier terme, c'est économique. Marrant comme les mots sont si souvent à double sens. Economie, ça désigne à la fois la sobriété, la modération, la pondération, une certaine retenue, voire une timidité dans ce consumérisme à outrance qui domine le monde entier. Mais

économie, c'est aussi cette vaste foire d'empoigne qu'est devenu notre société dite civilisée, où (presque) tous les coups sont permis.

Je l'ai bien compris lors de mon dernier entretien avec mon conseiller pôle emploi, enfin ma conseillère. Il demeure des professions strictement réservées aux femmes, il me semble. Depuis quelques années, on peut croiser des femmes chauffeur poids lourds, une once de féminité dans le bâtiment et quelques corps plus gracieux dans l'équipement et les espaces verts. Mais allez dénicher le mâle viril chez les sages-femmes ou dans quelque administration rébarbative. Bref, le spécimen que j'ai devant moi est édifiant. Elle ne doute de rien, Madame Laporte Corinne. C'est comme ça qu'elle s'est présenté, sans même me tendre la main – je n'espérais de toute façon pas un bisou baveux sur la joue.

Laporte, Corinne. Suivi d'un demi-sourire où les yeux ne participaient pas, trop occupés à détailler mon allure. Il est vrai que je n'avais fait aucun effort vestimentaire pour l'occasion. Après tout, ce n'était pas un entretien d'embauche, juste une « prise de contact » d'après sa propre expression. Elle a le don de se servir de mots et de formules

toutes faites, sûrement apprises lors de sa formation de conseillère.

J'aime assez imaginer par où sont passées les différentes personnes que j'ai devant moi. Par exemple, pour évoquer un personnage rencontré plus haut dans mon récit, cette barrique montée sur deux poteaux qui sert de directeur de la rédaction dans le canard qui vient de me refuser un article pourtant tordant. Quel a été son parcours, comment s'est déroulée sa formation, quelles sont les étapes marquantes de son ascension pour parvenir derrière ce bureau ?

Des images viennent tout naturellement. Le timide pigiste, encore svelte de n'avoir pas touché ni aux charcutailles de repas pantagruéliques ni aux nombreuses bières sirotées lors de la rédaction d'articles pour palier à un cruel manque de talent. Les années passent, il apprend sur le tas et finit par en devenir un. Lentement, il gravit les échelons au sein du même quotidien dont il connaît mieux que personne les arcanes. Au fond de lui, il doute et n'ose pas aller frapper à d'autres portes où tout serait à recommencer. Sa médiocrité devient un atout pour éviter les nombreuses jalousies d'un métier public. Ainsi, il s'élève, car personne ne pense à l'écarter d'un chemin qu'il s'est tracé tout

seul. Il s'est depuis bien longtemps rendu compte de ses lacunes littéraires. Ecrire un bout d'article passe encore, mais coucher sur papier journal de profondes idées avec cette approche, cet angle que possèdent les bonnes, les rares plumes, il n'en est pas question. Alors, il grimpe dans la hiérarchie d'où il ne devra plus écrire que sa signature au bas d'un bon à tirer ou d'un envoi aux rotatives. Il signe aussi un édito en page deux, mais je sais bien que ce n'est pas lui qui l'écrit.

Laporte Corinne ne me propose pas de m'asseoir. Par jeu autant que par politesse, je reste debout. Elle a déjà pianoté plusieurs mots sur son clavier, jeté deux oui trois coups d'œil sur son écran avant qu'elle ne s'aperçoive que quelque chose ne tourne pas rond. Elle se fige dans une pose qui fait automatiquement modifier son visage chevalin en un long museau de fox terrier flairant le gibier à proximité dans la forte odeur d'un humus en décomposition du sous-bois automnal.

- Y a-t-il un problème monsieur Pissenlit ?

Normalement, une phrase pareille ferait se gondoler le plus sérieux des banquiers. Elle, non. Je ne suis qu'une référence (A658BN57) rappelée systématiquement à l'en-tête de tout courrier qui

m’est adressé. Je suis certain qu’entre elles, lorsqu’elles parlent de nous, les demandeurs d’emploi dont elles ont la responsabilité vis-à-vis de l’indemnisation, elles ne disent pas :

- Figure-toi que ce matin, j’ai eu monsieur Pissenlit qui m’a fait un caca nerveux en restant debout parce que je n’ai pas pris la peine de lui signifier qu’il pouvait s’asseoir. Ah, y’a des vedettes.

Mais plutôt :

- Le A65 de ce matin est resté debout pour je ne sais quelle raison en début d’entretien et après on nous accuse d’être bizarres par moments.

Je ne cherche pas à polémiquer sur les bons usages de la vie en société, y compris dans les bureaux en sous-sol de l’agence pôle emploi de ma commune. Mais quand même.

- Non, non, fais-je en m’asseyant sur l’un des deux fauteuils disponibles face au bureau.

Pourquoi deux sièges ? Font-ils des prix ? Deux chômeurs pour le prix d’un ? Certains viennent-ils en couple ? Une mère célibataire et son gamin. Le timide jeune diplômé lors de son premier rendez-vous est-il accompagné par sa môman ? A l’inverse, vu le recul de l’âge du départ à le retraite, certains

viennent-ils escortés par un proche, un infirmier, une aide soignante de la maison de retraite la plus proche ?

- Je vois que vous n'avez pas coché la case déterminant votre champ d'action pour un retour à l'emploi.

Le champ d'action pour un retour à l'emploi. Elle a juste oublié les mots durable et raisonnable. Je suis un peu déçu de ce manquement à l'éthique de son administration. Je sens déjà que la communication entre nous ne va pas être facile.

Je me justifie en arguant que je n'ai pas de domaine particulier. Je suis ouvert à toute proposition.

Là, elle fait une pause dans son pianotage qui n'a jamais réellement cessé depuis le début du rendez-vous. Je la soupçonne de recopier en douce la recette de la tarte aux poireaux à la béchamel assaisonnée de petits lardons revenus à la… Stop ! Je meurs déjà de faim.

Elle me regarde plus attentivement, essayant de trouver la faille. Devant mon air sérieux, elle doit en conclure que je ne cherche pas à plaisanter. Du reste, je vais bientôt m'apercevoir à mes dépends qu'elle est totalement hermétique à toute forme

d’humour. La voilà qui change de ton, montant d’une gamme dans les aigus, ce qui a le don de me vriller les oreilles.

Pour bien comprendre mon supplice, il faut que je vous raconte mon aventure avortée avec une véritable bombe blonde aux seins parfaits, à la chevelure de Farah Fawcett, au sourire Colgate, aux joues roses bonbon qu’on a aussitôt envie de lécher, aux jambes interminables se terminant par deux petits pieds adorables à croquer, des articulations si fines, si fragiles qu’on n’ose à peine la bousculer et pourtant ce petit cul bien rond comme un melon de pays mûri à point sous le soleil provençal donnerait en revanche des idées de frétillement, gigotement, trémoussement et autres gesticulations kamasutresques.

Bref, j’étais déjà évidemment sous le charme et j’allais commencer à agir contre mon propre intérêt – c’est bien à cela que l’on se rend compte que l’on tombe amoureux. J’entamais quelques délicates manœuvres d’approche tout en finesse pour ne pas effaroucher la belle – il y a quelque chose du traqueur de gibier dans l’abordage d’une jeune et jolie fille. Je déclamai quelques phrases enrobées de cet humour qui ne porte pas à conséquence – oui, on peut rire de tout mais pas avec n’importe

qui et mieux vaut choisir le bon moment. Je la fis rire. Ce qui est un bon début mais je ne souscris absolument pas à ce dicton populaire qui veut que « femme qui rit est à moitié dans ton lit ». Rien n'est plus faux, je peux le prouver par maintes anecdotes. Femme qui rit à tes plaisanteries ira aussitôt rejoindre un beau mec dans son lit à lui, d'autant plus offerte et sans défense qu'on lui aura détendu l'esprit.

Tout allait bien dans le meilleur des mondes. Je voyais dans ses yeux le scintillement propice à poursuivre mon jeu de séduction savamment préparé. Et puis, elle eut le malheur d'ouvrir la bouche : des dents superbes, un sourire magnifique et… une voix de crécelle qui allait même, dans ses moments de jubilation intense, jusqu'au cri de la craie sur le tableau noir. Je n'ose pas imaginer la teneur de ses râles amoureux, de ses gémissements sensuels, de ses rugissements charnels. Je m'étais alors enfui à toutes jambes de peur que, par mimétisme ou contagion, je ne contracte cet affreux signe particulier.

Laporte Corinne me fixe en silence comme on se tient devant la cage aux lions ou celle du tigre neurasthénique au zoo de Vincennes, partagé entre l'effroi d'une porte mal fermée et la déception de

voir ce grand félin vorace étendu de tout son long en train d'en écraser de belles. Elle reprend sa voix si haut perchée pour annoncer d'un ton péremptoire :

- Monsieur Pissenlit, peut-être faudrait-il vous orienter vers une formation ? Je peux vous proposer un module qui se déroule la semaine 24.

Alors là, deux précisions pour celles et ceux qui ont cette chance dont ils ne soupçonnent pas l'existence de ne jamais avoir eu à faire à un conseiller pôle emploi. Eux possèdent un calendrier propre où les semaines ne sont pas bêtement une suite de Lundis aux Dimanches et numérotés selon la nomenclature mensuelle du premier ou trente ou, parfois, au trente et un, plus rarement au 28 et tous les quatre ans jusqu'au 29. Leur année n'est point divisée en douze mois mais en 52 semaines plus un bonus, comme une prime de Noël ou un treizième mois. Oui, 365 jours ne se divisent pas sans virgule par les sept jours de la semaine. Il aurait fallu, à ce moment là, inventer la semaine des cinq jours. Là, ça colle. Ca donne 73 semaines bien rondes, puisque en les couplant, on retombe sur notre système métrique de base dix. J'ai souvent le sentiment qu'en 93 (1793 j'entends) les Révolutionnaires ne sont pas allé assez loin.

Ils avaient bien commencé pourtant, en faisant table rase à la fois du christianisme en remettant à zéro le calendrier et l'invasion romaine en renommant les mois. Il fallait aller au-delà. Leur projet de carte des départements français, façon damier, était assez marrant. 100 cases, dix par dix. A l'intérieur de chaque département 100 cases, toujours dix par dix, comme autant de communes. Ca donnait 10 fois 10 fois 10 communes, soit 10 000 – au lieu des 36 000 que l'on se traîne encore à l'heure actuelle.

Trêve de plaisanterie et parlons de cette manie qu'a la société actuelle à toujours nous vendre tout et n'importe quoi.

Que les marchands de lessive nous poussent à consommer leur poudre (ou leur liquide, ben voyons : toujours inventer quelque chose de nouveau pour allécher la ménagère), que les constructeurs automobiles désirent nous fourguer leur dernier modèle entièrement customisé et sécurisé, passe encore. Ce que je ne supporte pas, c'est quand le restaurateur, avant même que l'on ait passé commande, vienne nous faire l'article sur un « petit apéritif pour commencer, peut-être ? » Pire : la boulangère qui se sent obligée d'ajouter :

« et avec ceci ? » Maintenant, ça touche même les administrations de tout poil.

Dans les banques, c'est un peu normal : ce sont après tout des entreprises privées. A chaque rendez-vous avec mon banquier, il ne peut s'empêcher de me vanter les plus-values de son nouveau produit révolutionnaire à taux égal et sans le moindre risque boursier. Bon, vu que mes fonds sont au plancher, parfois même en nette direction du premier ou second sous-sol, il est moins enclin à me vendre quoi que ce soit. Mais la Poste ? Avez-vous remarqué que l'espace client s'est, petit à petit au fil des années 2000, transformé en supérette ? Colis pré-timbrés, peluches, parures de stylo, nécessaire à correspondance. Bientôt ce sera une annexe de l'épicerie fine du coin : confitures, pâtés en croûte, pots de miel et liqueurs. Sous prétexte de proximité et de commerce équitable.

Et ça continue jusque dans les agences d'aide au retour à l'emploi. Leur catalogue s'étoffe d'année en année. Stage, formation, module, atelier, remise à niveau et tout plein de solutions réparties sous d'étranges acronymes censées nous remettre dans le bain de l'emploi mais qui, à mon humble avis, n'existe que pour offrir à quelques sociétés privées la possibilité de gagner de l'argent en faisant croire

aux plus naïfs qu'un simple séjour dans une salle de formation va leur permettre de décrocher un job dès le lendemain.

Tandis que je flâne dans mes suppositions et hypothèses sur l'état du marché de la formation, Laporte Corinne ne chôme pas, elle. Elle continue de pianoter rageusement sur son clavier. Elle relève enfin la tête, comme une nageuse à l'arrivée du six fois 50 mètres nage libre et qui sait qu'elle vient de décrocher le titre olympique. Elle irradie. Mais son sourire n'est qu'une façade.

- Bon, nous sommes d'accord, je peux valider la semaine 24 ?

N'ayant aucune idée de la place réelle de cette foutue semaine numéro 24 dans le vrai calendrier des postes, je tire une moue dubitative et vaguement interrogative. Elle doit comprendre mon désarroi temporel. Elle jette un œil à son écran et me souffle, comme Sophie Parmentier en cours de CE2 me chuchotait la bonne réponse au problème d'arithmétique de madame Lecornu :

- Du 22 au 27 Juin.

A cet instant, son visage est celui de la nounou qui répète pour la cinquantième fois au bambin dont elle a la charge chaque jour de 16h à 19h qu'il ne

doit pas, mais alors pas du tout, mettre tout ce qu'il trouve dans sa bouche, à commencer par ces saletés qui traînent par terre. Le pauvre rejeton ne comprend pas ce qu'on lui ordonne, juste que le ménage n'est pas au top et que la nounou n'a pas dû apprendre que le stade oral précède le stade anal – ou est-ce le contraire ?

Ces mots résonnent dans ma tête et une image se forme immédiatement. Le festival du film insolito-comique à Garges les Gonesses. Les 23, 24 et 25 juin : c'est marqué en gros sur le flyer.

Je commence par lui dire que, justement, cette semaine-là…

Elle me coupe d'un ton semblable au couteau du boucher qui s'apprête à découper une épaule de bœuf. Net et sans ménagement.

- Monsieur Pissenlit, Pôle Emploi n'est pas un centre de vacances. Nous sommes en quelque sorte votre employeur. Vous ne pouvez pas refuser de participer à une contribution essentielle à votre retour à l'emploi.

Allons bon, maintenant je suis salarié à Pôle Emploi. Première nouvelle.

Je sors du bureau, encore chancelant de l'aplomb de Laporte Corinne qui, elle, ne doute de rien. Même pas du ridicule.

6. l'Empire des Sens

Vous l’avez compris : ma vie professionnelle est un peu au point mort en ce moment. Ce n’est pas que je ne sais rien faire, mais je suis doué pour des choses qui n’intéressent personne. Ca ne date pas d’hier. Déjà, à l’école élémentaire, quand on me demandait de résoudre quelques opérations de base, addition, soustraction, multiplication ou même ces fameuses divisions, je jouais avec les chiffres au lieu de simplement les ordonner. Ce que je préférais, c’étaient les divisions avec leur chevalet qui me permettait d’associer la géométrie à l’algèbre. Je me régalais. Pas madame Lecornu. Sur mon bulletin annuel, elle avait inscrit au stylo rouge : du potentiel, mais fâcheuse tendance à se diluer dans des secteurs sans intérêt.

Au collège, ce n’était pas mieux. J’étais doté de certaines capacités. Ou bien je bouclais l'exercice en un rien de temps et ensuite je m’ennuyais ou cela ne m’intéressait absolument pas et je ne me résolvais pas à me creuser la cervelle pour le résoudre. Comme aimait à le répéter Monsieur

Legendre, mon prof principal et accessoirement enseignant les mathématiques, je ne consens à faire des efforts uniquement dans ce qui m'intéresse. Pour moi, cela va de soi. A quoi bon s'échiner dans un domaine qui nous rebute ? Premièrement, vous ne serez pas à votre meilleur niveau et deuxièmement cela vous sera la plus rébarbative des tâches.

Depuis, j'ai résolu de ne tenter ma chance que dans des spécialités où je ne suis pas si mauvais pour la simple bonne raison que cela m'intéresse.

J'avoue cependant que la réussite n'est pas toujours au rendez-vous. Loin s'en faut. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé.

Je suis devant mon appartement. J'ai à peine ouvert la porte, qui n'est jamais fermée à clé, que Brigitte débarque sur le palier. Ma voisine Brigitte.

Il faut absolument que je vous la présente. Elle fait partie de celles qui ont compté dans ma vie amoureuse. Là aussi, on pourrait parler de fiasco. Je préfère dire que si j'ai fait les bonnes rencontres avec les bonnes personnes, nos divergences nous ont très vite séparés. Je ne peux pas mieux dire en ce qui la concerne.

C’était l’année de ma seconde et de mes quinze ans à la fois. Inutile de préciser que, côté filles, j’allais de tentatives avortées en échecs cinglants. Pas faute d'avoir essayé pourtant.

Je ne savais pas m’y prendre, un peu comme tous les mecs de notre époque. Vingt ans après la Libération de la femme, les filles avaient grandi plus vite que nous. Avant 68, c’était tout simple pour nous les garçons. Pas besoin d’être macho, elles étaient soumises par un patriarcat bien ancré et il n’y avait qu’à passer à l’action. Bien sûr, cela ne donnait pas davantage confiance en soi à ceux qui, trop timides, trop réservés ou mal préparés par une éducation amoureuse déficiente, n’osaient pas faire le premier pas. Car, soumises, les filles passaient leur adolescence, parfois leur vie à attendre que nous, les mâles dominants, nous nous décidions enfin. Mais quand on avait l’audace de se lancer, ça marchait à coup sûr.

Les années 70 ont soufflé un vent libérateur pour les unes et totalement déstabilisé les autres. Plus rien n’était gagné d’avance, il fallait faire preuve d’imagination – et plus seulement d’audace. Si les rapports hommes/femmes gagnaient en transparence et en dignité, pour ceux qui n’avaient pas les codes, le mode d’emploi ou simplement le

bon profil, c'était un peu le parcours du combattant.

Toute cette gaucherie adolescente peut faire sourire après coup mais, sur le moment, on en souffre en silence ou bien, comme le faisaient certains, fanfaronnent leurs fantasmes et prennent leurs rêves pour des réalités. Combien de fois suis-je tombé des nues lorsque je me suis aperçu qu'un tel, pourtant pas trop mal de sa personne, qui jouait les Don Juan de cours de récréation, était lui aussi terrassé par une peur bien cachée derrière ses vantardises de puceau.

Dans chaque collège, dans chaque lycée, il y a toujours une fille sur laquelle tout le monde se retourne. Une blonde, la plupart du temps, qui affole les cœurs et les hormones. Surtout les hormones.

A quinze ans, les hormones ne sont pas vos amies. Loin de là. Ce sont elles les responsables du mitraillage acnéique de visages respirant, hier encore, la douceur et l'innocence de l'enfance. Ce sont elles qui transforment fondamentalement ce corps que l'on ne reconnaît plus. Ce sont elles, enfin, qui nous font faire les pires conneries, nous

poussant à agir en dépit de notre propre intérêt et sans aucune logique.

Bien entendu, je cochais toutes les cases. Un visage façon champ de bataille à Verdun, des membres poussés trop vite et n'ayant pas laissé le temps aux muscles de maintenir le tout dans une cohérence digne d'un garçon de plage. J'avais les épaules voûtées parce qu'elles devaient supporter des bras démesurés et mes jambes, elles aussi allongées d'un seul coup, m'obligeaient à traîner les pieds. Gaston Lagaffe, le charme en moins. Pourquoi Gaston ? Justement parce que je n'en manquais pas une. J'avais le don de me retrouver dans des situations cocasses qui mettaient à mal mon orgueil et ma fierté naissantes.

A ce mot, je dois m'arrêter deux minutes. N'allez pas chercher la coquille ou la faute grammaticale. Naissantes, j'assume et j'explique. La grammaire française, tout encore imprégnée d'un patriarcat séculaire, donne toujours l'avantage au masculin, même s'il n'y a qu'un objet mâle au milieu d'une quincaillerie toute féminine. Un groupe aussi hétéroclite qu'un rat entouré de souris, gazelles, hyènes, girafes, baleines et survolés de tourterelles, hirondelles et mésanges sera forcément bigarré mais jamais bigarrée. Ce n'est pas logique, encore

moins loyal. Donc, dès à présent et tout le reste de mon humble prose, l'adjectif s'accordera tout démocratiquement en vertu de la majorité. Dans les cas d'égalité, c'est le terme le plus proche du qualificatif qui l'emportera. Fierté et orgueil naissants, mais orgueil et fierté naissantEs. Et toc !

Ainsi je m'étais un jour retrouvé témoin d'une scène privée sans le vouloir vraiment. Davantage par timidité que par crainte de microbes aux mâchoires infernales, je mettais un point d'honneur à ne jamais utiliser les toilettes du collège. Pourtant un jour, je dû m'y résoudre. Ca ne pouvait attendre. Il y a parfois, dans la vie, de ces urgences qui jouent contre vous. Dans cette précipitation hâtive qui précède toujours ces merveilleux moments de soulagement tant désiré, je me trompai de porte.

Non, vous n'y êtes pas. Je n'étais pas chez les filles. Mais plutôt dans un endroit réservé – ce qui expliquait l'exceptionnelle propreté des lieux. Les toilettes privées du directeur de l'établissement. Celles-ci se composaient d'une minuscule salle avec lavabo et une plante grimpante abandonnée dans un coin. Un second réduit, plus exigu encore et fermé par une simple porte sans verrou, était le centre des opérations pour lesquelles on se rendait

d’habitude dans ce genre d’endroit. Une cuvette assortie d’une chasse d’eau. Je m’étais donc déjà installé afin de me délester d’un superflu gênant quand j’entendis la porte de la petite salle s’ouvrir. Je cherchais aussitôt le verrou… qui n’existait pas. Je perçu très vite un souffle à deux tons au dehors. J’étais résolu à annoncer tout de go que l’endroit était déjà occupé quand je me rendis compte que deux personnes étaient entrées en même temps. Puis ce fut un « oh oui » gémissant où l’on pouvait reconnaître une voix féminine. Un râle de chatte en chaleur plutôt. Je ne croyais pas si bien penser.

Il y eut un bruit plus aigu, comme si on tentait de déplacer un objet lourd en céramique. Les deux souffles s’intensifièrent et bientôt un bruit régulier parvint à mes oreilles innocentes. Le binôme râlait en laissant s’échapper quelques phrases dont je ne comprenais pas la signification, persuadé qu’un élève avait été blessé et qu’un adulte lui prodiguait les premiers soins. Mais pourquoi n’étaient-ils pas allé directement à l’infirmerie ? Il régnait une ambiance clandestine dans cette scène insolite. Je décollais mon postérieur de la cuvette pour délicatement entrouvrir la porte et savoir ce qui se passait réellement dans la pièce voisine.

Je n’avais pas encore pu jeter un regard qu’un bruit plus fort domina les souffles rauques qui s’échappaient de gorges apparemment enrhumées. Alors, une voix bien reconnaissable éructa « tu aimes ça, hein, grosse salope ! »

Je reculai d’instinct et voulu me faire minuscule afin de disparaître de cette situation incongrue. Cette voix… Je la connaissais si bien et pourtant je ne parvenais pas à mettre un nom sur l'auteur de ces paroles. Rien de plus normal, après tout. C’était une voix familière mais qui ne prononçait pas ce genre de discours en temps normal. La voix féminine, rendue méconnaissable par la souffrance apparente et ses « oh oui », « plus fort » et même un incompréhensible « défonce-moi », était entrecoupée de considérations particulières. Je dus me rendre à l’évidence que personne n’était blessé et même ne souffrait d’aucune façon.

Les souffles stoppèrent, le bruit régulier aussi. J’eus la peur de ma vie : les deux clandestins venaient de s’apercevoir de ma présence et allaient d’ici peu ouvrir en grand cette maudite porte. Pourtant rien ne se passa. Il y eu un nouveau bruit de meuble en céramique qu’on déplace. La curiosité l’emporta sur ma prudence : je glissais un nez par la porte que j’avais prudemment

entrebâillée. Alors, je le reconnus tandis qu'il avait repris le ton autoritaire que je connaissais par cœur pour asséner, cette fois, un impérieux « tourne-toi, donne moi ton cul, belle pute ».

Le proviseur me tournait le dos, pantalon sur les chevilles, un cul blanc qui allait et venait entre les jambes d'une forme dont le postérieur reposait sur le lavabo et dont le dos cognait en cadence contre le mur agrémenté d'un petit miroir qui commençait à branler sous les assauts répétés de la bête en furie, ajoutant ainsi un petit grincement régulier à la symphonie haletante de deux corps mus par leurs seules hormones.

J'aurais pu ouvrir en grand la porte et me poster là, à moins d'un mètre des deux partenaires en rut qu'ils ne m'auraient pas repéré tant ils étaient concentrés sur leur petite affaire. Leurs sens les rendaient aveugles et sourds. Le dirlo, monsieur Pancrasse, fit un pas en arrière et la dame put changer de position. Elle portait cette robe tellement reconnaissable, pourtant remontée jusqu'au nombril : des marguerites sur un fond rose bonbon. Madame Legrendre, de la compta.

Madame Legendre, c'était un peu notre Marilyn. Longue chevelure blonde et bouclée tombant sur

ses épaules, façon Farah Fawcett, robes voyantes et pourtant suffisamment classe pour lui donner un air respectable. A cela, elle ajoutait un air supérieur que ses lunettes validaient sans ambiguïté. Je ne l'ai jamais vue sourire, encore moins rire. Même ce jour là, je n'ai pu deviner ses traits sous les coups de boutoir de monsieur Pancrasse qui avait retrouvé l'ardeur de ses vingt ans. On colportait la rumeur selon laquelle il avait été joueur de rugby dans sa jeunesse. Sa longue silhouette efflanquée ne plaidait pas pour un tel pedigree, mais ces prouesses digne d'un véritable film X me convainquirent d'emblée qu'il devait être un redoutable pilier de mêlée.

Maintenant, monsieur Pancrasse se tenait debout, jambes légèrement écartées pour assurer sa stabilité, madame Legendre pliée en deux offrait son postérieur à la généreuse virilité du chef de l'établissement. Elle tenait vigoureusement les rebords du lavabo et ses seins apparurent lorsque, d'un geste connaisseur, le proviseur remonta sa main gauche au niveau de la poitrine, libérant les deux sphères qui faisaient fantasmer les trois quarts des garçons pubères de l'établissement.

Combien de fois j'avais remarqué l'un ou l'autre de mes camarades tentant d'apercevoir la courbe

parfaite des fantastiques mamelles de madame Legendre. Au top50 des plus beaux lolos de la ville toute entière, elle détenait la première place depuis toujours.

Là, à moins de deux mètres de mon poste d'observation, ils allaient en cadence d'avant en arrière, tendus par la gravitation terrestre qui les faisait ressembler à deux obus pointus. A cet instant, j'ai soudain mieux compris les enjeux de la guerre froide et la force dissuasive des missiles sol-sol. Monsieur Billon, notre prof d'histoire géo aurait été fier de moi.

Monsieur Pancrasse devait en savoir un chapitre sur les rapports Est/Ouest car il s'appliquait à malaxer d'une main de connaisseur ces parfaits amas de graisse enrobés de la peau la plus douce qui soit, excepté peut-être celle des fesses de la dame qui commencèrent à rougir dès lors que le proviseur eu libéré sa seconde main pour administrer quelques petites tapes, puis une franche fessée à la chef comptable.

Ces privautés ne la gênaient nullement. Elle se répandait en gémissements, palpitations et essoufflements entrecoupés de morceaux de phrases à peine audibles tant elle avait du mal à

reprendre sa respiration. Elle participait à un véritable marathon. Non : elle était la jument sur laquelle monsieur Pancrasse était en train de remporter le grand prix de Deauville, catégorie poids légers. J'étais le seul spectateur, n'ayant même pas pensé à valider mon ticket Pmu.

Elle, madame Legrendre, si sérieuse, ne se déridant pas d'un poil, le regard toujours lourd de reproches, madame Legendre, dissimulant des trésors charnels sous des robes fleuries, elle aussi droite et cul serré qu'une sœur du couvent, madame Legendre se trouvait là, à portée de main et d'autre chose qui la faisait se transformer en la dernière des filles lubriques des pires bordels de camp militaire. Elle soufflait comme une chienne, se répandait, s'humiliait dans des paroles qu'on aurait pensé ne jamais pouvoir exister sous son crane.

Les ébats dignes du film x le plus crade soit-il finirent par s'éteindre d'eux-mêmes, par manque de combustible, cette source d'énergie concentrée dans une partie bien particulière de l'anatomie masculine. Il y eut une secousse de trop, une poussée au-delà du raisonnable. Monsieur Pancrasse poussa un cri qui aurait pu appartenir au répertoire assez restreint que peut en contenir

la gorge d'un âne. Madame Legendre lui répondit, dans ce dialogue de borborygmes, par une plainte que n'aurait pas renié une truie satisfaite des exploits de son compagnon.

Mes deux champions reprenaient haleine tout en se rhabillant du mieux qu'ils pouvaient. Monsieur Pancrasse tenta un trait d'humour :

- Il faudra que je pense à faire aménager une cabine de douche, se serait plus pratique.

Devant le minuscule miroir disposé au-dessus du lavabo et qui avait faillit finir en morceaux, ils tiraient tant qu'ils pouvaient sur leurs étoffes pour masquer les rougeurs et la moiteur de leurs corps encore passablement irrigués d'un plaisir sensuel intense et passionné. Il y eut un chaste baiser sur leurs lèvres insensées puis ils quittèrent la pièce dont la température avait bondi subitement de plusieurs degrés. L'accouplement ne réchauffe pas que les corps qui s'y adonnent mais, en bousculant quelques milliards d'atomes aux alentours, œuvre pour le réchauffement climatique. A petite échelle, n'exagérons rien.

J'attendis cinq minutes – juste le temps que prend un esprit perturbé par ses sens pour s'apercevoir

d’un éventuel oubli : ne dit-on pas que l’assassin revient systématiquement sur le lieu du crime ?

Une fois dehors, je respirai mieux, à grandes goulées. J’avais appris qu’il existe des lieux strictement interdits aux élèves par cette expérience salvatrice mais, bien plus encore, jamais, je dis bien jamais plus je ne porterais le même regard sur monsieur Pancrasse et madame Legendre. Même dans les occasions les plus solennelles ou les plus graves, je ne pourrais m’empêcher d’imaginer le directeur de dos, pantalon sur les chevilles, en train de besogner sa chef comptable poussant des gémissements de bête satisfaite.

7. la Fille du Lycée

- Oh, Vincent, je te parle, là !

J'avais laissé Brigitte sur mon pallier. J'y reviens avant qu'elle ne s'impatiente trop. Car Brigitte a du caractère. Pas facile.

- Deux flics sont venus taper à ta porte y'a pas deux heures. Ils te recherchent pour une sombre histoire de dope, j'ai pas tout compris.

Je la regarde sans comprendre. Passer du père Pancrasse, même en souvenir, en pleine action à deux uniformes de gardes nationaux c'est en quelque sorte une forme de grand écart. Mes yeux écarquillés plaident pour mon innocence.

- T'as pas fait de conneries, au moins, insiste-t-elle avec ce ton maternel qui m'avait fait fondre, dix ans plus tôt.

Là, tout de suite, j'ai besoin d'un bon fauteuil pour m'y répandre puisque je n'ai même plus la force de m'asseoir. Je suis anéanti, lessivé, sidéré, stupéfié, consterné, accablé. Beaucoup de qualificatifs pour un seul homme n'ayant pas encore atteint l'âge

mûr. Je chancelle sous le poids de la fatalité. Qu'il serait si bon de me lover dans une paire de bras réconfortants. Comme Brigitte n'a pas cet article en magasin, elle désamorce immédiatement la grenade qu'elle a patiemment dégoupillée à mon intention.

- Je déconne, Vince.

Et la voilà partie dans un de ses grands rires de mama black.

Brigitte a la peau noire comme de l'ébène. Avec le soleil qui brille été comme hiver à l'intérieur d'elle, ça lui donne une peau brillante, mordorée, appétissante. A quinze ans, j'étais raide dingue de ses yeux, ses tresses, sa peau de marathonienne, de sa répartie surtout.

– Ton père est passé te voir. Il est à Paris pour une paire de jours. Il m'a donné un numéro où le joindre et une adresse… C'est celle d'un bar.

Et voilà mon paternel qui rapplique. Toujours le chic pour débarquer au milieu de nulle part, celui-là. Le numéro, je m'en fous. A chaque fois qu'il me donne un numéro pour l'appeler, je peux être sûr et certain que c'est du flan. Il doit inventer les dix chiffres comme on cocherait une grille de Loto.

L'adresse ne m'étonne pas davantage. Sans être un pilier de bar patenté, le paternel aime assez s'immerger dans la foule, être au contact – c'est sa propre expression. Quant à le repérer, rien de plus facile : un simple descriptif de sa personne permet de le localiser aisément. Même parmi la foule dense des samedis après-midi.

Vous voyez Iggy Pop ? Un adolescent de presque soixante ans au ventre plat, plus nerveux que réellement musclé, au visage marqué des excès en tout genre d'une vie dissolue. Des cheveux blonds filasse qui tombent sur des épaules encore fermes. J'avoue qu'il possède une certaine élégance dans sa démarche, comme s'il avançait sur un nuage, une souplesse féline qui lui donne un charme fou. Ajouté à cela, un air slave dans ses traits, une tristesse dans le regard qui trahit la désillusion de ceux qui ont fait 68 – un leurre de plus, puisqu'il n'avait pas dix ans lors de la Révolution de Saint Germain. Et sa tenue.

Immanquablement chaussé de tiags en peau de croco – faux, le croco, bien entendu : mon paternel a gardé la fibre écologiste des manifestants du Larzac, pas encore cette mode de vouloir sauver le monde, non, juste d'en envisager un autre, de monde. Ensuite, un jean qui a vécu et, touche

personnelle, retenu non par une ceinture à large boucle mais par une paire de bretelles haut en couleurs – les plus anciens sauront de quoi je parle en évoquant Michel Charasse. Le paternel n'aime pas avoir le ventre scié en deux. Enfin, le t-shirt blanc moulant de Brando lui faisant une seconde peau et une chemise de grosse toile, façon bûcheron Canadien. Lorsque celle-ci est maculée, ici ou là, de taches d'huile, c'est encore mieux.

Papa n'est pas frileux. Il faut vraiment qu'il fasse un froid polaire (dixit la présentatrice en mini jupe de la météo télévisée) pour qu'il consente à enfiler un perfecto clouté de partout. Il lui arrive assez souvent, particulièrement les journées de canicule, d'emprunter à Renaud son foulard rouge et, bien qu'il n'aime rien de mieux qu'avoir les cheveux au vent lui frappant ses joues creusées par un abus de produits illicites, adopter le bonnet marin de Nicholson dans Vol au Dessus d'un Nid de Coucou est une option possible.

Je regarde Brigitte un peu plus longtemps que d'habitude. Elle réagit instantanément.

- Quoi ? J'ai un reste de purée sur la tronche, c'est ça ? Ou bien, j'ai blanchi pendant la nuit de pleine Lune. Plus bas, elle ajoute : Dieu m'en préserve.

Non. C'est juste que, à cet instant, j'ai envie de la prendre dans mes bras. Elle comprend aussitôt en observant mon regard perdu dans le vague de ma conscience décalée.

- Allez, viens, me fait-elle en m'entraînant chez elle.

Son appartement est, sur le plan de l'immeuble, l'identique du mien. Enfin, plutôt l'inverse. Les mêmes pièces disposées de façon antinomique, comme un reflet dans un miroir. La salle de bain toilettes à gauche tandis qu'elle est à droite chez moi, par exemple. En revanche, pour la déco, cela n'a rien à voir. Je cultive une sorte d'ascétisme et de minimalisme. Peu d'objets, la plupart fonctionnels. Chez Brigitte, c'est un peu la caverne d'Ali Baba. L'art Africain y côtoie les statues Mayas, des plantes vertes tentent de survivre dans cette jungle hétéroclite d'objets divers : panneau de pub coca-cola, boite géante Banania pour y ranger encore davantage de choses inutiles. Voilà pour la partie concédée à une certaine modernité. Le reste date. Parfois jusqu'à l'antiquité : bibelots gréco-romains, chats Egyptiens, empreintes de mains du néolithique. Brigitte adore chiner. On trouve aussi ces fameux gadgets kitch des années 60 ou 70, quelques œuvres d'art dont on se demande toujours ce qu'elles peuvent bien représenter et

une bibliothèque où le roman le plus récent vient de fêter ses 50 ans – Brigitte ne connaît ni Houellebecq ni Musso et pas davantage ces écrivains scandinaves dont je raffole.

En ce moment même, nous nous tenons dans les bras l'un de l'autre. Et je me souviens comment tout cela a commencé.

J'ai toujours quinze ans et je suis, comme tous les mâles du lycée, en adoration béate devant la blondeur de Cynthia…

Oui, même le prénom. Cynthia. Celle dont le lycée en entier était amoureux. La numbère ouane. Si l'on avait été aux Etats-Unis, elle aurait été une parfaite pompom girl, saine et intègre, alliant une hygiène physique et mentale sans faute. Une belle plante, pas conne et aux sentiments irréprochables. On pourrait parler de politiquement correct si cette notion n'avait pas ce côté forcé et démagogique. Cynthia ne pensait pas à mal, elle se réjouissait du bonheur des autres dans un sourire rassurant sans pour autant taper des mains à la moindre réjouissance comme l'aurait fait la pompom girl du campus américain. Elle compatissait au malheur, du moins au manque de chance des autres, tout en

évitant cette pitié héritée de deux mille ans de christianisme. Bref, la perle rare.

Mais toutes ces qualités morales et intellectuelles (si elle ne caracolait pas en tête des compositions françaises ou des exercices de math, des versions latines ou des devoirs d'histoire, c'est juste parce qu'elle ne voulait pas susciter des jalousies venues de demoiselles moins gâtées qu'elle par la nature et qui n'auraient, elles, que leurs bons résultats scolaires pour briller quelque part dans une vie qui ne fait pas de cadeau aux mal préparés). Toutes ces qualités étaient, bien sûr, invisibles aux yeux des adolescents mâles découvrant un corps qui avait remplacé en quelques mois à peine la délicate enveloppe d'enfant qu'ils avaient toujours connue.

Ce qui intéressait ces hommes pas encore bien finis, c'était cette paire de seins pas plus gros que deux belles oranges mais qui tendaient déjà bien le pull moulant ou tiraient sur les trois boutons du chemisier que tous, absolument tous les boutonneux en herbe rêvaient un jour de pouvoir faire sauter.

Ce qui intéressait ces ébauches d'hommes c'était la courbure de ses hanches et ses cuisses, idéalement galbées sous le tissu du jean mais demeurant

invisibles dans l'enceinte du lycée. Cynthia ne portait des jupes qui, de toute façon, enveloppaient son genou, qu'en dehors des heures de cours. Guillaume, le binoclard de la classe assorti d'une tignasse à pellicules, l'avait croisée un Dimanche dans les allées du marché de Belleville – qu'allait-elle faire là ? – arborant une jupe toute simple, couleur vermeille, accompagnant son pas d'un mouvement élégant et léger. Elle lui avait sourit avec un imperceptible mouvement de tête. Rien de plus. Elle savait cultiver une certaine distance. Le pauvre Guillaume n'en avait pas dormi de la nuit. Dieu sait ce à quoi il avait bien pu rêver, parfaitement éveillé. Pour ce qui est de son occupation nocturne, je vous laisse deviner, c'est pas bien difficile.

Ce qui intéressait ces adultes en devenir, coincés entre une enfance dont il leur tardait de s'affranchir et une vague idée de ce qu'ils pourraient, de ce qu'ils allaient devenir, c'était enfin ce cul rebondi qui laissait délirer l'imagination galopante de puceaux en chaleur. Deux melons bien fermes et mûrs à point. Sûrement aussi sucrés qu'à Cavaillon, tendres sous la paume, affolant jusqu'au dernier monastère de moines damnés pour l'éternité d'avoir pu entrevoir

juste quelques secondes pareil spectacle. Que de vocations sacerdotales aurait-elle fait voler en éclat d'un simple sourire assorti d'un déhanchement mutin. Le pire étant que ce n'était là pas l'œuvre du diable (Cynthia ne serait jamais une salope – une fille qui allume les plus impitoyables feux de forêt dans les slips et les caleçons d'étudiants bavant d'envie) mais bien celle du Dieu tout puissant. Juste pour tester la capacité de volonté des concupiscentes âmes. Elle était la tentation faite femme, sous des dehors de toute innocence.

Enfin, ce qui intéressait la moitié de l'effectif du lycée, bombardée en permanence par de trop fortes doses de testostérone, c'était ce corps souple et musclé juste ce qu'il fallait. Une lave en fusion, si belle, si fragile mais terriblement mortelle.

Et cette force morale.

Celle qui n'est pas donnée à tout le monde. Celle qui empêche toute approche directe, la moindre réflexion déplacée, la plus petite allusion grossière, toute attitude incorrecte même aux plus téméraires. Cette autorité innée qui empêche tout mouvement inconvenant, tout geste déplacé.

On se contentait de regarder, d'observer, d'admirer sans oser le moindre geste, sans prononcer des

paroles irrévocables. Face à elle, on se sentait insignifiant, penaud, gauche et terriblement crétin. Une véritable vierge Marie. Mais une Marie sexy, terriblement sexy puisqu'elle ne faisait rien pour l'être.

La force de Cynthia c'était son regard. Quand on avait l'audace de franchir une ligne bien définie, elle vous fusillait de ses deux yeux qui se changeaient aussitôt en deux armes puissantes. Imperceptiblement, on faisait un pas en arrière, on se protégeait le visage d'un geste apeuré à cette première et unique somation. Stop. Surtout ne pas dépasser la limite. Allé trop loin déjà. La suite, personne n'a osé la braver. Sûr et certain que ce regard si bienveillant d'habitude pouvait déclencher la troisième guerre mondiale.

La force de Cynthia c'était, justement, que son service d'ordre était recruté parmi ses prétendants même. Que l'un d'entre eux ose franchir cette limite si bien définie, tous les autres se liguaient contre lui. Il n'y aurait plus aucune solidarité entre eux. Au contraire, ils se rebelleraient contre celui qui aurait eu une chance d'aboutir. Cynthia était le dresseur au centre de la cage aux fauves. Son autorité naturelle était que les félins se

neutralisaient les uns les autres. L'année touchait à sa fin et tous les mâles restaient sur leur faim.

Alors se produisit l'impensable. Quelque chose d'unique. En physique, on parle de singularité. Un peu comme le Big Bang : des conditions qui, à un instant précis, permettent ce qui ne devrait jamais arriver.

Avant d'en arriver à ce point, je dois parler de Brigitte pour que l'on comprenne bien les événements à venir.

Depuis le cours préparatoire, nous nous suivions de classe en classe. C'était mon pote. Ou encore la sœur que je n'ai jamais eue. Possible. L'adolescence venue, il n'y eu aucune ambiguïté : elle restait mon amie, sans aucune considération d'ordre sexuel. Je la considérais comme faisant partie de ma famille, elle pareil – du moins, je le supposais. Nous ne nous disions pas tout, juste l'essentiel. Pourtant je la connaissais par cœur. Ses coups de gueule contre cette société sexiste, son humour ravageur. La bonne copine, quoi. Mais bien plus que ça. Ce n'est pas un hasard si, en parallèle de sa thèse de troisième année de socio (le fantasme du porte-jarretelles : la place des sous-vêtements féminins dans la domination masculine), elle avait pondu un

petit essai désopilant sur la mutation des relations hommes/femmes depuis les avancées féministes du début des années 70. « Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir un clitoris », le titre était déjà évocateur. Elle développait la découverte de leur corps par les femmes, tandis que les hommes, eux, restaient des cro-magnons du sexe. Un petit succès de librairie tout de même : 25 000 exemplaires.

Nous étions devenus des adolescents sans que nos hormones ne changent quoi que ce soit entre nous. Je voyais bien sûr son corps changer, s'arrondir davantage à certains endroits. En réalité, il s'arrondissait un peu partout. Mais cela ne semblait pas la gêner le moins du monde. Même quand nous sommes devenus plus intimes, elle ne m'a jamais avoué en avoir souffert.

Nous traversions les mois, les années, côte à côte, inséparables. Nous ne voyions en chacun de nous qu'un esprit, une âme, un cœur aussi sans doute – mais absolument pas ces parties du corps qui auraient dû affoler nos sens.

Du reste, nous ne parlions jamais de nos émois. Par exemple, je ne lui confiais rien de mes sentiments envers Cynthia. Elle devait forcément

s’en apercevoir mais avait l’élégance de ne jamais évoquer le sujet.

Quelle ne fut donc pas ma surprise quand je fus le premier témoin d’une scène inattendue.

C’était un début d’après midi du mois de Juin, les élèves regagnaient paresseusement leurs salles de classe respectives. Devant moi Brigitte marchait nonchalamment. Elle rattrapa Cynthia qui semblait flotter dans l’espace, comme toujours. Ses mouvements étaient gracieux en toutes circonstances. Combien de fois avais-je imaginé dans le demi-sommeil des débuts de nuit l’ondulation de son corps parfait au moment de l’acte d’amour. Bien sûr, je ne savais pas à quoi je pensais. Je me projetais dans des conjectures fantasmées où mon imagination débordante se substituait à la réalité. Si j'idéalisais l'acte d'amour, j'en étais bien bien loin. Savoir n'est pas connaissance.

Soudain, j’ai vu la main de Brigitte se glisser tout doucement dans celle de Cynthia. Le mouvement allait de soi, parfaitement naturel. Une finalité absolue, un peu comme si toutes les causes et leurs effets, depuis le Big Bang, avaient été mis en place pour aboutir à ce simple geste. Le monde n’était

monde, la réalité n'existait qu'en vue de cet instant magique. Les particules obéissaient à des lois en vertu desquelles ce 4 Juin à 13h28 et à cet endroit précis d'une cours de récréation d'un lycée lambda de la capitale d'un pays économiquement majeur, il devait se passer cette rencontre d'une paume avec une autre.

Alors, tout alla très vite et pourtant je vécus cette minute dans un ralenti de distorsion temporelle. Cynthia jeta un regard de biais à Brigitte, à peine surprise du geste. Celle-ci tourna la tête vers la Reine du lycée. Elles stoppèrent toutes les deux là, au beau milieu de la cour. Le mouvement global des élèves commençait à contourner l'obstacle. Je restai, pour ma part, pétrifié.

Sans se lâcher la main, leurs têtes se rapprochèrent sans un mot. Leurs bouches se collèrent comme si elles obéissaient à une simple loi physique. Une aimantation logique, parfaitement mathématique. Il ne pouvait en être autrement. Toute la scène était une évidence : la main qui se glisse dans la paume ouverte, l'arrêt du mouvement, le pivotement des deux corps se faisant face, l'inclinaison des deux têtes, la fusion des lèvres.

C’était beau comme une photo de Robert Doisneau. En noir et blanc pour mieux faire ressortir les couleurs.

J’observai cette œuvre d’art en direct et en trois dimensions. Emu par cette simplicité et cette profondeur. Je n'éprouvais aucune sorte de jalousie. C’est des mecs que j’aurais été jaloux, pas de ma meilleure copine.

Et je m’aperçus alors que tout autour de moi s’était arrêté, comme cet effet spécial que l'on rencontre dans les films d’action où, au cœur de l’action ou d’une fusillade monstre, tout se bloque dans un arrêt sur image.

Pourtant ce n’était pas un effet spécial commandé par mon seul cerveau. Bientôt, telle une traînée de poudre, la cour entière s’était immobilisée et regardait ce spectacle de deux jeunes filles : la perle de l’établissement et la petite boulotte qui amuse son monde en train de s’embrasser à grands coups de langue.

Brigitte avait passé sa main gauche sur la nuque de Cynthia qui entourait la taille de sa partenaire de ses longs doigts parfaitement manucurés.

Cela dura moins d’une minute.

Et comme ces fameuses minutes de silence dans les instants solennels, elle sembla s'étirer sur une éternité. Le monde s'était soudain arrêté, la Terre ne tournait plus, l'expansion de l'univers faisait une pause. La surprise et l'étonnement se lisaient sur le visage acnéique de dizaines de garçons pubères, ceux-là même qui auraient tué père et mère pour être, à cet instant précis, à la place de Brigitte. Se lisait sur leurs visages ébahis autant de jalousie que d'envie, l'amertume des défaites, la désillusion des lendemains de fête et ce regard idiot accompagnant les gueules de bois les plus carabinées.

Les filles n'étaient pas en reste. Si certaines semblaient un brin dégoûtées par une scène contre nature à leur esprit trop étriqué – l'exact sentiment inverse à celui éprouvé par certains garçons dont la scène commençait à émoustiller les sens : ils s'imaginaient déjà coincés entre les deux amoureuses – une petite majorité relevait la tête, fières tout à coup de cet élan de générosité, comme un poing levé contre le patriarcat et toutes les dominations masculines que subit encore le monde moderne.

Puis la vie reprit. Inexorablement. La vie reprend toujours son cours. Même après les spectacles les

plus grandioses, les finales de coupe du monde ou les catastrophes jugées insurmontables. Chacun et chacune regagna sa salle de classe dans un chuchotement de conspiration.

C'était un vendredi. Les consciences allaient cogiter tout le week-end et, lundi, à la première heure, on nota aucune absence ni même le moindre retard, même de la part des habitués à traîner la savate.

Tous les regards étaient tournés vers Cynthia, resplendissante et épanouie. De ce ton éblouissant, de cette mine glorieuse, on en déduisait un week-end torride, d'autant qu'il avait plu tout le Dimanche. Les garçons en bavaient d'envie, les filles étaient plus partagées. Certaines campaient sur leur position d'avant guerre : une certaine répugnance devant des attouchements qu'elles imaginaient forcément dégoûtants. D'autres semblaient fières de cette première dans l'établissement : enfin les filles prenaient le pouvoir !

Brigitte fut la dernière à pénétrer dans la cour, juste avant que la cloche ne sonne huit heures, lançant le début des cours. C'était finement joué. Elle fonça droit vers Cynthia, passa son bras autour de sa taille, lui plaqua un baiser baveux tandis

qu’une main caressait les mignonnes petites fesses de la princesse. La poussée de testostérone dans les organes masculins faillit déclencher un incendie. D’aucuns ne purent s’empêcher de bafouiller « c’est abuser » ou encore un « vraiment dégueu » mais tous sans la moindre exception bavaient d’envie devant ce spectacle ahurissant. Le loup de Tex Avery devant Betty Boop.

La journée se passa comme si la foudre allait tomber d’un moment à l’autre. L’atmosphère était électrique, chargée d'ions positifs tout prêts à s'entrechoquer.

Puis la semaine s'enfuit. Et l’attitude des garçons changea. D’émoustillés, ils devinrent résignés. A quoi s’étaient-ils attendus ? A une gigantesque partouze en plein milieu de la cour ? Au lycée transformé en lupanar sous la surveillance des profs ? A un chaos cosmique où l’espace-temps se serait replié sur lui-même ?

Brigitte et Cynthia filaient le parfait amour. Et cela dura tout le mois de juin.

Elle ne me faisait aucune confidence. Je ne la pressais pas non plus. Elle était mon amie, ma confidente et je connaissais ses penchants amoureux. On en avait parlé plus d’une fois. Je

savais qu'elle parvenait à donner le change, à ne pas trop se mortifier d'une situation pas encore tout à fait entrée dans les mœurs, même en plein cœur de la capitale, tout comme le montrait la réaction de la majorité des garçons et des filles du lycée.

Brigitte était d'un naturel enjoué, positif et optimiste. Elle aimait mieux donner que recevoir et voyait toujours le verre à moitié plein. Cependant, parfois je sentais poindre, sous des dehors trop exubérants, une certaine mélancolie, une tristesse qui stagnait au fond d'elle-même.

Encore aujourd'hui, même si elle a trouvé un équilibre dans sa vie, il m'arrive de repérer une petite lueur de désolation au fond de son regard pétillant.

Il ne restait que trois semaines de cours. Forcément, je voyais moins Brigitte, trop occupée à vivre enfin sa première histoire d'amour. J'étais content pour elle, mieux que ça d'ailleurs. Carrément fier qu'elle ait pu décrocher l'objet le plus convoité du lycée. Une réelle victoire pour elle. Un démenti à tous points de vue. Oui, une petite noire boulotte pouvait plaire (peut-être même faire

tourner la tête ?) à la princesse, à la fée de l'établissement. Belle revanche.

Mais je me trompais.

Nous n'étions pas en vacances depuis trois jours qu'elle débarqua chez moi, j'entends dans la maison de mes parents, la mine basse et le regard abattu (ou était-ce l'inverse ?). Je la laissais entrer. Nous n'avions pas refermé la porte de ma chambre qu'elle s'écroula dans mes bras, en pleurs.

Bien que nous étions si proches depuis toujours, je n'avais jamais tenu dans mes bras ma meilleure amie. Cette étreinte était la première. La première d'une longue série à venir. Tantôt l'un, tantôt l'autre aurait besoin du réconfort de sentir un autre corps, aimé, apprécié, admiré, se serrer, se blottir, s'abandonner contre soi. Ne plus faire qu'un. Comme deux tuteurs se soutenant contre vents et marées. C'est ça que j'appelle l'amitié.

Alors elle m'avoua tout. La si belle et plantureuse Cynthia avait tout organisé. D'un commun accord entre elles. Elle n'aurait pas dû en être surprise. Mais elle avait cru qu'elle parviendrait, à force de persuasion et de gestes, à faire évoluer le contrat. Comme quoi Pascal a bien tort quand il affirme que les gestes de la religion permettent d'obtenir la foi.

Cynthia, fatiguée d'être la proie de tous les mâles du lycée, le point d'orgue de leurs regards concupiscents, avait imaginé puis pensé toute l'affaire. Elle mimerait cet amour inexistant entre elle et Brigitte, justement choisie parce qu'elle incarnait la joie de vivre allié à des canons qui n'étaient pas ceux en vigueur concernant la beauté : quelques kilos en trop.

Toutes leurs étreintes, tous leurs baisers n'existaient qu'en présence du public. Seules, elles respectaient une distance sociale qui minait les élans du cœur de Brigitte. Leurs week-ends étaient solitaires et n'existaient que dans les rares confidences autorisées par Cynthia, que cela vienne d'elle (nous sommes allées au ciné, visiter tel musée) ou de Brigitte (nous ne sommes pas sorties de ma chambre, nous avons passé des nuits sans fermer l'œil).

Brigitte souffrait de cette situation qu'elle avait elle-même acceptée. Elle ne différait pas tant des autres garçons et vouait à Cynthia une admiration sans bornes. Mais elle se pensait plus forte qu'eux. Elle s'était persuadée qu'elle parviendrait à séduire Cynthia en étant plus proche d'elle. Qu'elle arriverait à lui faire tourner la tête tout comme

celle-ci affolait les sens de tout le lycée. Elle s'était trompée. Cynthia restait de marbre.

Là, au troisième jour des vacances, je tenais Brigitte dans mes bras, tout comme ce soir sur notre palier commun. Premier chagrin d'amour. Premier réconfort. Et cela nous a rapprochés encore davantage.

Depuis cette première étreinte, il y en a eu d'autres. Je ne tiens pas une comptabilité précise de nos câlins réparateurs, mais il me semble qu'ils servent plus souvent à la consoler, elle. Cette fille, solide comme un roc, capable de la pire dérision, érigeant l'ironie en mode de vie, si détachée des choses et des attachements en apparence est une vraie éponge. Elle ressent mieux que personne les sentiments et les émotions qui la submergent. C'est une artiste quelque part. Sa palette n'est pas composée des couleurs de l'arc-en-ciel ni des mots du poète, mais d'émotions qu'elle ressent bien plus fort que la majorité des mortels. Ses joies, autant que sa tristesse, sont exacerbés, vécus totalement.

J’ai eu des nouvelles de la belle Cynthia quelques années plus tard. Je l’ai même croisé un soir à Belleville.

Elle ne se souvenait pas de moi. Je ne fus pas surpris. En revanche, elle se rappelait parfaitement la comédie jouée avec Brigitte, dont elle me demanda des nouvelles.

Nous nous sommes installés dans un café situé sur un boulevard très passant.

Elle avait changé. Elle devait avoir 22 ans. Elle aurait dû être en pleine gloire. Si elle était toujours aussi mignonne, elle n’était plus si belle. La différence tient au regard. Celui-ci s’était éteint. Ses traits s’étaient également affaissés. Elle donnait l’impression d’une immense fatigue. Fatigue de la vie sans doute. Nous avons bavardé. Pendant une bonne heure, elle m’a parlé de sa vie, devant un thé à la menthe.

Enfant, elle avait suivi assidûment des cours de danse jusqu’au jour où sa professeur lui annonça froidement qu’elle avait le physique et la grâce mais pas cette force mentale obligatoire pour tenir le coup dans le monde si dur de l’opéra. Même si elle parvenait à intégrer le corps de ballet le plus prestigieux du monde, elle n’aurait pas les épaules

pour supporter les obligations d'une danseuse étoile ni même d'une première danseuse. Au mieux, elle resterait une anonyme de la troupe. A 35 ans au grand maximum, sa carrière serait terminée et elle finirait dans le meilleur des cas par donner des cours à des petites pisseuses qui rêvent de gloire. La prof savait de quoi elle parlait.

Cynthia dont l'ambition et le désir le plus profond était qu'on la regarde, pensa alors devenir comédienne. Le cours de théâtre et comédie qu'elle intégra à l'adolescence se solda par le même constat que pour la danse : du talent, mais pas de génie et surtout cette vulnérabilité psychique, défaut irrémédiable dans un métier sans concession, où la moindre petite faiblesse ne pardonne pas.

Ne restait plus que le mannequinat.

Elle y fit des débuts fracassants, allant jusqu'à la couverture d'un numéro de Vogue. Mais là encore, cette fragilité morale joua contre elle. Elle n'avait, de surcroît, pas imaginé cette dose de travail, encore plus éreintante que huit heures d'usine car c'était sur sa propre personne qu'on usinait, qu'on travaillait. Le monde de la représentation transforme le corps en champ qu'il faut sans cesse

labourer, ensemencer, nettoyer avant de penser à une récolte aléatoire. Il y eu le ballet des avions à prendre, les décalages horaires à encaisser. Les séances de photo interminables. Son corps comme de la pâte à modeler où les plus prestigieux créateurs accrochaient leurs derniers modèles de luxe. Faire la guerre au kilo en trop. Le kilo ? La dizaine de grammes superflus plutôt. Très vite, certains produits illicites l'aidèrent à tenir le coup. Toujours tenir ce rythme effréné, les nuits à ne pas pouvoir dormir, et cette solitude encore plus cruelle lorsqu'elle se niche au milieu de la foule, au centre du public qui l'acclame comme une star de cinéma, des relations forcément superficielles, des histoires d'amour impossibles car on ne tombe pas amoureux simplement d'un corps. Le papier cadeau qui enveloppe le présent ne peut contenter son destinataire. Non pas que Cynthia n'avait rien à donner au fond d'elle-même mais personne, dans ce monde si artificiel, ne lui demandait davantage qu'une partie de jambes en l'air.

Le sexe sans l'amour, sans même être seulement désirée la plupart du temps, les amphétamines à répétition, la cocaïne puis, parce qu'au bout d'un moment même les doses importantes ne suffisent plus, l'héroïne. Ce passeport pour le paradis sait

très bien se transformer en aller simple pour l'enfer.

Elle en était là, véritable épave humaine à l'orée de sa vie qui aurait dû juste commencer mais qui avait un arrière goût de regrets ou de remords. Les remords de n'avoir pas su emprunter un autre chemin, les regrets de ses choix qui, très vite, n'en furent plus.

Ce soir-là, dans ce petit café de Belleville qui embaumait le safran et l'anis, elle paraissait quinze ans de plus, les cheveux ternes, le visage bouffi, les lèvres molles, son regard éteint. Il n'était plus question qu'on la photographie. Son visage était en ruines, mais tout le reste encore ferme et souple. Elle était devenue, en quelques mois à peine, ni plus ni moins qu'un simple corps. Les hommes la prenaient sans s'occuper ni de son âme ni de son cœur. J'ai soudain imaginé le pire. Elle me sourit, le regard vide. Non, pas du porno. Cynthia était juste une doublure pour les scènes sensuelles dans les téléfilms tournés à la chaîne. Elle posait également pour des catalogues de vente par correspondance. Ces photos de soutiens gorges et ces petites culottes qui seyaient si bien sur ce corps de rêve dont on ne voyait jamais la tête.

J’étais rentré chez moi le cœur lourd. Cynthia était un papillon qui s’était trop vite approché trop près du soleil d'une réussite facile. Elle avait succombé aux feux de la rampe dans un monde sans pitié et, dorénavant, on ne voyait plus que ses seins et son cul dans les pages lingeries des Trois Suisses ou de la Redoute.

8. L'enfant du rock

Mon paternel m’avait donné rendez-vous dans un café non loin de la Mutualité.

Rendez-vous est un bien grand mot le concernant. Disons plus exactement qu’on était quasiment certain de le rencontrer en fin de matinée dans l’un des trois ou quatre établissements situés à deux pas de l’Odéon. C’était un quartier qu’il affectionnait particulièrement. Il s’y sentait comme un poisson dans un étang. C'était chez lui, en quelque sorte. Il n'a jamais été du genre casanier, le pater. Il n'utilise un chez-soi simplement comme un endroit où dormir. Pieuter serait même plus exact, un bout de matelas coincé dans un camping-car lui conviendrait amplement. Sa vie est au dehors. Boulevard Saint Michel, Saint Germain, la Sorbonne, Jussieu. Il a gardé une âme héritée de mai 68 – qu’il n’a, du reste, pas connu. C’est l’un de ses plus grands regrets. Celui d’être né trop tard, trop jeune au moment des événements.

Mon paternel est un rebelle dans l’âme, toujours prêt à s’indigner, à signer des pétitions, à

revendiquer. Il est descendu dans les rues en 1986 et en 1995. A chaque manifestation, il répondait présent s'il était dans les parages.

Son quartier, c'est le quartier étudiant bien entendu, mais il adore chaque coin de Paris. Il n'était pas fait pour vivre à la campagne. Même en banlieue. Je suis sûr et certain qu'il n'aurait pas suivi le mouvement baba cool, berger faisant son fromage de chèvre et dormant à la belle étoile, lutte pour le Larzac libre et nourriture biologique. Non, ce n'est vraiment pas son truc, au géniteur. La mer, l'océan, la plage de sable fin, le soleil resplendissant, il s'en moque. Ca l'ennuie. Les vastes plaines ondulées du centre du pays, les bosquets, les champs à perte de vue, le chant des oiseaux, il ne les voit, ne les entend même pas. Aucun intérêt. La grandeur magnifique des montagnes enneigées, des pics crevant le ciel et des arêtes vertigineuses ne déclenchent rien de plus chez lui qu'un haussement d'épaules. Au passage, il a la neige et le froid en horreur. D'un autre côté, il fuit le soleil et ses rayons perçants et ne supporte plus l'atmosphère à partir de 28 degrés. Le pavé parisien est son cocon.

C'est un citadin pur jus. Elevé et grandi entre quatre murs, baignant dans le ronronnement des

moteurs, éclairé par les lumières artificielles. Ses montagnes sont les buildings de la Défense, ses fleuves les grands boulevards Haussmann, son jardin le Champ de Mars, sa forêt le parc du Luxembourg, son village c'est Montmartre, ses sentiers les trottoirs encore humides au petit matin. Sa frontière, c'est le périf.

Je le repérai dès le second troquet, attablé en fond de salle, comme à son habitude.

Ses cheveux poivre et sel étaient attachés en une queue de cheval qui tombait sur un perfecto usé jusqu'à la corde. Sur la table, un petit noir et Libé ou le Monde pliés en quatre. Cette fois-ci, c'était le Monde. Je l'ai vu lire le journal, à une époque pas si lointaine où leur format était autrement plus large qu'aujourd'hui, coincé au milieu de la foule du métropolitain. Tout un art, qu'il maîtrisait à la perfection.

Déplier le canard pour en tourner d'un geste sûr les pages puis, plier en deux, puis en quatre et finalement en huit afin de ne pas importuner son voisin en lui fourrant la page imprimée dans le nez comme le font les malotrus qui ne savent pas lire dans le métro.

Mon père s'appelle Gilbert.

Je ne l'ai jamais appelé papa. Quand je l'évoque, je ne dis pas père ou paternel. C'est Gilbert, comme pour tout le monde. Guilleberte à la rigueur.

Il a toujours laissé un espace entre nous deux, me considérant plus comme un pote que son propre fils. A cela, une raison principale : son métier. Petit, je ne le voyais que très rarement, épisodiquement.

Non, il n'était pas voyageur de commerce comme on pouvait encore le dire à l'époque. S'il en avait l'emploi du temps, cela n'avait rien à voir. D'abord son look : cheveux sur les épaules, allure négligée, santiags et blousons noirs, jean serré ou pantalon de skaï. Gilbert était rock'n'roll jusqu'au bout des ongles. Gilbert est encore très rock'n'roll même s'il me certifie d'une mine désespérée que le rock est mort avec Kurt Cobain, au bout d'un REVOLVER NOM. Depuis le monde est en deuil, ne sachant plus où aller, ayant perdu tout espoir et se cherchant un guide improbable. Alors, par jeu, je lui vante Arcade Fire, les Strokes, Muse, les White Stripes. Il hausse les épaules, signifiant clairement que ce ne sont que de pâles copies, plus ou moins correctes, plus ou moins inspirées. Parfois, par défi, à chaque nom, il associe une légende. Tout y passe : Led Zeppelin et le Velvet pour la scène

américaine, les Byrds et les Kinks pour les britons, Clash ou encore T.Rex pour tout le reste. A ses yeux, à ses oreilles, le monde se divise en deux : ce qui est rock et ce qui est commercial. En oubliant, volontairement ou pas, que même le plus intransigeant des artistes rock a été récupéré par le système depuis longtemps. Tout n'est plus que chiffres d'affaires et retour sur investissement. Mais, grand seigneur, je lui laisse ses illusions.

Je ne suis pas dupe. Chaque génération possède sa norme pour définir le temps enfui, forcément plus gai, plus léger, plus insouciant, bref le temps où l'on était jeune et du « c'était mieux avant ».

Pour la génération 68, la mort du rock coïncide avec la disparition de Brian Jones ou Jim Morrison – il se trouve qu'à l'époque, on a l'embarras du choix en ce qui concerne les morts précoces. Pour les punks, c'est McLaren qui se trahit dans le music business des années 80 ou encore Johnny Rotten. Là, c'est pire puisqu'ils sont encore vivants et n'ont, de fait, aucune excuse. No future mon cul.

Pour Gilbert, la cassure a lieu en 1993.

Pour moi… Eh bien, c'est bien difficile à déterminer et là se situe le problème justement. Soit le rock est mort avec mai 68 et, dès lors, tout n'est qu'une

mascarade commerciale. Du reste tout ce tintouin n'est-il autre chose, depuis le départ, qu'une vaste opération commerciale visant la jeunesse du baby boom d'après guerre ? Il fallait bien les occuper, ces hordes de jeunes qui déferlaient dans la société paternaliste, enfin opulente et confortable après deux conflits majeurs.

Ou, seconde option, le rock existe bien encore, plus fort que le système : Muse, Placebo, sont là pour le prouver. On ne vénère que les Dieux de son adolescence.

Donc, Gilbert partait sur les routes pendant deux ou trois mois. Il téléphonait de temps en temps.

Il n'était pas roadie, ces tas de muscles tatoués jusqu'à l'os, aujourd'hui truffés de piercing, qui installent le matériel sur les tournées musicales puis qui assurent un vague service d'ordre. Il n'était pas non plus ingénieur du son, celui qui arrange la « balance » avant que le groupe ne monte sur scène, jouant des amplis et réglant au mieux le son qui va résonner à la nuit tombée. Il n'était pas autrement manager ou attaché de presse. Peut-être le terme de régisseur pourrait donner une vague idée de ce qu'il faisait là, dans l'ombre de groupes légendaires. Je n'ai jamais

vraiment compris en quoi correspondait et consistait le salaire qu'il percevait. Retenir des chambres d'hôtel, planifier un itinéraire, régler différents problèmes. Oui, je crois bien que c'est ça. A la centième question, toujours la même, que je lui posais, il m'avait d'ailleurs répondu un jour : « mon boulot, c'est de régler les problèmes ».

Il ne devait pas être si mauvais ni inutile que ça : les meilleurs et les plus réputés faisaient appel à lui lors de leurs tournées françaises ou européennes. Les devenus croulants Led Zeppelin, les fougueux Ac/Dc, l'infernale machine Dire Straits, le patron Springsteen, toute l'industrie Genesis, les petits nouveaux Inxs, les techno Thompson Twins et les plus légendaires de tous. Oui, eux-mêmes en personne, langue toujours pendante, sur la tournée 1981.

Il acceptait quasiment tous les contrats à l'exception des artistes solos.

« Ils ont une tête grosse comme une citrouille de concours » répétait-il en faisant le geste d'écarter ses bras. Il faisait tout de même une exception : Bruce Springsteen.

« Le boss, c'est autre chose, martelait-il. C'est un « monsieur ».

Je dois l'avouer, Gilbert était davantage mon grand frère qu'un père en bonne et due forme. Il me considérait plus comme un élève qu'un fils. Du reste, il était persuadé que je n'étais pas biologiquement son fils.

Quand j'eus quinze ans, il me confia ses doutes. Je suis né le 20 Mars 1983. Pour lui, il était clair comme de l'eau de roche : j'avais été conçu fin Juin 1982, en pleine tournée des Stones, durant les deux jours où ils avaient fait escale à l'hippodrome d'Auteuil. Les dates coïncidaient parfaitement, il ne lui en fallait pas davantage. Mes parents avaient suivi toute la tournée européenne. A cette époque, avant que je ne débarque dans leur vie, ma mère suivait mon père sur les tournées où il était engagé. Son rôle n'était pas mieux défini que celui de Gilbert. Pour résumer, elle doublait l'officielle attachée de presse, organisant les séances photos, choisissant les interviews. En réalité, elle était une stagiaire titulaire, chargée d'apporter les cafés ou autres substances plus ou moins légales.

Gilbert était certain qu'il s'était passé quelque chose entre sa femme et Mick Jagger. Rien que ça. En trois semaines, il avait perçu un certain rapprochement entre le leader et Mélanie. Les deux

dernières dates avaient forcément été le théâtre de leur union, il n'en démordait pas.

Cette révélation ne m'a pas anéanti, mais j'ai passé une année à ne penser qu'à ça. Je me rappelle m'avoir examiné dans les moindres détails, nu devant mon miroir, une photo de Jagger accrochée devant moi. J'essayais de trouver des points communs. La lippe un peu charnue, le regard de fauve que j'avais parfois quand j'étais en colère, mes cheveux un peu fous, mon sourire à la Romain Duris, des fossettes sous mes pommettes qui apparaissaient quand je riais aux éclats.

- Ne cherche pas, tout cela est faux.

Je me retournai, affolé. Maman se tenait debout devant moi. Elle tourna la tête le temps que je passe un caleçon et un t-shirt, puis me confia cette lubie paternelle.

- Tu connais sa passion pour les Stones. Depuis leurs concerts de 1976, il n'a raté aucune de leurs performances sur le sol européen. Il possède toute leur discothèque et certains collectors valent une fortune. Il est persuadé qu'il s'est passé quelque chose entre Mick et moi en Juin 1982.

Je relevais les sourcils comme pour dire « et alors, n'est-ce pas la réalité ? »

- Je n'ai jamais trompé ton père, Vincent. Et surtout pas avec une star du rock. Tu sais, avant de tout abandonner pour t'élever, je les ai bien connus, ces vedettes en manque d'amour qui n'avaient qu'une volonté, qu'un désir : être aimés, êtres vues, être adulées par des milliers de personnes. Eux n'ont rien à donner. Ils te prennent tout : ton énergie, ton temps, ton amour. Mick était sympa et certainement pas le trublion qu'il laisse percevoir, mais de là à partager autre chose qu'une bonne soirée entre potes, il y a de la marge.

Ainsi rassuré, j'ai continué à jouer le jeu avec Gilbert.

9. Gilbert

Il se retourne juste avant que je n'atteigne sa table, comme averti par un sixième sens. Ce n'est pas une façon de voir les choses ou encore un effet d'écriture. Non, Gilbert possède réellement cette faculté de pressentir, une sorte de prémonition du futur proche, une prescience des événements imminents. Je suppose que ce don a été travaillé pendant toutes les années où il a dû régler les problèmes qui surgissaient à l'improviste comme il aimait à le répéter. Et quoi de mieux que savoir les prévenir pour les combattre ?

- Tu as bonne mine, fait-il en guise de bonjour et me plaque aussitôt une bise sur la joue droite.

Lui ne change pas. Il me semble même qu'il ressemble de plus en plus à Keith Richards, son idole.

Dans l'immense cohorte des fans des Stones de par le monde, on dénombre à peu près à parts égales les fans de Jagger et ceux de Richards. Bien sûr, il y a l'infime minorité qui ne voit que par Ron

Wood, le batteur à l'air désabusé et puis les nostalgiques de Brian Jones. Mais ceux-ci ne peuvent être qualifiés de fans : pour eux, les Stones ont disparu avec les années 70. Je ne peux pas vraiment leur donner tort : un groupe de rock encore en activité soixante ans après leurs débuts, c'est un anachronisme intolérable, une singularité physique, un non-sens philosophique, une incohérence spatio-temporelle, une anomalie contextuelle, une extravagance vestimentaire, une confusion apocalyptique, une hallucination collective.

Pourtant Gilbert s'enflamme toujours autant lorsqu'il s'agit du « plus grand groupe de rock au monde ». Il n'y a qu'à voir l'air d'adolescent qu'il affiche lorsqu'il me parle du concert célébrant le soixantième anniversaire de la formation décrépie. A ses yeux embués d'amour, Mick et sa bande peuvent en remontrer à tous ces petits jeunes qui grattouillent dans leur sous-sol, s'imaginant réinventer le Rock alors qu'ils sont en train, tout tranquillement , de l'enterrer définitivement.

La session venait d'avoir lieu, deux jours auparavant. Une soirée d'anthologie. Plus fort qu'une célébration de centenaire ou les noces de papier d'un couple éternel. Bien sûr, j'avais été

convié à me joindre au plus grand fan du groupe : Gilbert. Même maman avait fait l'effort de sortir de sa retraite Lubéronaise pour faire plaisir à son ex.

Oui, il faut que je vous le dise afin que vous ne commettiez pas d'impair : mes parents ne vivent plus ensemble. Ils se sont séparés comme deux embarcations qui, tout doucement, sans même s'en rendre compte, sont emportées par les flots dans deux directions différentes ou comme un aiguillage ferroviaire. Les deux traces s'éloignent imperceptiblement jusqu'à ce que l'espace devienne trop grand pour les considérer comme faisant route ensemble. Il n'y eut aucun clash, aucune scène, pas de larmes, pas de cris. Juste deux mains qui se détachent l'une de l'autre. C'était il y a dix ans. Depuis, Mélanie coule des jours heureux dans un vieux mas provençal qu'elle a retapé avec une amie à elle, peintre à ses heures.

Cela angoisse parfois Gilbert qui, du ton le plus sérieux du monde, me demande à mi-voix :

- Tu crois qu'elle est devenue…

- Devenue quoi, Gilbert ?

- Ben, tu sais bien, quoi. Une… Enfin, quoi, aide-moi !

Je le fais mariner un peu dans son jus, histoire de le tourmenter délicieusement, bien que je sais parfaitement où il veut en venir. Enfin, je me doute.

Quand je trouve qu'il a assez enduré le supplice de celui qui ne parvient pas à trouver le bon terme, du moins qu'il peine à l'articuler haut et clair, je m'apprête à prononcer le mot. Lesbienne, Gilbert. Gouine. Brouteuse de minou.

Il me regarde bouche bée, comme si je venais de lui annoncer la fin du monde imminente, l'invasion des extra-terrestres, l'existence de Dieu enfin révélée ou, la pire de toutes les catastrophes, la séparation des Stones.

Puis, il se met à rire, en me tapant dans le dos.

- Sacré Vince. Tu m'as bien eu, là ! Quel déconneur parfois. Tu sais que tu pourrais faire carrière comme comique de scène. A propos, t'en es où dans ta carrière.

Déformation professionnelle, Gilbert ne parle jamais de travail, boulot, emploi, ni même métier ou profession. Pour lui, un boulanger fait une carrière dans la farine, un électricien une carrière des volts, un prof une carrière éducative, un

médecin une carrière de santé, etc. Parfois il utilise le mot vocation. Pas mal.

En revanche, un flic, un directeur des ressources humaines, un publicitaire ou un banquier n'ont pas de carrières. Ce sont des parasites qu'entretient une société qui court à sa perte. Manquerait plus que les Stones se séparent, tiens.

Je lui réponds que je cherche toujours ma voie, que ce n'est pas facile, mais que je me débrouille pas trop mal. Je ne veux pas l'inquiéter outre mesure.

Il hoche la tête d'un air compatissant en ajoutant comme à son habitude :

- Tu sais que tu peux compter sur moi. J'ai encore des contacts dans le milieu, tu sais.

Oui, je sais. Je le sais très bien. Le rock 'n'roll, c'est toute sa vie et il aurait été si fier que je lui emboîte le pas. Même roadie, j'aurais été sa raison de vivre. Bien sûr, sa plus grande ambition, son rêve pour moi était que je devienne ce qu'il n'a pas réussi à être : membre d'un groupe, leader tant qu'à faire. Même batteur, ça passait.

Mais je n'ai jamais eu la fibre musicale. Qu'on me mette en présence d'un instrument, je deviens gauche, incapable de faire sortir autre chose que

des bruits dissonants, vrillant les oreilles les plus obtuses, faisant grincer les dents et frissonner d'horreur quiconque se trouve à proximité.

Gilbert s'en est fait depuis une raison mais n'a jamais abandonné l'idée, le souhait, le rêve que j'intègre ce milieu si riche, son élément primordial, son oxygène.

Je vois son œil qui pétille à nouveau. Il repense à maman, exilée dans la pampa.

- Non mais, vraiment, comment peux-tu imaginer ta mère en train de, enfin être, bref une…

Je lui réponds que je n'imagine rien, que je l'aidais simplement à trouver les mots qu'il cherchait.

- Tu cherchais mal, mon garçon. Je voulais juste dire que la soupçonne de s'encroûter loin de la civilisation, de devenir… Un péquenot, voilà le mot juste ! Un péquenot.

Je hausse les épaules tout en lui faisant remarquer que se dorer la pilule dans l'arrière pays ne constitue pas un critère suffisant pour qu'on la taxe de bouseux.

- J'ai dit péquenot, pas bouseux. Ca n'a rien à voir.

Je lui demande tout candidement quelle est la différence.

- Péquenot c'est un paysan encroûté. Bouseux, un vacher peu précautionneux.

Je confirme que je ne vois pas trop la différence entre un paysan et un gardien de vaches.

- Sors un peu, fiston ! Si un vacher est forcément un paysan, un paysan n'est pas systématiquement éleveur.

Pas convaincu, j'affiche la moue de l'indécis.

- Personnellement, je n'ai jamais vu de troupeaux de ruminants dans le Lubéron, à peine quelques brebis ou deux ou trois chèvres. C'est plutôt devenu un coin à bobos.

Je sens que la discussion va dévier vers l'un de ses chevaux de bataille acharné. Il y a quelques catégories de la population qu'il ne porte pas dans son cœur, Gilbert. Ca va du banquier au militaire en passant par tout ce qui porte un uniforme, incluant au passage les xénophobes et cette faune issue des quartiers huppés de la capitale qui se donne le frisson en s'encanaillant. Les bourgeois bohèmes.

En fait, il n'y a que deux catégories de gens qu'il abhorre : les pauvres qui se donnent des airs de riches (faux bourgeois) et les riches qui se donnent des airs de pauvres (les fameux bobos).

Gilbert cultive une certaine honnêteté. Il est ce qu'il parait. Il déteste les faux-semblants, les magouilles et les travestissements.

Pour relancer la conversation sur des sujets où il n'aurait pas à verser sa bile, je lui demande des nouvelles de maman.

- Mélanie va bien. Elle s'épanouit dans sa nouvelle vie. J'ai juste peur qu'elle ne se coupe du monde, qu'elle s'enferme sur elle-même. Tu sais, c'est un coin truffé de racistes par là-bas.

Gilbert avait été de toutes les manifs « touche pas à mon pote » des années Mitterrand. Je l'avais même accompagné deux ou trois fois, juché sur ses épaules, riant aux éclats de la foule bigarrée tant au niveau des vêtements, des coupes de cheveux (nous étions dans les années 80, ne l'oublions pas) et de la couleur de la peau. Une France arc-en-ciel s'était mobilisée contre le rejet de l'autre et la montée du Front National. Aujourd'hui, le parti de la famille Le Pen avait changé de nom, récoltait un tiers des voix aux élections cruciales et on ne manifestait

que pour remplir son réservoir d'essence. Gilbert avait la nostalgie des idées de son époque. Mais pas celle des Stones. Il était toujours aussi fan, sans bien se rendre compte que la bande à Jagger avait vieilli. Tout comme lui. Mais il pouvait donner le change, y compris à ses propres yeux. S'il avait été un sportif dans l'âme, il se serait très vite aperçu que ses performances baissaient. Le corps ne ment pas. Mais, n'ayant jamais transpiré ailleurs que sous les projecteurs, il continuait à vivre comme s'il avait 25 ans. Joli déni.

10. le Pari

En sortant du bar où Gilbert m'avait quitté d'un « so long, son », je tombais nez à nez sur Adrien. Adrien, le promeneur de chiens et, actuellement, le concurrent direct d'ebay.

Je lui demande si son activité a fait de lui un millionnaire. Là, il prend sa mine de chien battu et m'avoue qu'il a été victime d'une concurrence déloyale.

- Figure-toi que des petits malins sans scrupules ont repris mon idée géniale et en ont fait un site internet qui marche du feu de Dieu.

Comme je lui fais remarquer que c'était bien la preuve que son idée était bonne, qu'elle était dans l'air du temps et que, justement, il fallait se douter qu'on le copierait, il se rembrunit davantage.

- Ca n'a rien à voir ! D'abord, moi, je restais à un niveau humain, je ne proposais pas des milliers de produits sur des pages facebook. Et puis, j'allais voir les gens, je débattais avec les vendeurs, je convainquais les acheteurs. J'étais utile comme

lien humain. Eux se contentent de tromper les vendeurs et d'arnaquer les acheteurs. C'est dégueulasse. Ils n'ont pas le droit.

Je tempère ses propos en lui confiant que lui aussi, d'une certaine manière, arnaquait ses clients.

Là, il s'offusque carrément.

- Pas du tout ! Je me considére comme un marchand d'art.

C'est bien ce que j'essayais de lui dire. N'avait il pas vendu cinq fois le prix d'un comics ou acheté pour une bouchée de pain un vinyle d'Elvis en concert pour le vendre à prix d'or à un fan convaincu que le King n'est toujours pas mort.

La mine pâteuse, il sourit d'une petite voix :

- C'était dix fois, la marge pour les comics. Et le taré d'Elvis avait déboursé trois mille euros un truc que j'avais eu gratis dans un lot de 33 tours de Sardou.

Je ne voyais pas comment Sardou était passé au rang de personnage culte de la scène française.

- Non, non. Je les ai tous écoulés un bon prix à un meeting d'Eric Zemour.

J’étais consterné. Mais alors, que faisait-il dorénavant ?

- Je vis de paris. Là, au moins, si l’on veut me concurrencer, il faudra mouiller la chemise.

Des paris ?

– C’est simple. Tiens, par exemple, hier, j’accompagne un ami qui désirait porter plainte au commissariat de son quartier pour une vague histoire de tracas de voisinage. Bref, nous voilà dans le bureau du commissaire – tous les inspecteurs étaient absents. Tu connais les procédures. Ils te demandent ton identité, ta date et lieu de naissance, ton métier. Donc, je lui dis « parieur ». Devant l’incrédulité du policier, je lui fais remarquer qu’il y a bien plus surprenant dans la vie. Que, par exemple, j’ai trois couilles. Il n’en revient pas et, piqué au vif, je lui parie cent euros que c’est la vérité. Je ne vous crois pas, persiste-t-il en fouillant dans son portefeuille. Là, il plaque un billet de cent sur son bureau. Et me voilà, baissant mon pantalon et lui montrant tout mon attirail. Mon camarade n’en revenait pas tandis que le commissaire commençait à arborer le sourire du vainqueur. Touchez, si vous ne me croyez

pas, insistais-je, faussement contrarié. Et voilà monsieur le commissaire qui palpe mes bourses à la recherche de ce qui n'existe pas, forcément. Il se rassit, bien content d'avoir récupéré les cent euros que je lui tends, la mine basse.

J'étais médusé. Je me représente bien la scène. Adrien, pantalon sur les genoux en train de se faire palper ses bijoux par un officier assermenté. Comme je lui fais remarquer que son truc ne marche pas à tous les coups, il me coupe aussi sec.

- Ok, j'ai perdu cent euros sur le coup. Même deux cents si tu veux tout savoir. Grand seigneur, je lui avais promis le double si je me révélais être un menteur. Mais j'en avais parié cinq cents avec mon pote que je montrerais mes couilles à un commissaire et même jusqu'à mille euros s'il me les touchait.

Imparable.

Sur ces bonnes et instructives paroles, il me quitte en vue d'un nouveau pari. Inutile de lutter face à un énergumène pareil. J'étais juste rassuré qu'il ne m'ait pas proposé un pari ou, pire, de se dessaper en pleine rue. On ne sait jamais.

11. Boujtéfess

Le lendemain matin, il était neuf heures. Quoiqu'on fasse ou quoiqu'il arrive, il y aura toujours un moment, une seconde, où tous les matins du monde, il fut, il est et il sera neuf heures.

Seulement toutes les neuf heures d'une vie ne se ressemblent pas toujours. Ainsi, ce matin, je poireaute devant le tribunal d'instance situé porte de Clichy, quelque part aux confins du dix-septième. Le petit gaillard en costume bleu nuit qu'on pourrait prendre pour le sosie du Président de la République est un ami d'un ami, avocat de sa profession. Nous nous serrons la main en prononçant les banalités d'usage et aussitôt nous grimpons au pas de course les larges marches donnant accès à un bâtiment aux colonnes grecques. Arrivés sur le parvis, maître Gendron salue une collègue en robe et je me demande alors pourquoi lui ne porte pas la tenue officielle des hommes de loi.

Bon, là je fantasme un brin. La réalité est moins cinématographique, une fois de plus.

Premièrement, il n'y a pas cette volée de marches qui offrent sa hauteur à la justice. Ensuite, le bâtiment ressemble davantage à un modeste hôtel particulier qu'à un temple grec, du moins on échappe au verre et acier de la Défense. Maître Gendron ne croise personne de sa connaissance, en revanche, il porte bien un costume parfaitement coupé, semblant tout droit sorti du dressing de l'Elysée. Il y a bien la poignée de main entre lui et moi. Mais nous ne nous précipitons pas comme si nous étions en retard. L'audience a lieu à 9h20, on a même le temps de prendre un café.

Je ne sais vraiment pas quel va être le rôle de maître Gendron dans toute cette affaire, mais pour l'instant, il me sert précieusement de guide dans les dédales du palais de justice. Je crois bien que sans lui, son expérience et sa connaissance des lieux, je continuerais à errer éternellement dans les méandres des couloirs comme on se perd à la lecture du code pénal. Jolie métaphore au passage. Couloirs et halls se succèdent comme dans un labyrinthe inextricable. Nous voici arrivés devant une porte à double battant gardée par une sorte d'huissier en livrée. Pas de doute, voici la salle du tribunal. Maître Gendron se présente, donne mon nom et un numéro de dossier, le jour et l'heure.

L’homme ouvre un seul battant à la façon des portiers du XVIIème (et là je parle du siècle et non de l’arrondissement). Nous entrons. Et d’emblée, je suis profondément déçu. A quoi m’attendais-je, au juste ? Une salle tout en marqueterie, plancher merveilleusement ciré, boiseries aux murs, des bancs en chêne qui craquent au moindre mouvement, une estrade où se tiennent les représentants de la cour, emperruqués, cela va de soit… Ca, c’est bon pour la devanture greco-romaine avec l’escalier démesuré, les colonnades et tout le tralala de cinéma.

Cette salle des litiges commerciaux ressemble davantage à une salle de cours qu’à ce que notre inconscient imagine d’après les films de procès visionnés, la plupart du temps américains.

Pas de public, juste une large table droite et quelques chaises. Debout, deux personnes tournent leurs regards vers nous. La partie adverse, certainement. Nous échangeons des politesses sans aller jusqu’à nous serrer la main. Puis le silence retombe et chaque binôme poursuit une conversation propre, à voix feutrée. Il ne se passe pas cinq minutes avant que trois nouveaux personnages ne fassent leur entrée, par une petite porte pratiquée dans le mur face à l’entrée par

laquelle nous avons pénétré. Une femme en tailleur et deux hommes, l'un grisonnant des tempes, l'autre pas plus âgé que maître Gendron.

Nous nous installons comme lors de la conciliation d'un divorce : la partie adverse du même côté de la table que moi et mon avocat, mais à une distance respectable et les trois juges face à nous. Les présentations commencent.

La femme en tailleur est le juge chargé des litiges commerciaux, le grisonnant sera le greffier et j'avoue ne pas avoir saisi le rôle et les compétences du plus jeune. Les deux hommes cravatés sont mandatés par la société Ludosport, le spécialiste du divertissement sportif. Leur slogan : vous faire transpirer tout en vous amusant (sweat & play). Leur domaine d'activité : les professionnels de la remise en forme, les clubs de sport mais aussi n'importe quel particulier qui a envie de se défouler sans sortir de chez lui.

Il y a deux ans, je leur avais proposé un nouveau concept : un tapis de sol avec des empreintes de pieds et de mains portant chacun un numéro. Le but était d'exécuter des figures ou des pas de danse en respectant l'emplacement des membres au sol. Rien de plus simple. L'idée géniale.

Investissement : carrément zéro. Profit : immédiat et mirobolant. Il ne fallait miser que sur la communication : de jolis spots de pub avec des mannequins taillés sur mesure, un arrosage systématique de tous les clubs de sport et des démonstrations de pros dans n'importe quelle manifestation.

Patrice Cantau, le responsable marketing, ne partageait pas mon engouement. Je lui avais alors proposé de faire un test dans les salles de sport, en leur offrant gratuitement le tapis, avant de se lancer dans la production de masse et d'étourdir les écrans de publicités. Ils n'avaient rien à perdre.

- Ludosport n'a rien à gagner non plus, insista-t-il.

Bref, la réunion s'était conclue sans une poignée de main avec l'hypothétique « on vous recontacte » d'usage. Il n'avait pas menti. Une semaine plus tard, je recevais un courrier dans lequel le dit Patrice Cantau enfonçait le clou en me disant qu'actuellement le marché n'était pas porteur et autres billevesées du genre pour gentiment affirmer que mon projet ne les intéressait pas.

L'an dernier, comme tout parisien qui se respecte, quelle ne fut pas ma surprise en constatant la débauche de moyens autour du Bodymove. Il y en

avait partout : affiches dans le métro, au cul des bus, sur les colonnes Morris, placardées en gigantesques quatre par trois (panneaux ainsi nommés en raison de leurs dimensions). La société avait tout misé sur la promotion. Des spots de pub où l'on voyait des personnages historiques se contorsionner dans d'improbables postures : Néfertiti forcément de profil, Napoléon la main droite glissée dans son gilet, Gandhi en position du lotus, Einstein le cheveu en bataille, Charlot en automate, Marilyn et sa célèbre robe blanche, Zorro et son légendaire masque, Tarzan en slip léopard jusqu'à Tintin à la mèche rebelle. Rien ne nous était épargné.

Le principe du Bodymove ? Comme son nom l'indique si bien à tous ceux qui possèdent un rudiment d'anglais : faire bouger son corps pour éliminer les surplus d'une alimentation trop riche pour nos vies trop confortables et sédentaires. Rien de moins, rien de plus que mon Boujtéfess rejeté quelques mois auparavant. La société était la même. Je m'étais fait enfler dans toutes les postures, précisément comme dans les spots de pub.

Le problème majeur dans un cas semblable est de rassembler les preuves de ma bonne foi. L'erreur

du débutant, je l'avais commise : impossible de revenir là-dessus. Je n'avais pas déposé de brevet en bonne et due forme à la chambre de commerce. Il fallait donc que je puisse prouver mon honnêteté en présentant une trace, une attestation, un certificat. Je l'avais, Dieu merci. Le courrier reçu signé Patrice Cantau à l'en-tête Ludosport. Même si le litige portait un autre nom, c'était bien le même produit. Imparable. Du pain bénit pour maître Gendron. Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir, les marchands du temple !

J'avais communiqué toutes les pièces, soit deux lettres en tout et pour tout, à maître Gendron. Il s'était occupé d'assigner la société Ludosport auprès du tribunal d'instance qui règle ce genre de problème. Il avait constitué un dossier en béton, d'après ses propres mots. J'étais confiant. Je vivais dans un pays de droit où l'on n'avait pas à dépouiller les petits inventeurs de génie à des vues purement commerciales et mercantiles – soit dit en passant, c'était aussi un peu mon objectif.

Bref, le bras de fer allait se dénouer dans les minutes qui allaient suivre.

Je jugeais le juge en souriant intérieurement de ma bonne formule et de cette pirouette amusante.

Comme exécuter le bourreau, licencier le directeur des ressources humaines ou encore enculer le violeur.

Madame le juge, Florence Bataille, avait une voix un peu rauque. Je suis absolument certain que si il lui arrivait de chanter, elle aurait le timbre identique à Bonnie Tyler dans ses meilleures interprétations, toute vêtue de cuir moulant, la crinière au vent et les arpèges poussés au maximum. Je l'imaginais parfaitement, bien campée sur un rocher pointu, levant un poing vengeur et tendant l'index vers les cieux orageux, tel le doigt de la justice qui allait pourfendre les odieux truands de Ludosport en faisant abattre la foudre vengeresse sur leurs avocats ici présents.

Mais il n'y eu ni rocher effilé, ni foudre ni tonnerre, pas plus de cieux assombris et aucune Bonnie Tyler ne vint hurler sa rage contre ce système déloyal qui dépouille les petits pour engraisser les gros.

- A la lecture de votre dossier, Monsieur Pissenlit, il apparaît que des erreurs ont été commises. Mais elles ne peuvent être imputables à la société Ludosport qui…

J'allais rétorquer que j'avais fourni la preuve que monsieur Cantau, responsable produit, m'avait…

lorsque maître Gendron me poussa du coude. Je stoppai net. Il ne fallait pas aggraver mon cas.

Après m'avoir tancé du regard comme on réprimande l'écolier en faute, la juge reprit de plus belle.

- La société Ludosport ne peut donc être mise en cause pour plusieurs raisons.

Elle fouilla dans ses papiers étalés sur le bureau pour pure forme car elle devait connaître son dossier par cœur, je ne lui ôtais pas ce professionnalisme là.

- D'une part, le Bodymove propose des caractéristiques assez dissemblables au… elle fronça les sourcils et finit par éructer du bout des lèvres comme on rejette un plat trop épicé : le Boujtéfess.

Donc, même en produisant un brevet dans les règles de l'art, je l'avais quand même dans le baba.

- D'autre part, il a été bien spécifié que monsieur Cantau, ex directeur des produits au sein de la maison Ludosport, a été démis de ses fonctions suite à de graves irrégularités dans la gestion de son département. Il a été licencié sans préavis pour faute grave.

Comme maître Gendron allait objecter que les problèmes internes de la société Ludosport ne concernaient en rien son client, c'est-à-dire bibi, la juge Bataille le coupa net.

- Cette clause n'est pas recevable en l'état, cher maître.

Mon avocat la regarda sans comprendre. Moi, je n'écoutais déjà plus ce galimatias incompréhensible.

Elle poursuivit, enfonçant le clou qui allait, tel un Christ moderne face à l'armée de centurions dépêchés par Ludosport, me cheviller pieds et poings liés à ma croix d'inventeur maudit.

- La société Ludosport ne saurait être tenue pour responsable dès lors que le dossier en charge par monsieur Cantau n'est pas à l'actif.

Allez-y comprendre quelque chose.

Maître Gendron me fit un signe de tête signifiant qu'il valait mieux ne pas insister et je sortis la tête basse et mon amour propre humilité par la preuve éclatante de la supériorité des grands en matière de justice commerciale.

Bref, je n'avais qu'à faire une croix sur mon invention géniale qui se vendait maintenant

comme des petits pains sur mon dos lacéré par le grand capital.

12. Jean Pierre le séducteur

En sortant du tribunal, je retrouvais le ciel maussade parisien qui collait si bien à mon humeur du jour. J'étais désespéré. Quoique je fasse, cela tombait immanquablement à l'eau. Je marchais le nez penché, les yeux ayant pour horizon le bout de mes chaussures. Je faillis percuter un jeune homme qui avançait dans la même posture que moi, mais pas pour les mêmes raisons.

J'étais abattu, lui pianotait sur son smartphone.

Je ne sais pas si une étude a été commandée sur le nombre d'accidents de circulation piétonnière imputables à la consultation de ce nouveau boulet, attaché non plus aux pieds des bagnards modernes, mais directement relié à leur cerveau.

Nous avions déjà eu la télévision comme fabuleux instrument de lobotomie cérébrale, maintenant c'est encore plus fort : les réseaux sociaux qui, sous le prétexte de vous connecter au monde entier, vous isolent mieux qu'un cachot. Imparable.

La collision ne fut pas fatale et eu pour résultat de nous sortir moi de mon mutisme post judiciaire, lui de sa contemplation de vidéos de chatons en délire.

Jean Pierre !

Un petit bonhomme de vingt cinq ans que j'avais croisé sur les bancs de la fac quelques années plus tôt me faisait face, l'air de chercher un nom dans les méandres de sa mémoire. Le mien, visiblement. A l'époque, il portait des lunettes à triple foyer, ses cheveux étaient si gras qu'il n'avait pas l'utilité du gel pour les faire tenir dans d'improbables formes ; son acné juvénile, désormais un lointain mais impitoyable souvenir, lui avait laissé en héritage quelques cratères vérolés sur les joues et ses membres ne connaissaient pas l'existence de muscles. Jean Pierre était un squelette habillé d'une peau, tout simplement. Et pourtant, il plaisait aux filles. Ca, je ne l'ai jamais compris.

Remis de notre carambolage sans gravité, son visage s'illumine en me reconnaissant et nous voilà partis vers le premier café venu pour nous raconter nos vies depuis les nombreux mois écoulés, puis les années sans que l'on ne se voie.

Jean Pierre ne commande jamais un simple café, une bière ou un soda. Il possède l'art de toujours

mettre en difficulté le serveur, même le plus aguerri. On pourrait penser, sans le connaître, qu'il essaye de les piéger. Rien à voir, il est la bonté même. Là, par exemple, tandis que je demande une bière pression, il part dans un numéro de haute voltige :

- Pour moi, ce sera un Perrier citron avec une note de grenadine, deux ou trois olives s'y baignant et, au dernier moment, un soupçon de Martini.

Le serveur, décomposé, le regarde comme on fixe le détail d'un Picasso période bleue, en tentant d'avoir tout bien assimilé. Il en oublie ma simple bière puisqu'il revient trois minutes plus tard avec le breuvage alambiqué commandé par Jean Pierre et un thé à la menthe pour moi.

Je n'ose rien dire. Un thé me convient tout aussi bien, mais je devrai en recommander un à nouveau connaissant l'épanchement de mon ami : la discussion risque de s'éterniser.

- Tu n'avais pas demandé une bière pression ? me fait-il remarquer. Je hausse les épaules en guise de renoncement.

- Garçon ! fait-il en se tournant vers le pauvre diable qui regagne déjà le bar.

Le jeune homme revient sur ses pas comme on monte à l'échafaud. Il est persuadé que le breuvage servi n'est pas au goût de ce client récalcitrant qu'il prend d'ors et déjà pour un de ces fameux clients mystères envoyés par la direction générale dans n'importe quelle succursale afin d'épingler sur le vif les mauvaises habitudes des employés anonymes ou les licences prises avec le règlement.

Du reste, Jean Pierre m'avait justement expliqué tout cela le jour où je lui avais fait la remarque lors d'un simple déjeuner formel dans une quelconque brasserie des grands boulevards. Il avait commandé une truite aux amandes mais si possible celles-ci remplacées par des noisettes, la cuisson légèrement inférieure à la normale (la chair devait rester rosée). La crème de son baba au rhum pourrait-elle être remplacée par du mascarpone lentement délié dans trois œufs battus au sucre de canne puis délicatement mélangé aux blancs montés en neige.

- C'est un truc pour être considéré, se justifia-t-il.

En jouant le client chiant, tu risques de mettre un doute dans la tête du serveur. Et cela fonctionne n'importe où, pas qu'au restaurant ou au café. Les

chaînes de magasins redoutent les clients mystères plus que le diable.

Comme je lui objectais que la brasserie dans laquelle nous étions était indépendante, il me fit, sur le ton du professeur sûr de son fait :

- Si ce n’est pas un client mystère, cela peut être un critique gastronomique ou n’importe quel quidam assez méticuleux pour être pris en considération. Il n'y a que les pauvres quidams pour tout accepter sans broncher. Tu penses que Bill Gates courbe l'échine devant un simple serveur ?

Il laissa passer un silence, puis il reprit, avec modestie.

- Même si tu n’obtiens pas ce que tu as réellement commandé, tu passes pour quelqu’un. On te respecte. On accorde toujours plus de crédit et d'attention à un pur salaud qu'à un type trop sympathique.

Moi, tout naïvement, je trouvais qu’il passait pour le parisien dans toute sa splendeur, jamais satisfait, toujours râleur, l'esprit grognon et l'air revêche des imbus d'eux-mêmes. Puis, dans un second temps, il me vint à l’esprit que pinailleurs et chicaneurs étaient plus respectés que les bonnes

poires. Une fois de plus, le monde prouvait qu'il ne tournait pas rond.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? fait Jean Pierre au serveur en lui désignant ma tasse de thé.

Le garçon qui a compris à qui il avait à faire ne le prend pas de haut comme il l'aurait certainement fait avec moi, sifflant une petit pique ironique d'un air narquois. Non, il baisse les yeux autant pour vérifier le breuvage qu'en preuve de soumission et répond d'un air penaud :

- Un thé à la menthe, monsieur.

Jean Pierre est à ce moment le monarque qui détient le droit de vie et de mort sur ses sujets. Il porte l'estocade :

- Vous êtes bien sûr que ce n'est pas un demi pression ? Regardez attentivement, c'est important.

Le garçon n'a pas besoin d'en savoir plus. Il a compris. D'un geste précis et rapide, il ôte ma tasse de thé et réalise l'aller-retour au bar le plus rapide de la semaine. En moins de deux, je me retrouve avec une bière bien mousseuse devant moi et les plates excuses du garçon, parfaitement maté par mon ami, qui rayonne de toute sa splendeur.

C’est à ce moment précis que je viens de comprendre pourquoi, en dépit d’un physique très commun, Jean Pierre tombait tout ce qui bougeait au lycée. Il avait déjà cette autorité naturelle qui n’a besoin ni de menaces, ni d’élever la voix pour convaincre. Il suffit d’y mettre le ton, c’est tout.

Lors de cette année de fac passée en commun, il était sorti à peu près avec tout ce que regorgeait de nanas superbes dans un rayon de deux kilomètres autour du lycée Renoir. Il avait le chic pour y déceler des ressemblances opportunes.

Cette rousse élancée, presque maigre, avait un faux air de Mylène Farmer, la petite blonde aux fossettes adorables ressemblait à Virginie Efira, la jolie brune au visage d’ange était le sosie de Virginie Ledoyen, cette grande perche un peu froide d’aspect et hautaine possédait la classe d’une Gwyneth Paltrow et la petite mutine au nez retroussé et au regard pétillant pouvait passer pour la petite sœur de Kirsten Dunst.

Nous sirotions nos consommations d’un air détaché, évoquant quelques sujets futiles propres à alimenter une conversation de deux amis qui n’en sont pas réellement, lorsque soudain, il prit un air grave et m’asséna :

- Je vais me marier.

Ca, jamais je n'aurais pu imaginer l'entendre dans la bouche d'un tel séducteur. Pour moi, Jean Pierre appartenait à ces voyageurs sans cesse en mouvement, ne posant jamais leurs valises, n'en ayant d'ailleurs pas l'utilité. Ces Don Juan voyageaient dans le doux pays de l'Amour avec pour seul bagage leur séduction en bandoulière. Ils ne s'encombraient pas de superflu tout en donnant l'impression d'une frivolité sans lendemain. Qu'un type comme Jean Pierre puisse, ne serait-ce que penser à s'unir pour la vie entière à la même femme, était inconcevable. Il s'était forcément passé quelque chose de grave. Un mariage blanc afin de permettre l'acquisition d'une nationalité tant convoité, une association pécuniaire – ce qui sous entendait un grave problème de santé, un cancer détecté trop tard peut-être – ou, plus simplement, que mon ami me faisait marcher.

J'entrai donc dans son jeu, sans imaginer une gaffe toujours possible en de pareilles occasions.

Comme je lui demandais à quelle actrice elle ressemblait, il prit un air sérieux comme je ne l'ai jamais vu, sauf ce fameux jour où nous avions été arrêtés par un représentant de l'ordre public en

plein flagrant délit de non respect de la signalisation routière verticale. Pour faire plus simple : Jean Pierre venait de brûler un feu rouge sous le nez d'un agent en plein exercice de ses fonctions répressives. Pas de bol.

Jean Pierre ne se démonta pas. Il fit basculer d'un geste discret le pare-soleil côté passager sans que le policier ne s'en aperçoive et l'invita à prendre place dans le coupé qu'il venait d'emprunter à son père. Là, il lui demanda de lui décrire l'affiche placardée à hauteur d'homme sur le trottoir. Le gendarme se tortilla tant bien que mal mais finit par apercevoir une publicité pour un grand magasin de la rive droite.

Jean Pierre avait marqué un point, il entendait bien concrétiser son avance.

- Les conditions ne sont toutefois pas exactement les mêmes qu'au carrefour. Si vous voulez bien vous donner la peine de vérifier in situ…

Et, sous mes yeux hagards, voilà que mon Jean Pierre faisait faire le tour du pâté d'immeubles pour revenir à l'endroit même de l'infraction, le pare-soleil toujours baissé, comme s'il donnait une leçon de conduite à un candidat au permis de conduire. Le fonctionnaire stoppa à l'endroit précis

où s'était engagé quelques minutes plus tôt mon ami qui ne manquait pas d'air. L'officier baissa ostensiblement la tête, pour prouver au jeune blanc bec qu'il avait tort et que la contravention pouvait s'établir en bonne et due forme. A cet instant précis, Jean Pierre allongea son bras droit où la copie d'une Rolex brillait à son poignet. Il y eut un éclat de lumière, le soleil se reflétant sur le cadre imposant de la montre bling bling, aveuglant un instant l'homme en uniforme. Il fut ébloui et ne put constater de quelle couleur était le signal lumineux.

Jean Pierre enroba le tout en la jouant modeste et humble, faisant remarquer qu'à sa place, il aurait eu les mêmes soupçons, que l'architecture urbaine était à revoir, qu'il jurait qu'il serait dorénavant plus attentif et méticuleux que jamais, que la sécurité routière etc, etc…

Je n'en revenais pas !

Le policier nous laissa partir, s'excusant presque du dérangement. Il ne pensa même pas à redemander les papiers du véhicule ni le permis de conduire du jeune homme. Une chance, puisque nous ne possédions ni l'un ni l'autre.

- Elle ne ressemble à personne, me répondit-il avec un sérieux dont je ne le connaissais capable qu'avec les forces de l'ordre. Et c'est justement pour ça que nous allons nous marier.

Je ne comprenais toujours pas.

- Tu vois, jusqu'ici j'ai toujours cherché dans mes aventures (il prononça ce mot comme s'il y mettait des guillemets) une possibilité de me réconforter dans mon pouvoir de séduction. Au travers d'une fausse Sophie Marceau, d'un sosie de Rachida Dati ou d'une copie de Gong Li, je cherchais à tester ma séduction. Là, ce fut une évidence. Je n'avais plus à chercher ni à me rassurer sur mes capacités : j'avais trouvé la perle rare. Celle que l'on ne quitte plus, que l'on ne chercher même pas à tromper. La plénitude. La consécration

J'étais effaré ! Avait-il réellement prononcé le nom de Rachida Dati ?

Ainsi, Jean Pierre avait séduit Béatrice, élève de première au faux air de Sophie Marceau, période la Boum. Je m'en souvenais très bien. Il avait également fait tomber dans ses bras rachitiques une coréenne au visage parfait de l'actrice asiatique alors en pleine gloire. Mais Rachida Dati ? Y avait-

il sur cette planète une fille qui, de près ou même de loin, puisse ressembler à cette ex ministre ?

13. L'élégance de la passante

C’est en remontant le boulevard Raspail que je reçu un coup au cœur. Il y a plusieurs façons de faire accélérer notre pompe à sang.

Le plus simple est de courir comme un dératé avant d’avoir les poumons en feu et des crampes dans tous les muscles, du moins pour un antisportif primaire comme moi, rétif à toute activité physique.

La seconde est d’aller voir un film d’horreur. Mais ce genre me fait plutôt rire que crier d’effroi. Quand je vois du sang sur un écran, je pense immédiatement à la confiture de framboises ou au ketchup utilisés lors des tournages, je trouve parfaitement ridicule la musique anxiogène et je suis à peu près sûr que lorsque tout est très calme, un quelconque chat va hurler en traversant la scène. Ca ne loupe pas. Enfin les monstres et autres morts vivants, je les considère avec l’œil exercé de la maquilleuse. Juste une prouesse technique.

On peut également affoler notre métronome interne à l'aide de produits psychotiques et parfaitement illégaux. D'une part, je n'ai pas de budget pour ces passeports vers les paradis artificiels et je trouve la vraie vie suffisamment palpitante pour éviter de si dangereuses diversions.

Reste l'émoi amoureux. Ca marche quasiment à tous les coups.

Vous croisez une superbe silhouette et immédiatement toute votre vie est liée aux pas de la belle inconnue. Tant que le mystère reste entier, votre palpitant va battre comme lors d'un marathon, à ceci près que ça peut durer plus d'une poignée d'heures et que vous ne risquez ni l'élongation qui menace vos adducteurs ni la syncope assurée pas plus que les courbatures de cacochyme pour toute la semaine.

Celle-ci est particulièrement stylée.

C'est sa démarche qui m'attire d'emblée. Des foulées bien amples qui impriment aux pans de son pardessus un mouvement d'une élégance rare. Tout l'art de la Parisienne est de savoir porter les vêtements. Lorsqu'on bouge avec cette grâce innée, on peut tout se permettre. Le monde est à vos pieds.

Je rampais déjà.

Ni une ni deux, je décide de la suivre.

Quand elle marche, elle a un très léger mouvement d'épaules, pas cette singerie de défilé sur les podiums, quelque chose de plus fin, de plus délicat. Un balancement, un ondoiement, un flottement qui invite à la contemplation.

Je n'ai aperçu son visage qu'une demi-seconde. Ingrid Bergman et Grace Kelly se partageant un seul minois. Pas mal pour un début.

Maintenant, elle glisse, elle flotte, elle plane à trente pas devant moi et je jubile à l'idée qu'elle m'appartient un peu. En pensées, du moins. Comme Bruce Willis semble être votre ami le temps d'un Die Hard, que Julia Roberts vous adresse son meilleur sourire dans Notting Hill ou que Charlotte Gainsbourg joue les bonnes copines qui vous réconfortent mieux qu'un moka au caramel.

La voilà qui tourne dans une rue moins passante. Je vais devoir être plus discret, je ne veux pas qu'elle me prenne pour un satyre ou un pervers. Sa démarche est altière, ses épaules bien droites, ses cheveux laissés libres flottent sur ses omoplates.

Elle a ce maintien propre aux danseuses, une noble façon de bouger, l'aristocratie du marcheur.

Chaque personne possède sa propre façon de marcher. Cela est encore plus flagrant lorsqu'on court. Il m'est arrivé de me poster sur un banc du parc Monceaux pour regarder les joggeurs.

Il y a ceux qui traînent des pieds et semblent plus piétiner que courir. En revanche, on repère tout de suite les champions, la foulée ample, les bras près du corps, accompagnant un mouvement régulier des épaules. Certains penchent d'un côté ou de l'autre, rares sont les parfaits symétriques. Il y en a qui ont la tête penchée en avant, d'autres semblent humer l'air en relevant le nez. Ceux qui regardent leurs pieds et ceux qui fixent une ligne lointaine à l'horizon : les premiers risquent de percuter un passant ou un arbre, les seconds ne pas voir le nid de poule ou la crotte de chien.

Observer les coureurs à pied est un spectacle édifiant. Je vous le conseille vivement. C'est à la fois instructif et révélateur. On doit pouvoir quasiment cerner la personnalité d'une personne rien qu'en la regardant courir. Nous laissons, tous sans exception, d'infimes signes de notre moi intérieur dans notre maintien, nos gestes, nos

façons, nos tics. Celle ou celui qui sait les détecter possède déjà une belle avance sur les autres.

Pour l'instant, mon apparition me comble en tous points. Je pourrais la suivre pendant des heures, marcher dans ses pas jusqu'au bout du monde. Peut-être est-elle un robot dernière génération. Comme ces petits automates qui tondent sans bruit et sans relâche votre pelouse pendant que vous avez mieux à faire.

Cela me fait penser illico à cette autre idée de génie que j'avais eue et qui termina son existence dans des méandres incompréhensibles et surréalistes.

J'avais pris rendez-vous avec les trois principales sociétés proposant toute une gamme d'aspirateurs et de robots ménagers en tout genre. J'étais venu avec un prototype sous le bras, plus exactement deux. Il y avait une souris grosse comme une belle charentaise (la pantoufle, pas une fille d'Angoulême) et une tortue de la même taille, comme une main aux doigts écartés. Je les lançai dans le bureau où l'on m'avait accueilli. Les bestioles commencèrent leur manège, sillonnant le parquet ou la moquette et avalant toute la poussière qu'elles pouvaient ramasser. La souris

n'était rien qu'un aspirateur modèle réduit. La tortue shampouinait, lavait et séchait tous genres de sols.

Je planchai même sur un modèle qui, grâce à un astucieux système de ventouses en caoutchouc, grimpaient aux murs et se collaient au plafond à la recherche de toiles d'araignées. En modifiant la structure interne, on pouvait également opter pour la solution récurage.

Les décideurs étaient enchantés. Seul un individu sceptique lança que cela pouvait être dangereux si l'on se prenait les pieds dedans, les machines étant trop petites. Je rétorquai que, ne faisant aucun bruit, il fallait simplement les lâcher avant d'aller se coucher et les récupérer au petit matin. L'affaire était entendue. J'allais signer le juteux contrat : un chèque de 15 000 euros en guise d'appéro puis un intéressement sous forme d'un pourcentage sur chaque exemplaire vendu. J'étais aux anges. Ma voie était toute tracée : inventeur professionnel. Mon cerveau débordait déjà de multiples projets tant il est avéré qu'une réussite engendre d'autres succès.

Je reçus un appel dès le lendemain.

Le responsable projet chez Seb avait une voix désolée au bout du fil.

- Connaissez-vous un certain Allan McDonald.

Ce nom m'était totalement inconnu. Il le resta. Mais cet inventeur de Dallas avait fait breveter la même invention que la mienne, exceptée que la sienne ne se présentait pas sous une forme animale.

Mon interlocuteur avait l'air désolé comme s'il me présentait ses condoléances, ce qui, d'une certaine manière, était un peu le cas. Ma souris avaleuse de poussière et ma tortue nettoyante étaient mortes nées.

Pour faire passer la pilule, il ajouta que l'on pouvait toujours tenter d'arguer que notre invention (au passage, je notais déjà l'emploi de « notre » se substituant insidieusement à « mon ») présentait un caractère différent, mais la société qui supportait l'invention américaine demanderait forcément des droits, une licence. Bref, on était coincé, comme me le faisait remarquer cet aimable directeur des projets. Et j'étais orphelin de mon invention géniale.

Reste que, quatre ans plus tard, on ne voit toujours pas la queue d'un appareil identique chez Darty ou

Boulanger. Que s'est-il passé ? Qui fait blocage ? Le brevet existe, on ne peut le contourner. Mais cela n'aboutit pas. Avouez tout de même qu'un engin silencieux qui nettoie votre appartement, votre manoir ou encore les allées d'un centre commercial, est quand même une sacrée bonne nouvelle, non ?

Mon inconnue continue son chemin. Elle se rapproche de mon quartier. C'est une chance : en la pistant, je me rapproche de chez moi. Allier l'utile à l'agréable, c'est mon credo. La voilà qui tourne dans ma propre rue et commence à la remonter en jetant, ici et là, quelques coups d'œil comme si elle cherchait son chemin. Peut-être est-elle perdue ? Le comble serait de lui venir en aide en la guidant.

Encore plus fort, elle s'arrête sur le trottoir à deux pas de mon entrée, fouille dans sa poche, en retire ce qui ressemble à un portefeuille et en extrait un morceau de papier qu'elle examine avant de lever la tête sur le numéro de rue.

Mon numéro. J'ai l'impression d'avoir joué à la loterie et que mon numéro vient d'être tiré au sort.

Elle vérifie encore son bout de papier et tend l'index sur la sonnerie de mon appartement, du

moins l’interrupteur qui commande la porte d’entrée.

J’habite dans un ancien hôtel particulier, divisé depuis la fin de la monarchie en plusieurs appartements donnant soit sur la rue, c’est mon cas, soit sur la cour.

Nous sommes huit locataires à partager cet ancien immeuble ayant appartenu à un maréchal de l’Empire. C’est à sa mort, vers 1860, que le vaste hôtel a été divisé en appartements. Les trois étages ont été totalement modifiés, à tel point que les hauteurs de plafond ont été mis à profit pour disposer de mezzanines.

Le rez de chaussée n’est pas habité : ce qui servait d’écuries s'est muté en caves, débarras, garages. Au premier, une vieille dame un peu excentrique partage un vaste duplex avec trois petits bichons qui la suivent absolument partout. Je l’ai surnommé Bette Davis. D’une part, par sa ressemblance avec la célèbre actrice des années 30, et aussi parce qu’elle aurait tendance aux caprices et à la superstition. Pour preuve, son obstination à porter une couleur différente en fonction du jour de la semaine. Les lundis, elle ne sort qu’en robe bleue ou turquoise, les mardis c’est tailleur jaune

canari façon Elizabeth II, les mercredis du mauve, les jeudis un blanc cassé, crème ou, à la rigueur, un gris très pâle, les vendredis un vert effacé et les samedis des rouges flamboyants.

Je ne l'ai jamais vue au dehors de chez elle les dimanches. Il est vrai que, ce jour-là, je suis souvent casanier.

Sur le même palier, mais ne disposant que du tiers de la surface occupée par Bette Davis, un jeune loup du cac40. Toujours en costume de la meilleure coupe, des chaussures sur mesure importées directement de Londres, une coupe de cheveux résolument moderne, avec parfois une petite mèche, façon rébellion assumée mais pas trop ou une petite houppette pour signifier un second degré dans sa personne. Comme s'il crachait dans la soupe qui le nourrit grassement, mais sans en avoir l'air. Je crois qu'il cultive une sorte de mystère sur sa personne : on ne peut savoir vraiment ce qu'il a dans la tête.

Au second, l'étage est divisé en trois appartements, dont le mien. De mes deux voisins, vous connaissez déjà Brigitte. L'autre est un journaliste de la presse écrite. Un grand reporter. Autant dire qu'on ne le voit jamais. Pour avoir une chance de le

rencontrer, il faut se munir d'un gilet pare-balles et pointer les endroits chauds de la planète. Par endroits chauds, je n'évoque pas du tout ces déserts arides où la température grimpe avec le soleil ni ces cuvettes tropicales irrespirables. Ces endroits sont chauds de par la friction des gens qui y survivent. Moyen Orient, Soudan, anciens satellites de la Russie. En ce moment, il délaisse un peu l'Amérique du Sud. Je crois qu'il doit arpenter le Yémen. L'an passé, il était en Ukraine, avant en Syrie, en Turquie, à Beyrouth, en Ethiopie, Lybie, Croatie, Nicaragua, Birmanie et encore avant sur les bancs d'une école de journalisme, pas forcément moins dangereuse que ces destinations inconnues des agences de voyage.

On imagine sans peine un visage buriné, le teint hâlé de ceux qui vivent sous le soleil et les bombes, une allure de mercenaire, une démarche conquérante, bref le mec à qui on ne la fait pas. Et on aura tout faux. Ce gars là, si vous le croisez dans la rue, vous vous dites qu'il doit être archiviste ou bosser dans les assurances, section calculs des probabilités. Un binoclard au style ado attardé, vieux jean et sweat-shirt à capuche, converses à peine lacées.

Sur le terrain, il porte des lentilles de contact, une tenue sport ou para militaire. Sa force, c'est justement de se fondre dans la masse, de passer inaperçu aux yeux de tous. En revanche, lui a le regard acéré : il voit tout, le moindre détail et il possède la science de savoir ce qui va se passer dans les cinq minutes qui viennent. Par déduction. Un petit plus qui a dû lui sauver la vie à plusieurs reprises.

Au troisième étage, encore trois appartements. Leurs occupants, je les connais moins.

Il y a un couple non déterminé : colocataires, frère et sœur ou simplement mari et femme ? Ils n'ont pas d'enfant et j'ai souvent remarqué cette distance entre eux, comme une zone franche qui ne peut être occupée que par une intimité plus sérieuse.

Ce qu'ils font dans la vie : aucune idée. Je les croise rarement et quasiment jamais ensemble. Il m'est même arrivé de penser que c'était peut-être une seule et même personne qui se travestissait. Par jeu, par envie, par besoin.

Un homme, la petite cinquantaine, toujours mis avec une élégance recherchée, voire ostensible, une déformation professionnelle : il travaille dans le milieu de la mode. Il est chargé d'organiser les

défilés de haute couture : trouver les lieux, dresser le buffet, envoyer les invitations aux V.I.P, gérer l'armada envoyée par les maisons renommées avec leur cortège de mannequins et tous les assistants qui gravitent autour. Bref, s'occuper d'une ruche en perpétuel mouvement.

Enfin, il y a Luka. Je connais juste son prénom. C'est un surdoué d'informatique, probablement hacker à ses heures. C'est chez lui que finissent presque tous les livreurs de pizze. A croire qu'il est resté bloqué dans sa quinzième année depuis bientôt vingt ans. Un sort ou une mutation génétique qui lui interdirait de grandir. Une sorte de Bill Murray condamné non pas à revivre éternellement le même jour, mais à ne pas dépasser son seizième anniversaire. Je l'imagine aisément dévorer sa pizza encore dans son emballage, un œil sur la douzaine d'écrans qui parsèment son studio, toujours dans la pénombre, vidant des canettes de coca qui finissent toutes, en compagnie des cartons à pizza dans le bac recyclage de l'immeuble.

Cela me fait penser à Ludovic.

Ludovic Parent. Voilà un joli nom. Qui sonne bien. On imagine tout de suite le présentateur du J.T.

questionner son envoyé spécial : « le point sur la situation en Floride par Ludovic Parent ».

Sauf que Ludo n'est pas journaliste, ni envoyé spécial de quoi que ce soit. Il est sociologue. Je l'ai connu en fac. Il préparait une thèse sur la frénésie de consommation du parisien moyen en fouillant les poubelles. Pour lui, ce que nous rejetons illustre notre véritable carte d'identité, révèle nos intentions cachées. Il parvenait, simplement en disséquant une poubelle, à brosser un portrait quasiment parfait de son propriétaire. Son étude était croisée : d'abord, il examinait avec précision le sac poubelle et en dressait une sorte de portrait robot de son auteur. Ensuite, grâce à une fausse carte de l'Insee, il collectait des informations sur la personne par un sondage méticuleux. Ses conclusions étaient validées dans 95% des cas.

Dis-moi ce que tu jettes, je te dirai ce que tu es. Tout était passé au peigne fin. Non seulement la qualité et la quantité des détritus, mais aussi la façon dont ils avaient été jetés. Il parvenait à déceler la maniaquerie chez une dame qui nettoyait ses pots de yaourt avant de les jeter, la paranoïa d'un gendarme retraité à déchirer le moindre petit papier en mille morceaux ou encore le désir avoué

ou non de puissance de celui qui broyait toutes ses canettes de bière.

Revenons si vous le voulez bien à ma belle inconnue qui a rendez-vous avec l'un de ces personnages dont je viens trop brièvement (et je m'en excuse par avance) de tirer le portrait. Comme la porte ne s'ouvre pas, j'en déduis qu'elle sonne chez quelqu'un qui n'est pas là. Elle n'a donc pas de rendez-vous et vient de son propre chef solliciter une présence qui est absente. Or, au moment où je m'apprête à m'avancer pour engager la conversation, ayant trouvé le bon prétexte « vous cherchez qui ? », voilà le jeune trader qui sort de mon immeuble. Toujours aussi élégant dans son costume de fonction, il ne semble même pas étonné de trouver une jeune femme sur le trottoir juste devant la porte qui donne sur son lieu de vie. De là où je suis placé pour épier les faits et gestes de la rencontre qui n'a eu lieu que de mon point de vue, je n'entends pas ce qu'ils se disent. Un début de conversation a tout de même lieu.

Un de nos jeux les plus prisés lorsque nous étions lycéens avec quelques potes était de s'attabler à

une terrasse de café, située si possible dans une rue passante, et de faire le doublage des conversations que l'on devinait entre des inconnus. Ces deux hommes sans âges, accoudés au comptoir, nous les prenions pour des pontes de la maffia qui mettaient au point un règlement de comptes. Cette mère s'agenouillant devant son gosse de six ans, on l'imaginait en train de lui donner des conseils sur sa vie sexuelle à venir. Ce vieux couple qui tentait de traverser la rue était deux aventuriers qui entreprenaient la périlleuse aventure de franchir la plus impénétrable jungle truffée de bêtes féroces ou venimeuses. Bref, on s'amusait bien.

Là, à peine masqué par un gros 4x4 sur le trottoir d'en face, je recommence ces séances de doublage hilarantes et j'ai à nouveau quinze ans.

Elle, très sérieusement : excusez-moi, je cherche un spécialiste en broutage de minou.

Lui, un peu rêveur : un spécialiste de broutage de…

Elle, déterminée : de minou. Enfin, vous savez bien, quoi. Je suis toute excitée, là, et il n'y a que ça qui puisse me calmer.

Lui, soudain éclairé, puis cherchant dans sa mémoire : ah oui, je vois. Mais je ne vais pas pouvoir vous aider.

Elle, guillerette : Pourquoi pas ? Vous ne connaissez personne ?

Lui, contrarié : Si, si, je connais plein de monde. Hou la la, tout le monde que je connais.

Elle, perspicace : Et sur toutes ces personnes, il n'y en a pas un qui, qui pourrait, enfin qui…

Lui, péremptoire : Je ne crois pas, non. Désolé.

Elle, chiffonnée : C'est dommage. Parce que là, c'est urgent. Je ne vais pas pouvoir tenir.

Lui, compatissant : Oui, je me doute.

Elle, agacée : Ca m'étonnerait.

Lui, interloqué : Ca vous étonnerait ?

Elle, exaspérée : Ca m'étonnerait que vous puissiez savoir ce que je ressens.

Lui, conciliant : Non, mais je voulais dire que je comprends votre désarroi, votre…

Elle, d'un ton sec : J'ai envie qu'on me bouffe le minou, c'est pas compliqué !

Un silence, puis elle reprend, faussement obséquieuse : Allez, ne vous faites pas plus méchant que vous ne l'êtes.

Lui, surpris : Je ne suis pas méchant. Bien au contraire. Vous pouvez demander à mes voisins, mes amis, ma famille…

Elle, péremptoire : Eh bien, si vous êtes aussi charmant que le pensent vos relations, allez-y, qu'attendez-vous ?

Lui, affolé : Aller où que diable ?

Elle, impatiente : Je ne vais pas vous faire un dessin quand même !

Lui, médusé : Vous ne pensez quand même pas que… Non, pas là tout de suite.

Elle, dominante : Et pourquoi pas ? Je ne vous plais pas, c'est ça ?

Lui, balbutiant : Non, pas du tout. Bien au contraire, vous avez, vous êtes…

Elle, suprême : Ah oui, je vois. Toutes mes excuses, je ne savais pas.

Lui, interdit : Vous ne saviez pas quoi ?

Elle, rayonnante : Je ne savais pas que vous préfériez les sucettes.

Lui, ébahi : Les… sucettes. Quelles sucettes ?

Elle, complaisante : Les sucettes, celles de France Gall, vous savez bien, les sucettes à l'anis d'Annie.

J'en étais là lorsque l'échange cessa subitement. Le loup de Wall Street traversa la rue sans se retourner, le goujat, et elle entra dans mon immeuble. Je me précipitai sur ses talons, espérant alors savoir chez qui elle se rendait. Je me disais que si c'était une amie de Brigitte, j'aurais sûrement l'occasion de la revoir. Je me disais en même temps que si elle était une amie de Brigitte, j'aurais déjà dû la connaître. Et surtout, que si c'était une amie-copine de Brigitte, tout était perdu.

Une fois dans la cour de l'immeuble, je l'entendais marteler les escaliers à l'aide de sa paire de talons. Elle stoppa à mon palier. Même si elle n'était pas une amie de Brigitte, elle la connaissait, du moins elle venait la voir.

Me voilà à l'étage. La belle blonde se tient devant ma porte et s'apprête à sonner à nouveau. Elle se retourne et je vois enfin son visage. A cet instant précis je vois ma vie basculer.

Toutes mes hésitations, mes tentatives, les contingences qui règlent ma vie s'évanouissent pour laisser place à une belle autoroute qui mène

directement à la réussite. Aucun méandre, plus le moindre doute ni la plus infime incertitude. C'est clair comme de l'eau de roche, limpide comme une évidence. Elle est la femme de ma vie. Celle avec qui je vais enfin construire quelque chose de grand, majestueux, beau, fort et durable. Fini les expérimentations, les tentatives qui n'aboutissent pas. Je sais qu'avec elle à mes côtés, ce sont les Champs-Elysées éclairés comme en plein Décembre qui s'offrent à mon pas conquérant. Une parade où la ville entière me saluera. J'envisage même, chose inouïe, la possibilité d'une famille à fonder avec enfants, petit pavillon et chien s'ébrouant sur la pelouse fraîchement tondue tandis que des cris de joie viennent de la piscine. Cliché. Oui, mais la vie n'est-elle pas finalement rien qu'un cliché ? Ne suis-je pas, moi l'éternel dilettante, un cliché, après tout?

Mon cœur se prend pour un batteur de free jazz et n'en fait qu'à sa tête, si toutefois on peut concevoir un ersatz de tête au muscle cardiaque.

Déjà un brin essoufflé après mon ascension tambour battant, l'air me manque tellement maintenant que je dois faire preuve du meilleur de moi-même et même aller largement au-delà. Car, si c'est une évidence pour moi – toute cette vie rêvée

de clichés en clichés - il me reste à la conquérir, la jolie blonde et ça ne va pas être de la tarte, croyez-moi.

J'imagine déjà tout ce que son quartier contient de mâles célibataires la langue pendue et les yeux révulsés à son passage. Les hommes mariés ainsi que les femmes même hétéro se pâment également à son approche : il n'y a pas de raison. Elle est universelle, intemporelle. C'est une œuvre d'art.

Elle doit les snober telle la princesse qu'elle est en réalité, ce qui n'a pour conséquence que d'augmenter encore leur désir, leur envie d'être remarqué par elle. Rude concurrence.

Grandiose, elle n'use pas de son pouvoir et reste humble et modeste, connaissant parfaitement son pouvoir. D'une gentillesse à toute épreuve, elle brise les cœurs en s'excusant presque.

Il est impossible de décrire son visage. Une pureté divine entourée de cheveux d'ange. La bonne taille, les bonnes proportions. Ce qu'il faut de seins, mais pas trop, ce qu'il faut de hanches, mais pas trop. Les bras souples et gracieux. Les jambes idéalement galbées où l'on devine des chevilles délicates et des genoux (ne pas oublier le x à la fin sinon ce n'est pas joli) d'une rondeur toute

sphérique. Elle chausse la pointure idéale, ni trop peu ni trop trop. Ses épaules donnent envie de la serrer dans ses bras, de la protéger des dangers extérieurs, mais on sent bien que c'est elle la plus forte. Elle qui va vous réconforter tout en vous donnant l'idée du contraire. Ou l'inverse, je ne sais plus. Très fort.

J'imagine son ventre à peine musclé. Pas flasque par cruel manque d'exercice, pas non plus bodybuildé à outrance. Un ventre comme une plaine du Nil. Fertile et doux. Un havre, un chez-soi, une oasis dans un monde de brutes. Le centre du monde ; du mien c'est sûr.

Tout en elle n'est que paix et bonté tout en excluant la mièvrerie des trop optimistes. Le juste dosage d'Amélie Poulain. Le bon calibrage.

Le coup de foudre. Absolument. Je le revendique haut et fort. Même pas honte. Encore un cliché, je sais. Il n'y a pas de honte à reconnaître ses faiblesses quand elles peuvent servir sa force.

– Bonjour. Vous êtes monsieur Pissenlit ? Vincent Pissenlit ?

Là, en une fraction de seconde tout s'écroule. Comme dans ces films de super-héros quand le

monstre immonde, terrassé par plus fort que lui, se désintègre en milliards de petits grains de poussière. Comme le plus magnifique des mandalas, patiemment ajusté pendant deux ans par une troupe de moines bouddhistes, grain après grain, et qu'un simple coup de vent vient ruiner impitoyablement.

La vie est futile. Je le savais déjà et ça se confirme désespérément. La vie est sans morale. Elle aime jouer le chaud et le froid, que dis-je le chaud et le froid, le brûlant et le glacé. Ca irrite l'émail et ça dévaste tout à l'intérieur bien mieux qu'une tornade ou un tsunami. La vie est une belle saloperie. A interdire d'urgence.

Pour bien comprendre cette immense tragédie qui vient de me frapper en plein cœur, il faut passer en mode audio. Et cela donne :

- Bonjour. Vous êtes bien monssssioeur Vinsssent Pissssenlit ?

Ce n'est pas un zozotement, défaut mineur qui peut, à l'occasion, ajouter du charme à la personne qui en souffre (Isabelle Mergault), comme l'écart entre les deux dents supérieures qu'on nomme bonheur (Vanessa Paradis) ou des taches de

rousseur sur les pommettes et le bout du nez (Marlène Jobert).

Non, ce sifflement de serpent est franchement désagréable. Il pourrait même se rapprocher du bruit de la craie crissant sur le tableau noir. Dès cette première phrase, je ne vois plus cette silhouette fine et élancée, ces cheveux blonds comme des blés trop mûrs, couleur miel. Je ne remarque plus les yeux clairs et vifs, l'absence de bijou aux lobes des oreilles, charmantes par ailleurs et n'ayant donc besoin d'aucun artifice. J'ignore ces dents parfaites, perles nacrées ornées de lèvres carmin. J'oublie ces épaules frêles et pourtant qu'on devine musclées. Je suis aveugle à ces poignets si fins, ces mains délicates aux doigts graciles. Je ne vois plus ce nez grec rendant jaloux le plus doué des sculpteurs de bustes, je néglige le cou gracieux qui ridiculise le plus admirable des cygnes de concours et je ne pense même plus à ces deux petits seins, nichés dans leur alcôve mystérieuse et tiède.

Il ne reste de toute sa personne idéale que ce défaut immense qui gomme toutes les perfections. Un sifflement irrépressible qui tient plus du cobra que de l'asthmatique. Voldemort fait femme.

Dès lors, je me force à écouter des explications qui m'auraient ravi en d'autres circonstances. La belle à l'élocution de cafetière qui bout me ssssignale qu'elle a trouvé un portefeuille m'appartenant et que, plutôt de le rapporter au commissssariat le plus proche, a préféré me le remettre en mains propres.

Sans cette difformité langagière, je me serais sans doute étonné qu'elle connaisse mon adresse, ce à quoi elle aurait certainement eu cette expression attendrissante qu'ont ceux qui, ayant lu le nom d'une personne sur leur bagage, possèdent déjà ce renseignement crucial qui surprend toujours celui ou celle qui ne comprend pas comment un inconnu peut le connaître à priori. Qu'une personne que vous n'avez jamais vue de votre vie vous appelle par votre nom étonnera toujours. Les démarcheurs de tout poil en usent d'une façon éhontée.

Mon air surpris l'aurait sans doute amusé et si j'avais su faire preuve de cet humour qui m'accompagne quelquefois, elle aurait été sous le charme. L'occasion de l'inviter à boire un verre ou, encore plus fort, à dîner, aurait été trop tentante. Elle aurait d'abord refusé, prétextant que ce n'était rien, que j'habitais sur son chemin, que n'importe

qui aurait réagi de la sorte, mais j'aurais remarqué que mes remerciements mal formulés l'avaient touchée. Je n'aurais pas eu à insister outre mesure pour qu'elle cède. Nous aurions convenu d'un rendez-vous dans un petit restaurant discret pour le lendemain soir. Nous aurions passé une soirée superbe, picorant nos assiettes en nous racontant un peu, à peine. Toujours laisser du mystère au début d'une relation tout comme ne jamais révéler le nom de l'assassin au début d'un polar, à moins d'avoir le talent, le génie d'un Hitchcock.

Je l'aurais raccompagné chez elle en flânant dans la nuit douce. Peut-être aurais-je eu l'audace de lui prendre la main, tout naturellement et sans arrière pensée. Elle m'aurait proposé un dernier verre. J'aurais refusé par une boutade : « non, je ne couche jamais le premier soir. Jamais. Pourquoi attendre jusqu'au soir ? »

Elle aurait pouffé, me collant une bise sur la joue puis faisant mine de faire demi tour quand je l'aurais rattrapée par la main, l'aurait attirée à moi pour échanger un vrai baiser de cinéma – mais sans caméra et la quarantaine de techniciens autour. Nous nous serions enlacés et j'aurais conclus par une plaisanterie qui n'en serait pas une

- Finalement, je vais refuser le dernier verre… mais je ne serais pas contre un petit déjeuner.

Voilà comment naissent les histoires d'amour.

Au lieu de ça, je me vois la remercier chaudement sans même lui proposer une quelconque récompense ou gratification. Un vrai goujat !

14 . un regard mystérieux

Il fut un temps où j'allais au cinéma plusieurs fois par semaine. Pour qui aime le cinéma, Paris est une ville bénie. D'abord par le choix illimité dans les films proposés à l'affiche : il est possible de voir toutes les nouveautés, à condition de ne pas trop procrastiner. En effet, le cinéma n'est rien d'autre qu'une industrie et les distributeurs ne s'embarrassent pas de scrupules artistiques : lorsqu'un film ne fait pas assez d'entrées, il est retiré de l'affiche assez rapidement. Je me souviens d'un temps où n'importe quel nanard tenait au moins un mois, voyant le nombre de salles diminuer comme une peau de chagrin. Maintenant, non seulement il faut lire Pariscope pour savoir où se joue quoi mais encore Ciné chiffres pour connaître le nombre d'entrées du premier jour, déterminant le reste de la carrière d'un film. A cela, une explication : une petite dizaine de films sortent chaque semaine. C'est deux fois plus qu'il y a 40 ans. Pour résumer, le cinéma, c'est un peu comme la littérature : bientôt il y aura davantage d'écrivains que de lecteurs.

D’autre part, hormis les cinémas des grands boulevards, plutôt familiaux, un film sera toujours proposé en version originale. Cela m’a permis d’affiner mon anglais au passage. Un anglais de la rue, pas très académique, mais bon.

Enfin, pour peu qu’on écume les petites salles d’art et d’essai du quartier Saint Germain, il est possible de revoir d’antiques chefs d’œuvre. Cela était encore plus flagrant dans les années 70 et jusqu’au milieu des années 80, avant l’avènement de la cassette et ces vidéos clubs qui ont fait autant de mal au septième art que la télévision vingt ans plus tôt. Cette époque là, je ne l’ai malheureusement pas connue. Mes premiers émois dans une salle obscure datent de Cyrano, Danse avec les loups et les Nuits fauves.

Le cinéma étant un plaisir solitaire, à peine moins que la lecture, mes grandes orgies de pellicule coïncident avec un statut officiel de célibataire. Toutes ces solitudes juxtaposées fixant ensemble un écran géant dans la pénombre n’excluent pas des possibles rencontres.

Cela était arrivé un Mardi soir, à la dernière séance. Je ne me souviens plus du film, certainement pas un grand moment de cinéma.

Pourtant je m'efforce toujours de trouver quelque chose de positif, un détail quelconque, parfois juste une scène bien ficelée, un mouvement de caméra original, un jeu d'acteur parfait, le visage d'une actrice empli de sincérité… Ce n'est pas par altruisme ni par compassion pour le travail de toute une équipe, mais simplement pour essayer de rentabiliser le prix de mon ticket. Payer huit ou dix euros pour n'être que déçu au final, c'est un peu fort, non ?

Bref, les lumières se rallumaient les unes après les autres, éclairant au ralenti la salle à demi remplie qui se vidait mollement. J'ai remarqué que la foule présente tarde souvent à s'en aller lorsque le film est mauvais. Ca devrait être plutôt le contraire, non ? Tous pressés de quitter ce lieu maudit qui leur a fait perdre deux heures de leur vie pour un verbiage intolérable, des images sans queue ni tête et des interprètes qui semblent, eux aussi, s'ennuyer à mourir. Il faut croire que la médiocrité projetée nous rend à notre tour exténués, sans plus de volonté ni de muscles. Un vampire qui nous aurait sucé le sang jusqu'à la moelle.

Il existe heureusement d'autres conditions où le public reste assis, comme abasourdi, sonné comme le boxeur qui vient de recevoir un uppercut en

pleine face. La salle ne bouge pas tandis que le générique démarre. Puis, quelque part, une personne tape dans ses mains. Puis une deuxième, souvent à l'autre bout de la salle, comme un écho au premier applaudissement. Alors tout va très vite. Ce sont cinq, puis dix, bientôt cinquante et finalement la salle entière qui remercie en claquant des mains et se levant comme un seul homme. Dans ces moments-là, la salle est pleine comme un œuf. Cela arrive rarement. J'ai le souvenir de Cinema Paradiso, la liste de Schindler et Amélie Poulain. Un hommage digne et chaleureux qui devrait mettre du baume au cœur à ceux qui ont participé à donner ce plaisir indescriptible à un large public. Le plus beau des César.

Ce soir-là, la salle se vidait et je reprenais mes esprits en me levant, longeant ma rangée quand je la vis.

Elle était encore assise à quelques sièges du mien, à la meilleure place. Pour profiter au maximum des effets sonores et bien s'immerger dans l'image projetée, la place idéale se situe quelque part au centre de la salle pour la latitude, entre le premier et le second tiers pour la longitude – l'éloignement de l'écran. A cet endroit on est suffisamment

proche de l'écran sans être écrasé par les images et on bénéficie de l'ampleur du son.

Elle portait un pull de grosses mailles, une jupe couvrant ses genoux et s'apprêtait à enfiler son manteau quand j'arrivais à sa hauteur. Elle tourna la tête vers moi. Un visage d'ange. Une petite fille qui aurait grandi trop vite. Aussitôt je pensai à Judith Henry, l'actrice de Germinal qu'on n'a jamais revu depuis. Dans l'impitoyable monde du septième art, il y a de nombreuses étoiles filantes. On devrait toujours faire un vœux quand on les croise, seulement il est impossible de savoir si on les reverra ou pas. Tout comme dans la vraie vie, l'avenir n'est jamais écrit, juste un brouillon toujours recommencé.

Ses yeux semblaient démesurément agrandis, comme ces demoiselles de manga. Ils avaient une expression étrange que je ne parvenais pas à définir. J'y renonçai et me concentrai sur son front, juste barré par une frange de cheveux châtains qui tombaient de par et d'autre d'un visage rond comme une bille, accentuant ainsi le côté juvénile de toute sa personne. On la sentait fragile, innocente, naïve peut-être, une porcelaine dans un monde de brutes peuplé de vieux éléphants mâles.

Son nez n'était qu'un point jeté au milieu de sa figure. Pas de pommettes saillantes, des joues plates, presque faméliques. Une bouche délicate aux lèvres à peine charnues. Un trait d'où devaient s'échapper des mots précis et justes. Le vocabulaire adapté, précis, lapidaire mais circonstancié, prononcé par un mince filet de voix, comme le phrasé d'un castrat. Et sans ce détestable son de crécelle ou de sifflement reptilien. Je l'appelai donc immédiatement Laetitia Castrat.

Son regard m'accompagna le temps que j'arrive à sa hauteur et déjà, elle se redressait complètement pour me laisser passer. Je n'allais pas laisser échapper ma chance et je l'obligeai à passer devant par ces quelques mots banals : je vous en prie, accompagnés d'un geste discret l'invitant à ne pas rester la dernière à quitter les lieux. Comme elle ne bougeait pas, je réitérai mon geste de la plus haute galanterie. Elle ne réagissait toujours pas et je compris qu'elle voulait, pour une raison ou une autre, demeurer seule dans la salle, une fois le public évaporé. Nous nous frôlâmes un court instant. Il y avait dans son regard cet éclat que j'avais remarqué au premier coup d'oeil. Indéfinissable. Présent sans l'être vraiment. Comme si son corps était bien là devant moi mais

son esprit situé à des années lumières. J'en déduisis que la belle avait l'esprit embrouillé, sûrement pas à cause du film, trop anodin pour susciter un tel transport, mais sûrement un quelconque soucis d'ordre privé ou professionnel. Elle avait voulu échapper aux pernicieuses mâchoires du quotidien en désirant s'évader le temps d'un long métrage devant une fiction mais les images projetées n'avaient en rien effacé son terrible tracas.

Au moment où je passe à sa hauteur, l'effleurant à peine, elle effectue un infime mouvement pensant que j'allais peut-être lui marcher sur les pieds, un déplacement de son centre de gravité qui la déséquilibre à peine, juste assez pour qu'elle s'accroche à mon bras. Au lieu de m'excuser vaguement pour le dérangement, je joue le jeu en resserrant ce tuteur improvisé et nous remontons ensemble l'allée centrale, comme deux amoureux.

Elle ne semble pas s'émouvoir outre mesure de cette proximité, j'oserais même dire cette intimité nouvelle entre nous. Aucun d'entre nous ne parle. Nous sortons du complexe, bras dessus bras dessous sans proférer le moindre commentaire ni aucune phrase de politesse. Une fois sur le trottoir, je m'arrête. Elle tourne sa tête vers moi. Que va-t-il

se passer à cet instant ? Nul doute que si nous étions, elle et moi, dans un film, accompagné et encouragé par la musique, ce couple inattendu échangerait un baiser, une étreinte plus prononcée. Ensuite, plusieurs choix s'avèrent possibles : un regard gêné sans un mot, l'air de dire non, nous n'allons pas faire cette bêtise. Un regard déjà complice comme si les deux protagonistes attendaient ce moment depuis l'aube de leur jeunesse. Un regard emplit de mystère, traduisant leur peur de ce qui peut suivre, du moins leur interrogation sur l'intérêt d'une relation naissante. Ou bien, plus ludique, une simple étincelle dans le regard, comme la promesse d'un moment plus tendre sans aucun engagement ultérieur. Un simple télescopage de deux existences un soir de pluie. Une nuit sans lendemain.

Rien de tout ça. Dans la vraie vie, ça donne plutôt une phrase timide, à peine une politesse, un bonsoir de convenance. Et puis plus rien.

Je me surprends à lui demander si elle habite loin, si elle désire que je la raccompagne, ajoutant aussitôt pour dissiper tout malentendu que j'ai besoin de marcher un peu.

Sans me regarder, elle fait « c'est gentil, merci » - l'une de ces phrases qui veulent dire tout et leur contraire - sans que je sache si oui, elle accepte ma proposition en trouvant cela bienveillant et qu'elle me remercie du dérangement occasionné ou bien non, c'est un gentil délicat et élégant mais elle préfère rentrer seule, du reste elle habite à deux pas.

J'hésite donc un instant en lâchant son bras, mais elle resserre alors sa prise et je comprends que non seulement elle accepte ma compagnie mais qu'en plus elle trouve un certain plaisir à cet étrange équipage entre deux inconnus, un soir en plein Paris. Elle souffle une adresse, située à quelques pas.

Nous ne nous parlons pas. Je savoure cet instant de grâce avec des idées qui commencent à tourbillonner dans ma tête. Je n'ose pas tourner la tête pour la détailler davantage. L'éclairage de la salle de cinéma ne m'a pas permis d'en apprendre plus sur elle et je me rends compte que, finalement, la vue est une bien mauvaise conseillère. On se laisse griser par un physique agréable ou, à l'inverse, on ferme toutes nos portes à une disgrâce remarquée un peu trop vite. Or, l'essentiel n'est pas là. Bien sûr, le poète ou l'écrivain vous dira que la

beauté est toute intérieure et tout et tout. Ce sont les mêmes qui se pavanent au bras de beautés sublimes. Ca me fait penser à ces gens aisés qui prétendent que l'argent ne fait pas le bonheur. En réalité, nous ne sommes jamais content de notre situation et l'envie domine le monde.

En fait, ce soir, je m'aperçois que la gestuelle est plus importante que la plastique dans la beauté extérieure car elle reflète davantage cette âme, justement. Les beautés intérieures se manifestent davantage dans un geste que dans une courbe ou un trait du visage. Bien que certains physionomistes vous asséneront que, au bout de quelques années, notre moi le plus profond peut modifier un visage par telle ou telle ride. Ca ne marche pas pour les personnes de moins de trente ans, ce qui semble être le cas de ma partenaire impromptue.

Je sens la pression de son bras sur le mien, malgré l'épaisseur de nos manteaux et je déplore que notre rencontre ait lieu en plein hiver.

N'y tenant plus, j'oblique imperceptiblement la tête vers elle alors que nous tournons le coin d'une rue, pouvant justifier mon geste par le prétexte de voir si aucun véhicule ne vient sur notre gauche. Je suis

discret et pourtant, elle tourne elle aussi la tête vers moi que je n'ai juste le temps du réflexe de porter mon regard au loin, semblant scruter l'avenue à la recherche d'une menace improbable.

Je souris pour donner le change mais elle n'a aucune réaction. Tout est normal. Je ne me suis pas trahi. Mais je n'ai rien vu, à part qu'elle porte un bonnet – elle devait l'avoir déjà dans la salle de cinéma.

Quand elle murmure « c'est au 58 », je jette un œil au-dessus de la porte que l'on vient de dépasser. 32. Sur le coup, je ne relève pas la précision. Qu'a-t-elle besoin de préciser le numéro, nous nous arrêterons forcément devant son immeuble, mais je n'ai qu'une obsession tandis que nous marchons bras dessus bras dessous comme un vieux couple rentre au bercail : mieux détailler son visage. Je sais que je pourrai le faire lors de l'au-revoir qui ne va pas tarder, mais à ce moment là elle me fixera en retour et je sais que je ne pourrai soutenir son regard. Je n'en aurai pas l'audace.

Nous stoppons enfin à la hauteur du 58. Une grande porte façonnée comme on en trouve régulièrement sur les avenues et les boulevards.

Elle se tourne vers moi, affichant toujours ce regard à la fois perçant et évasif, comme si je n'étais pas vraiment là. Je la soupçonne d'être myope comme une taupe et s'interdire de porter des lunettes par pure coquetterie. Pourtant ses yeux ne plissent pas. C'est charmant. Elle ne me tend pas la main, ne m'invite pas à monter boire un dernier verre. Nous nous quittons là, dans la douceur de la nuit. C'est trop bête.

– S'il y a un film qui vous ferait plaisir, appelez-moi, nous irons le voir ensemble.

Elle hésite un instant. J'aimerais mieux que ce soit elle qui me demande mon numéro. J'ai la petite carte toute prête dans ma poche.

– Ce serait avec plaisir. Passez me prendre un jour prochain.

J'ai vraiment adoré le « passez me prendre » annoncé sans aucun second degré. Et cela me fit penser à Pedro.

Il y a une paire d'années, je traînais pas mal avec un petit gars rondouillard qui se faisait appeler Pedro. C'était peut-être même son vrai nom, allez savoir. Il avait le type sud-américain, un Dario Moreno qui aurait traversé les années pour atterrir

dans ce vingt et unième siècle anachronique. On imagine mieux ce spécimen en se figurant une veste ouverte sur une chemise déboutonnée jusqu'au poitrail et laissant miroiter un médaillon de la taille d'un sous-bock. Toujours le sourire aux lèvres et cet accent venu tout droit d'Argentine qu'il n'entretenait précieusement qu'en société. Je le sais, l'ayant découvert un soir en train de passer un coup de fil avec ces intonations de Ménilmontant qui n'avaient absolument rien d'exotique.

Volubile, sans gêne et toujours plaisantant, Pedro était un champion des relations humaines. Il parvenait à mettre n'importe qui dans sa poche en deux temps trois mouvements. Avec les filles, c'était la même chose. Son terrain de chasse : les différentes boites de nuit où il avait ses entrées, connaissant tout le monde, du portier jusqu'aux serveurs, de l'hôtesse tenant le vestiaire jusqu'au disc-jockey et tutoyant à l'occasion le patron. Ben voyons !

Un soir de confidences, sur les quatre heures du matin, il m'avoua son secret.

– Il te suffit simplement d'observer les gens. Lorsque tu sais comment ils fonctionnent, tu n'as plus qu'à t'adapter.

Il sirota un moment son Margarita avant d'ajouter :

– Avec les filles, c'est la même chose. Tu noteras que je ne m'attaque jamais à certaines biches.

Oui, il faut que je précise que Pedro était un chasseur urbain. Il appelait n'importe qui par un nom d'animal. Les hommes se divisaient en requins (les banquiers les plus revêches), en lions (les hommes d'affaires, qu'il vénérait par ailleurs), les sangliers (des tas de muscles pas bien malins), des éléphants (tous les grands patrons ayant pignon sur rue, les intouchables qu'il se gardait bien de rouler dans la farine), les coqs et les moineaux (des petites frappes imbus d'eux-mêmes mais pas bien dangereux, ne brassant le plus souvent que du vent et tous ceux qui se contentaient de suivre). Le bestiaire continuait ainsi avec toutes les races de chiens : les toutous (bien élevés, dociles), les différents bergers (le service d'ordre), les chihuahua (beaucoup de bruit pour rien – voir les coqs), les teckels (les obséquieux), les lévriers (grands et maigres sportifs), les dogues (toujours s'en méfier car

retors), etc. Il y avait les rossignols (les beaux parleurs), les tigres (arrivistes aux dents longues), les dauphins (moins dangereux que les requins mais tout aussi doués pour emberlificoter son monde), les ours (solitaires misanthropes), les loups (menaçants mais inoffensifs sauf lorsqu'ils se présentaient en meute)...

Pour les filles, c'était pareil. Les biches et les chattes étant les plus mignonnes, les gazelles (une biche avec de la classe), les autruches (beau corps, mais tête à cacher), les hirondelles (celles qui nous échappaient toujours, même à ses ficelles à lui), les souris (les grisettes des romans de Hugo ou Dumas), les poulettes (pas très finaudes mais le cœur sur la main), les libellules (libres, un peu trop à son goût) ou encore les cigales (joli timbre de voix, mais inconstantes) et les tigresses (un volcan en éruption).

Ce n'était certes pas toujours très galant. Il y avait les baleines (on devine pourquoi), les tortues (amorphes), les morues (filles faciles), les mygales (vénéneuses), les oies, les dindes, les pintades (pas très futées toutes les trois avec quelques subtilités que je n'ai jamais bien saisies), les pies (bavardes) et encore les girafes (grandes rousses piquées de taches de rousseur) ou des couleuvres

(insaisissables), des vipères (aussi fuyantes mais dangereuses de surcroît).

Pedro ne vivait que par et pour le sexe. Freudien convaincu, pour lui tout provenait et revenait au sexe.

– Après boire, manger et dormir, c'est notre activité fondamentale, m'avoua-t-il un soir, plus exactement une nuit, sur le coup de trois heures du matin. Tu sauras tout de quelqu'un si tu connais ses penchants libidineux et sa vie sexuelle.

Sirotant sa tequila, il ajouta, péremptoire :

– C'est pour ça que tout le monde le cache. L'intimité n'a rien à voir là dedans.

Si je parle de mes rencontres nocturnes avec Pedro, c'est qu'il était invisible durant le jour. Je n'ai jamais pu le croiser entre sept heures et vingt et une heures. Pourtant il devait bien mettre la tête dehors, ne serait-ce que pour les rendez-vous administratifs.

A cette époque, il organisait des soirées un peu particulières. Regrettant ces années 70, espace de liberté sans égal, qu'il n'avait pas connues, il louait un grand appartement situé dans les quartiers

chics de la capitale, avenue de Suffren ou dans le huitième. Il évitait quand même le seizième et Neuilly. Là, il avait aménagé quelques pièces en disposant sofas, matelas, coussins mais aucun meuble auxquels on pourrait se cogner. Tout était clos, même en pleine journée. On n'y voyait pas davantage qu'au fin fond de l'enfer, sauf qu'ici, du moins à ses yeux, c'était le paradis sur terre.

Une simple annonce, parue dans Libération, sous un libellé peu commun, annonçait la date et l'heure. Ainsi conçue : 0670801590, Mardi 6 Octobre 21h15. Rien de plus. Les habitués et les novices devaient alors composer le numéro de mobile où une voix suave de tigresse demandait le code. Il fallait alors taper les coordonnées de la date : 06 10 21 15 – on était alors dirigé sur un répondeur qui donnait l'adresse exacte avec le code d'accès, l'étage, le palier, le numéro.

Le jour prévu, dès 21h15, en sonnant à cette porte, on entrait dans un vestibule ressemblant à n'importe quelle boite de nuit qui desservait plusieurs cabines où l'on enlevait tous ses vêtements puis on passait directement dans le vaste appartement aux multiples pièces savamment décorées par le fameux Pedro. Là, on se livrait dans le noir le plus total à toutes sortes de

voluptés sans jamais éprouver ni subir la moindre contrainte – Pedro possédait un service d'ordre suffisamment dissuasif pour éviter à tout contrevenant de semer la zizanie. Cette orgie, cette partouze qui ne disait pas son nom était partagée entre adultes consentants. Des hôtesses servaient des rafraîchissements aux convives : les alcools les plus raffinés, les mets les plus fins (homard, foie gras, caviar). Tout comme le service d'ordre et les vestiaires, tous étaient aveugles. Dans un souci de discrétion, évidemment – personne ne devait jamais savoir qui était qui, et on se gardait bien de prononcer la moindre parole, seuls les cris et soupirs de jouissance étaient tolérés – mais aussi pour être plus à l'aise dans le noir total et ne pas renverser la moindre goutte de Dom Pérignon servi à l'envi.

Lorsqu'ils étaient rassasiés, ces convives très particuliers récupéraient leurs pelisses non sans avoir bénéficié d'une douche. On débitait (j'adorais le mot que Pedro prononçait avec envie) alors la carte bleue au prorata du temps passé en agréable compagnie et chacun rentrait chez soi sans avoir la moindre idée de qui était qui. Du moins, cela était-il possible.

Sacré Pedro.

C'est le même qui, il y a quelques années, avait lancé un nouveau magazine. Présenté sous blister, avec une belle photo de chatons en délire sur la couverture et ce titre : Pussies.

L'oeil pétillant, il m'avait tendu un exemplaire, sans l'enveloppe plastique qui en interdisait le feuilletage. J'avais nonchalamment ouvert la revue, m'attendant à y découvrir quantité de photos de petits chats, des conseils sur leur alimentation et leur santé, des adresses pour s'en procurer, un courrier des lecteurs parlant de leur passion commune : les chats.

Nous étions assis sur un banc d'un parc, un peu retiré des sentiers où les joggeurs transpiraient et où de jeunes mamans poussaient leur landaus.

Dès la première page, je compris alors le double sens du mot Pussies. Ce n'étaient pas des photos de petits chats mais de petites... chattes.

Il m'expliqua, à voix feutrée, que tout n'était que parfaite discrétion et anonymat absolu. Il avait fait installer une sorte de photomaton bricolé par ses soins à une adresse particulière. Tout comme son entreprise d'échanges de caresses, tout démarrait par une annonce : 500 euros pour un photomaton. Les jeunes (ou moins jeunes) femmes devaient

alors faire un cliché de leur tendre anatomie. Elles recevaient un ticket avec un numéro qui correspondait à une boite postale. Si leur « cliché » était retenu, elles recevaient sous huitaine leur mandat à cette même boite postale.

J'étais éberlué. Comment une telle entreprise pouvait-elle être rentable ?

– Et tu trouves des volontaires ?

Il afficha ce sourire gourmand des grands patrons lorsqu'ils viennent de réaliser l'OPA de leurs rêves les plus fou.

– Tu n'as pas idée ! Incognito, des bourgeoises se donnent le petit frisson qui manque à leur vie. Des étudiantes financent leurs études, des mères de famille arrondissent leurs fins de mois, même des mineures bravent un interdit. Il n'y a pas de limites. Tout le monde peut participer. Personne ne saura jamais, même pas moi, à qui appartient telle ou telle…

Je le regardais, à la fois amusé et terrifié.

En rentrant chez moi, je m'aperçois que je ne connais même pas le prénom de la belle inconnue à qui j'ai donné le bras, comme en plein XIXème

siècle pour la raccompagner chez elle - ne manquaient que les carrosses, les hauts de forme et les robes à frou-frou. Au moins, je connais son adresse. Et puis, en vrai gentleman, je ne vais pas forcer ma chance : j'attendrai simplement son appel, quoiqu'il m'en coûte.

La belle n'a qu'une parole et, trois semaines plus tard, le téléphone retentit, je décroche à la quatrième sonnerie et une voix claire et précise me demande des nouvelles de ma santé, répond à mon retour de question qu'elle ne va pas si mal, désire savoir ce que je pense de Michel Gondry et me propose d'être son chevalier servant pour la projection de son nouveau film, à l'Odéon Montparnasse.

Je raccroche en serrant le poing et m'exclamant d'un « yes » vainqueur en faisant une pirouette façon Michael Jackson dans Billie Jean.

Pourtant rien n'est fait.

Cette fille semble vivre dans un autre monde.

En réalité, je m'aperçois que lorsque je tombe amoureux, ce n'est pas d'une simple personne.

Sophie était vétérinaire, spécialisée dans les animaux exotiques. Après avoir soigné des varans,

des couleuvres, des paons, des babouins et toute une ménagerie qui a ses entrées dans les plus beaux salons parisiens – ce qui me faisait penser à Pedro et je me demandais s'ils se connaissaient ou si la belle avait déjà utilisé son photomaton un peu particulier –, elle avait décroché le titre très enviable de responsable santé au zoo de Vincennes.

Elle massait les lions, inoculait des vaccins aux éléphants, pansait les loups, remontait le moral des gorilles neurasthéniques. Elle remettait sur pied les flamants roses, les pélicans. Elle parvenait à guérir les loutres et les castors d'une affection bizarre : ils n'arrivaient plus à nager.

J'avais partagé sa vie pendant quelques mois. Partagé toute sa vie. Je vivais quasiment dans le zoo et apprenais des tas de choses sur les animaux, leurs mœurs, leurs habitudes. Je n'étais pas simplement tombé amoureux de Sophie, mais de son monde à elle, c'est à dire une sacrée ménagerie !

Pareil pour Caroline. Elle avait une passion pour les antiquités, les objets rares, les vieux juke-box et les flippers décatis. Elle s'intéressait aussi aux éditions originales, aux meubles d'Empire, aux fauteuils Louis XV, aux vieux postes de télévision

aux écrans arrondis et pesant une tonne. Elle ne chinait pas, elle partait à l'aventure tout comme on embarque pour un tour du monde à la voile. Il y avait de ça. A chacune de nos virées en province pour dénicher l'objet rare, nous partions en expédition, ne sachant pas ce que les lendemains allaient nous réserver. A ses côtés, j'étais devenu un expert en vieilles redingotes, en phonographes poussiéreux, en statues d'art africain et autres gadgets oubliés.

Pour Mireille, c'est de sa famille dont j'étais tombé amoureux. Ses parents, des soixante-huitards vaguement babas, portaient l'excentricité à son plus haut point. En famille, Mireille donnait l'impression d'être la mère de deux garnements pourtant âgés de quarante de plus. Son père jardinait sur le toit de son immeuble : tomates, haricots, poivrons, melons, carottes, petits pois, aubergines, citrouilles, choux-fleurs : un véritable pot-au-feu et une ratatouille réunis. Perdus au milieu des plants comestibles, quatre ou cinq pieds de chanvre... Fumer oui, engraisser l'état en achetant à prix d'or le moindre paquet de cigarettes, non. Le père barbouillait quelques croûtes impressionnistes qu'il vendait sur les quais, aux côtés des bouquinistes. Florence n'était pas sa

femme. D'abord ils n'avaient jamais été mariés (Mireille portait les deux noms parentaux) et il ne fallait pas lui parler de possession. Aucun objet n'était à lui, même ceux qu'il avait payé de sa poche.

– Nous ne sommes que les locataires de la planète, assénait-il sans arrêt lorsqu'on se permettait un adjectif possessif mal employé.

Ainsi Florence était la demoiselle qui partageait sa vie, point final. Elle cousait les vêtements de toute la famille, ce qui expliquait le côté excentrique démesuré qui déborda sur ma personne le temps de notre relation : Pendant cette période, à leur image, j'abandonnais le jean et le t-shirt, me plongeais dans des tenues XIXème, royales, arabes, hindoues ou, pire : futuristes. Elle s'employait parfois comme costumière le temps d'un tournage de film historique ou d'anticipation.

Tandis que je sonnai à la porte de ma belle inconnue, je me sentais tout penaud de ne pas lui avoir demandé son prénom. Elle possédait un avantage sur moi, elle connaissait mon nom, elle. La porte s'ouvrit et elle fut là, encore plus resplendissante que dans mon souvenir. Elle

portait une tunique rouille dont les pans flattaient ses genoux. Ses collants étaient une seconde peau sur des jambes parfaites. De jolis escarpins terminaient le tableau.

Son visage était encadré par des mèches rebelles qui s'échappaient sur ses oreilles, sur son front : on aurait dit qu'un perpétuel vent venait jouer avec ses cheveux. Le nez grec, les pommettes saillantes sans être osseuses, un ovale parfait et un petit sourire de connivence. En revanche, toujours ce regard que j'avais du mal à bien interpréter, comme si elle était présente sans l'être vraiment. Peut-être une légère ironie. Dans un autre cas de figure, j'aurais même pu penser qu'elle se jouait de moi, que tout cela était une vaste plaisanterie organisée par l'un de mes nombreux amis ou se revendiquant comme tels.

Toutefois, sa voix démentait ce charmant sarcasme qui brillait dans sa pupille. Elle était franche et presque naïve.

Par jeu, je pris son bras. Elle m'envoya l'un de ces fameux regards qui semblaient sous-entendre tellement de choses, comme ces textes grecs ou sumériens qui veulent dire tout et leur contraire,

selon le point de vue ou les circonstances de leur interprétation.

Le cinéma se situait à un bon quart d'heure à pied. Nous n'étions pas en retard, mais je lui proposais quand même d'appeler un taxi, bien que j'envisageais cette promenade comme un délice. Elle me répondit qu'elle pouvait bien marcher un kilomètre dans la douceur de cette soirée parfaite. Je précise que c'est moi seul qui ajoute ces considérations météorologiques. Il avait plu toute l'après midi et les trottoirs étaient encore luisants. Dans un film, les conditions propices à une balade romantique seraient optimales. Dans la vraie vie, il fallait juste faire attention à ne pas glisser. Elle ajouta, mutine :

– Dès lors que vous tenez mon bras, je pourrais traverser tout Paris.

Le ton était moqueur. Je compris le trait d'humour sans même regarder ses yeux et je pouffais délicatement. Je m'étais trompé : elle n'était pas si ingénue, si naïve que cela. Cette réserve, ce détachement dans son regard, je l'attribuais maintenant à une timidité qui commençait à s'évaporer à la mesure du temps que l'on passait ensemble.

Nous étions à l'Odéon Montparnasse dix minutes avant le début de la séance. Il n'y avait pas foule. Tant mieux.

Dans la salle, elle choisit d'emblée sa place favorite, quoique cette fois un peu loin de l'écran. Elle dut remarquer ma légère hésitation car elle me fit à voix basse :

– Si vous préférez une place plus proche de l'écran, ça ne me dérange pas. Il faut juste que je sois au milieu de la salle.

Je la rassurais en lui affirmant que cette place était parfaite. Je comprenais très bien que, comme moi, elle était sensible au son et que les sièges situés de part et d'autre d'un carré magique composé de quatre ou cinq sièges optimaux faisaient perdre tout l'intérêt du dolby stéréo et des efforts des techniciens pour restituer une ambiance que la vraie vie ne peut procurer.

Pendant la diffusion du film, je tentais de la regarder, elle. Peine perdue. Je n'avais pas tourné la tête d'un dixième, qu'elle pivotait vers moi. Du reste, elle semblait ne jamais fixer l'écran plus de dix secondes. Je n'y comprenais rien. S'ennuyait-elle ? Sûrement. Mais était-ce à cause du film ou ma présence la gênait-elle ?

Le film prit fin. C'était finalement un Gondry très moyen, presque décevant. Mais je venais de passer deux heures à moins de quinze centimètres d'une fille sublime, dans le noir certes, mais mon esprit compensait la médiocrité des images sur l'écran par celles que je m'inventais dans ma tête. En effet, Gondry ne pouvait lutter sur l'écran géant face au petit film que je me faisais avec elle et moi comme personnages principaux.

Je le répète tant et tant : la lecture aura toujours une longueur d'avance sur le cinéma en cela que nous sommes le metteur en scène de nos propres images. Bien sûr, une blonde pulpeuse dans un roman ne peut se métamorphoser en Isabelle Adjani, mais elle peut prendre les traits de Kim Basinger ou de Scarlett Johansson, Marylin ou Jane Mansfield. Pour peu que l'on possède un brin d'imagination, tout devient possible. C'est encore mieux que la carte du restaurant face au menu imposé : non seulement, on peut choisir le plat mais encore comment l'élaborer, le composer. Nous sommes à la fois réalisateur, directeur de la photo, ingénieur du son, habilleuse et maquilleuse, accessoiriste...

Elle accepta un verre dans un café situé à proximité. Je n'avais pas osé lui proposer d'aller

partager le breuvage chez elle - ou chez moi. Trop tôt. Ne jamais brûler les étapes. Certains affirment qu'en matière de rencontres amoureuses, il faut, tout comme dans l'art de la pêche à la ligne, savoir ferrer un bon coup sinon on risque de laisser s'échapper la truite ou le saumon. Mais je n'étais pas partisan de la manière forte.

Là, assis dans un coin de ce café juste assez bruyant pour que l'on puisse échanger quelques paroles en toute intimité, je buvais du petit lait et un verre de magnifique Bordeaux. Je profitais de chaque instant partagé avec elle. Je n'aime rien que ces prémices à une histoire – ou pas. Cette timidité partagée, ces coups d'oeil suggestifs, ces mots à double sens, la découverte des manies et du comportement de l'autre. Tout n'est que premières fois, à jamais perdues à l'avenir. Le secret d'un couple qui dure est, justement, d'inventer, de multiplier ces premières fois.

Il y a deux explications pourquoi le temps passe si lentement quand on est enfant et si vite quand on devient vieux. C'est d'abord une question de mathématiques, plus précisément de pourcentages. A cinq ans, une année représente vingt pour cent de notre vie, mais seulement deux pour cent à cinquante ans.

D'autre part, toute notre enfance n'est qu'une suite de premières fois. La découverte du monde qui nous entoure, les rencontres que l'on peut faire sont forcément inédites la majeure partie du temps. Il existe une certaine ivresse à vivre quelque chose d'inconnu. Peut-être un peu de méfiance, de peur même, mais quel plaisir lorsqu'on déguste sa première fraise, son premier dessert, le premier tour de manège, le premier feu d'artifice, la première caresse de la fourrure d'un chat, le premier tour de pédale, le premier but marqué, le premier coucher de soleil.

Au fur et à mesure que l'on grandit, les premières fois se raréfient. Elles gagnent également en intensité et on se met à regretter la désinvolture avec laquelle on a manqué de profiter pleinement des premières fois de notre jeunesse.

Carpe Diem. Ce n'est pas autre chose que savoir apprécier les moments inédits de notre vie. Le paradoxe vient du fait que, plus l'on vieillit et plus on est capable de saisir l'importance de ces moments inédits par l'automatique comparaison de que nous faisons de chaque nouvelle chose avec notre passé, notre expérience, rendant ainsi plus précieux ce moment en question, moins on est en accointance avec de tels instants. Lorsqu'on les vit,

il faut savoir en profiter, faire durer le plaisir, ne rien gaspiller.

Là, dans ce petit café, j'étais justement en train de me rendre compte que je bénéficiais d'une première fois parfaite.

Une fille belle, intelligente, attentive, avec un je ne sais quoi dans le regard qui la rendait mystérieuse, aérienne, insaisissable. La conversation roulait sur des sujets banals et je me maudissais de ne pas pouvoir élever l'échange à sa juste valeur. On ne pilote pas une Ferrari comme une vulgaire R5.

Alors, je convoquai Pascal et Voltaire. Justement, je venais de terminer Zadig, clôturant ainsi ma période contes des mille et une nuits – j'avais mis la main sur une sorte de grimoire dûment illustré, chiné chez les bouquinistes du quai de la Rapée.

Tout en lui parlant philosophie des Lumières, j'essayais d'en apprendre un maximum sur elle, faisais rebondir les phrases de Montesquieu, Spinoza, Kant ou Schoenpenhauer sur sa vie à elle.

Elle me regardait avec un léger sourire qui pouvait s'interpréter de différentes manières. Soit elle était sous le charme d'un érudit qui lui vantait son savoir afin de tout connaître d'elle. Soit elle se moquait intérieurement d'un gugusse même pas

capable d'arrêter de pérorer et, tout simplement, d'essayer de l'embrasser.

Plus je parlais, moins elle me répondait et plus j'avais envie de rapprocher mes lèvres des siennes. Je commençai à les imaginer en sucre, d'une douceur insoutenable, sa langue comme un bonbon à sucer. Je laissais des pauses de plus en plus longues prendre leurs aises dans le brouhaha ambiant. Et je me rendais compte de la force émotionnelle d'un tel endroit, pourquoi l'humain recherche la compagnie des autres pour mieux pouvoir s'en détacher. Une île ne peut exister si elle n'est pas entourée d'eau. Pour justifier du plus, il faut le moins. Qui ne connaît la souffrance ne peut jouir du bonheur. Et tout plein de considérations du même ordre ; je ne vais pas faire la liste.

Et toujours ce regard indéchiffrable, impénétrable. Elle était une énigme.

J'imaginais nos langues en train de se mélanger comme deux escargots au moment de l'orgasme. La petite mort de l'escargot, voilà un titre de roman que ma voisine Brigitte était bien capable de pondre. J'essayais de penser à autre chose, faire diversion. Alors je pensais à ses seins. Elle était vêtue de façon à ne rien suggérer de sa personne.

Seul son visage était déchiffrable et encore, nimbé d'un mystère impénétrable. Je les imaginais contre ma joue, doux comme deux perdrix qui viennent de naître.

Non. Je me faisais violence. Penser à autre chose. Elever le débat. Alors, je voyais son ventre, telle une oasis accueillant le nomade perdu dans la tourmente du désert. Un chez-soi où j'aimerais me ressourcer. La matrice originelle. D'une blancheur de neige fraîche. Que je n'oserais à peine effleurer de mes tendres mains qui, en comparaison, seraient deux battoirs de boucher.

Stop. Penser à autre chose. Réorienter la discussion. Savoir ce qu'elle aime, ce qu'elle fait, ce qu'elle pense.

Et aussitôt surgissait ses cuisses, longues, galbées, soyeuses, à l'imperceptible duvet qui appelaient les caresses de la pulpe de tous mes doigts. Je flattais ses genoux et remontait lentement comme l'alpiniste prend son temps pour gagner le sommet tant convoité. J'arrivais à destination au comble du désir.

Non, stop ! Tout arrêter de suite.

– Je ne sais même pas comment tu t'appelles.

La phrase m'avait échappé comme au réveil d'un long et tendre rêve, l'esprit encore embrumé de sensations merveilleuses venues d'un pays imaginaire.

Elle fixa son regard dans le mien… comme si nous faisions l'amour. Mieux encore. Comme si nos corps ne comptaient plus, soudés pour l'éternité. Chaque centimètre carré de nos peaux en relation divine. Nos mouvement, nos ondulations se fondaient dans une communion unique.

Elle saisit alors ma main avec cette hésitation qui n'a pas pour origine un trouble quelconque ni une timidité de jeune fille. Son geste était celui de quelqu'un qui cherche l'interrupteur dans le noir.

Alors je compris.

– Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas, répondit-elle alors que, justement, tout venait de s'éclairer comme en plein jour.

Je pris sa main et lui répondis que je savais.

Comme elle me demandait depuis quand, je lui avouais franchement :

– Il y a juste deux secondes.

Aurélie.

Elle s'appelait Aurélie.

Et elle était aveugle.

J'avais l'air bête de ne pas m'en être aperçu plus tôt.

Nous avions même une connaissance en commun : l'inénarrable Pedro.

Elle faisait partie de ses employés lors des soirées privées. Elle tenait le vestiaire. J'ai déjà expliqué qu'il n'employait que des non voyants, bien plus pratique pour être parfaitement à l'aise dans l'univers ténébreux qui entourait cette discrétion obligatoire.

Avant même que je n'osais LA question, elle me devança. Il me semblait qu'Aurélie possédait un sixième sens, l'avantage de savoir ce que les gens pensaient avant même qu'ils ne le formulent.

– Non, je n'ai jamais participé aux soirées organisées par Pedro. La gymnastique sans sentiments ne m'intéresse pas.

Elle savait de quoi elle parlait. Outre son rôle de vestiaire, elle gagnait sa vie en utilisant sa voix. C'était l'époque des hot lines un peu coquines. En

feuilletant magazines ou quotidiens, on voyait apparaîtra parfois une annonce où s'affichait un simple numéro sous la photo d'une fille dans une position langoureuse. En composant le numéro, vous tombiez sur une fille peu farouche à la voix enchanteresse qui, en échange du numéro de votre carte bleue, vous susurrait les pires insanités d'une voix chaude. Aurélie faisait partie du lot.

J'ai été témoin d'une de ces séances un peu particulière. J'ai apprécié le décalage entre les propos plus que tendres, parfois à la limite de l'obscénité et le détachement complet qu'elle affichait. Elle était parfaitement absente, récitant son texte comme un ouvrier répète inlassablement les mêmes gestes sur une chaîne de montage. Elle était ailleurs, hors sujet, et m'avoua ne jamais ressentir la moindre émotion. Il lui arrivait de s'amuser devant la gêne de ses correspondants les moins aguerris ou encore de se retenir de pouffer de rire au sérieux apparent des candidats au sexe par téléphone. Tout cela n'était qu'indifférence de sa part.

Je n'ai jamais couché avec Aurélie. Et je n'en connais pas la raison. On se plaisait puisque nous évoluions à la limite de l'amitié, dans ce no man's land des relations humaines bien difficile à cerner.

Nous étions davantage que deux connaissances qui partagent de rares moments ensemble, mais il manquait quelque chose. Un engagement. Aurélie ne pouvait se donner entièrement qu'à partir du moment où un futur était envisageable.

En revanche, je sais très exactement pourquoi je n'ai eu aucun attouchement sexuel avec Mélanie.

15. Une après-midi de pluie

C'était un après midi parisien typique. Le ciel, chargé de nuages menaçants, semblait bienveillant pour tous ceux et toutes celles qui, imprévoyants ou tout juste têtes en l'air, avaient oublié qu'en plein Avril la météo peut se montrer encore farouche. J'avais donc l'air d'un idiot, me baladant avec un gigantesque parapluie au bout du bras. Le système de verrouillage qui permet de rabattre les baleines et en faire une canne très saillante venait de se gripper. J'avançais donc sous un soleil inexistant qui aurait eu l'avantage du prétexte d'un mode ombrelle. Je m'étais donc résigné aux regards curieux, parfois compatissant, le plus souvent goguenards et moqueurs d'une foule que je croisais, faisant profil bas sous les trois mètres carrés (pas moins) de toile arc-en-ciel avec un énorme cœur transpercé par la foudre issue du doigt de Jupiter ou Zeus, selon le pays et l'époque que l'on désire.

Cependant, il y a une justice divine. Le ciel devint soudain plus sombre, on se serait cru au

crépuscule du jugement dernier, juste avant l'apocalypse dévastateur qui allait faire s'effondrer l'humanité toute entière dans les abîmes de l'enfer. Instantanément, les regards avaient changé. Du reste, plus personne ne faisait attention à mon étrange et incongru protecteur, trop occupés à accélérer le pas et l'allure pour parvenir à un abri convoité : dans moins de cinq minutes, le déluge allait commencer. Par esprit de contradiction, je ralentis le pas, m'amusais à baguenauder, faisant fi des éléments qui allaient bientôt se déchaîner, allant jusqu'à les braver d'un air supérieur et hautain.

Soudain, des cataractes d'eau se déversèrent sur la tête nue de milliers de parisiens insouciants. Bien fait ! Ce n'était pas une pluie diluvienne, mais de franches cascades qui alimentaient déjà les caniveaux transformés aussitôt en torrents.

Dès lors, le regard des passants, lorsqu'il n'était pas obnubilé par leur propre désarroi et, de ce fait, fermé à toute considération extérieure, s'attachait au vaste abri qui me protégeait du déluge non plus sous des dehors moqueurs mais avec cette envie irrésistible que peut avoir un être mourant de soif pour un simple verre d'eau.

C'est alors qu'une jeune femme, perchée sur des hauts talons l'empêchant de courir vers le plus proche refuge, parvint à ma hauteur. Je lui proposai aussi sec (pardon pour le bon mot) de partager mon gîte improvisé. Elle ne se le fit pas dire deux fois et nous voilà parti vers l'avenue Rivoli, quasiment bras dessus, bras dessous.

Remplie de reconnaissance envers son sauveur, la jeune femme était tout sourire, ses canines avançaient comme pour mordre. Son nez retroussé appartenait à cette race de blondes qui me font littéralement fondre à leurs genoux, leurs chevilles, leurs orteils. Les siens, les genoux, pas les orteils, étaient deux billes qui séparaient le mollet fin et élancé de la cuisse, idéalement galbée. Sa robe était déjà une éponge et je lui proposai aussitôt d'aller se changer quelque part.

Il y avait trois solutions. Soit chez elle, le plus simple. Soit chez moi, le plus près. Soit à l'hôtel où elle était descendue dans le cas où elle n'aurait été que de passage dans notre belle capitale.

Elle rit.

Ce n'était pas la première fois que je faisais rire une fille, jolie, très jolie qui plus est. Quand je suis dans mes grands jours, je peux être assez spirituel sans

être pédant, compatissant sans devenir mièvre et vaguement séducteur sans en avoir l'air.

J'étais divisé entre deux sensations : je voulais rester le plus longtemps possible en sa compagnie, mais je n'osais faire trop durer ce délicieux moment de peur qu'elle n'attrape un rhume, trempée jusqu'aux os, à marcher dans le vent qui venait de se lever. Bientôt, ce fut une bourrasque qui faillit nous emporter. Surpris, je laissai glisser le manche du parapluie qui s'envola comme un héron prenant son majestueux envol. Nous levâmes les yeux vers le ciel. L'immense voilure était emporté vers les toits de Paris sans aucune chance de le revoir jamais.

Je n'y perdais pas au change puisque, à la place d'un vaste parapluie bariolé, je me retrouvai au bras d'une ravissante blonde idéalement proportionnée et au visage d'ange.

L'averse mêlée au vent qui redoublait nous donnait l'impression d'être à l'intérieur d'une machine à laver, mode essorage. Nous oubliâmes les trois options pour nous réfugier sous le premier abri qui se présentait : un porche exigu qui avait pour seul mérite de n'être pas accaparé par la foule prise au dépourvu. Nous étions donc seuls, dans une

pénombre renforcée par l'accumulation de nuages orageux sur nos têtes.

Il y a, dans la vie, de ces moments magiques dont il serait vain de chercher la cause, conjonction d'hypothèses diverses, de coïncidences issues d'un hasard lui-même difficilement identifiable.

Bref, le bon moment, la bonne personne, le bon feeling.

Nous nous regardâmes avec je ne sais quoi de timidité qui empêche toute parole superflue, des mots qui auraient eu l'effet inverse de ce que nous recherchons à travers eux : mieux communiquer, se rapprocher, échanger quelque chose d'indéfinissable. Parfois, le silence et le mutisme sont d'excellents agents communicateurs, alors que les mots, mal utilisés ou mal compris, peuvent être les plus grands traîtres du monde.

Nous étions debout, l'un en face de l'autre, séparés par moins d'un mètre, dans cette zone intime qui n'appartient qu'aux frères, sœurs et amants. Même pas aux amis. Là, tout dégoulinants des restes de l'averse, nous nous faisions face sans rien nous dire. Enfin, pas si sûr. Les corps parlent mieux que certaines paroles mal choisies et/ou mal interprétées. Eux ne mentent pas, du moins pour

qui sait traduire ces gestes, ces mimiques, ces tics, ces regards. Oh oui, le regard. Il peut dire mille choses en si peu de temps. Il peut faire passer tellement d'émotions. Entre elle et moi, il se passait quelque chose. Une évidence, une certitude, une confiance. Comme si nous nous connaissions depuis toujours et que nous nous retrouvions après tant d'absence. Un rapprochement.

Alors nos têtes se rapprochèrent. Je pouvais sentir son haleine sur mes lèvres. La chaleur de son corps s'échapper de sa petite robe et mon blouson que j'avais passé sur ses épaules, vieux réflexe du mâle qui offre sa peau de bête à la femelle, plus frileuse que lui. Question d'hormones.

Vous connaissez sans doute la suite. Elle est dans tous les livres, dans tous les films que c'en devient banal. Pourtant rien de plus unique, étonnant, singulier qu'un baiser entre deux inconnus qui doutaient de l'existence de l'autre cinq minutes auparavant.

Deux trajectoires d'atomes lâchés dans une grande capitale, parmi des millions d'autres atomes et qui, pour une raison ou une autre, voire pas de raison du tout, du moins de celles que l'on peut expliquer aux enfants, que l'on peut transcrire en équation

mathématique, deux trajectoires qui entrent en collision à un instant t.

C'est beau, c'est divin. Un homme et une femme. Depuis la préhistoire, on n'a jamais fait mieux. Bravo, bravi, bravissimo.

Nos langues apprenaient à se connaître comme deux animaux se sentent, s'apprécient, se roulent dans l'herbe, se poursuivent dans un jeu dont les règles nous échappent.

Le temps s'était arrêté, bien entendu. Une pause dans l'univers. Quelques secondes, quelques minutes même. Sur treize milliards d'années, on ne va pas chipoter. Un baiser ne changera pas la face du monde. En revanche, il peut notablement influencer deux existences, les faire changer de direction, sortir de leur orbite. Et tout chambouler en un rien de temps. Parfois jusqu'à créer un nouvel être humain. Là, c'est pas rien. L'avenir ne sera jamais plus tout à fait le même. Il y aura eu un avant et un après. Cette conception deviendra peut-être le nouveau Mozart, Van Gogh ou Einstein, révolutionnant les arts ou la physique quantique. Il sera peut-être, au gré des mutations induites par le bombardement incessant des neutrinos sur notre ADN, le premier exemplaire

d'une nouvelle espèce humaine. Celle qui, après l'avoir passablement dévasté, sauvera le monde. Ou, plus vraisemblablement, un simple être nouveau à la surface de la terre. Largement de quoi, déjà, bouleverser quantités d'existences.

Tout ça pour un peu de salive échangée, de bactéries qui se rencontrent, se battent ou s'accoquinent.

Et comme les meilleures choses ont aussi une fin, nous nous fîmes face, avec l'air de deux garnements qui viennent de faire une énorme bêtise, répandu sur nos visages réchauffés par tant d'ardeur. Nous étions parfaitement conscient de ce pas de côté, mais nous ne regrettions rien et ne pensions pas aux conséquences.

L'averse avait fini par se calmer. Je lui pris la main. C'est une chose que j'adore par dessus tout. Ce simple geste de tendresse, peut-être le premier geste réellement humain, celui qui nous distingue des autres espèces, qui nous définit le mieux.

Et nous nous séparâmes devant chez elle.

Dans un bon roman, j'oserais clôturer cette scène par cette phrase coupante comme une guillotine : je ne la revis jamais.

Mais ceci n'est pas un bon roman, juste les péripéties et les vicissitudes de mon humble existence parisienne. Donc, nous nous sommes revus. Une fois, deux fois, dix fois et finîmes par avoir une relation. Frères, amis, concubins mais pas amants à proprement parler. Jamais.

Nous avons vécu dans le même appartement, en l'occurrence le mien, pendant deux années. Nous avons échafaudés des projets d'avenir. Nous sommes partis en week-end. Nous avons été invités à des soirées. Nous avons vus des films ensemble. Nous avons partagé quelques milliers de baisers. Des caresses sous la couette et ailleurs aussi.

Mais jamais nous n'avons eu de relations sexuelles. Les caresses s'arrêtaient comme si un panneau « propriété privée » était planté aux endroits stratégiques. Pas de folies de nos corps. Pas d'échange de fluides, autre que nos baisers, seule concession à cette absence de plaisirs charnels. Nos caresses s'arrêtaient là où commence le sexe pour de vrai.

Pour toute explication, elle m'avait stoppé net dès ce qui aurait dû être notre première fois.

« Non, je préfère pas. Ca me rappelle trop le boulot ».

Elle était actrice porno.

16. Une séparation peu commune

Je déambule, l'air dégagé, en plein jardin du Luxembourg.

Depuis quelque temps, je ne sais pas pourquoi, j'ai envie, j'ai besoin de verdure. Quelque chose se métamorphoserait-il en moi ? Une idée, un concept, une mutation. Ce que nous appelons, au niveau de l'espèce, l'évolution.

Nous ne sommes pas fait d'un seul bloc, mais d'une multitude de facettes qui prennent la lumière au gré des événements ou qui restent, un moment, dans l'ombre, en dormance, comme ces graines qui attendent le bon moment pour germer.

Là, par exemple, il y a encore six mois, je n'aurais jamais parlé de graines et de germination pour illustrer le fait que tous, nous sommes la somme d'une multitude d'aspects différents, parfois même contraires, paradoxaux.

Je suis né en plein Paris, ce qui fait de moi une exception. La plupart de mes amis sont « montés » à Paris, portés par divers projets ou mus par de

profondes ambitions. Voilà ce qui fait la force des grandes villes ou des grandes nations. Tout comme les Etats-Unis, la plupart des habitants d'une mégapole ont choisi de venir s'y entasser par millions, cherchant à réaliser leur avenir rêvé. Beaucoup sont déçus. Peu parviennent ne serait-ce qu'à la moitié du chemin qu'ils se sont rêvé. Mais tous partagent la même volonté d'arriver à quelque chose. Une émulation salutaire pousse les concentrations humaines. Cela est le véritable progrès.

Je n'ai toujours connu que le pavé et le béton. Les plantes et les arbres ne sont ici qu'éléments décoratifs. Comme des tableaux de maître accrochés aux murs. Vous les enlevez, vous les remplacez, rien ne s'effondre. Ce n'est pas l'essentiel. Et pourtant ils agissent sur notre psyché et, par ricochet, sur notre métabolisme. Tout est lié, on le sait bien.

En revanche, vous supprimez les cafés, les cinémas, le métro, les grands boulevards, les quais de Seine, la Tour Eiffel, les contre allées, les places grouillantes de monde, les chambres de bonnes et les vastes duplex et tout s'écroule. Du moins, je le pensais.

Plongé dans ces réflexions urbaines, je manque de percuter un couple qui arrive en sens inverse. Eux ont au moins l'excuse de vivre leur passion pour ne pas m'avoir vu. C'est tout de même une meilleure raison que tous ces zombies qui avancent à l'aveugle, le nez plongé dans leur smartphone, au risque d'emboutir le premier lampadaire venu. Oui, je sais, réverbère aurait plus de classe, mais nous sommes en plein quinzième, pas dans le quartier latin ou à Montmartre.

Nos épaules se heurtent et nous nous dévisageons pour proférer de plates excuses quand je reconnais Louise et Julien.

Ces retrouvailles inopinées sont le sel de la vie parisienne. Dans aucune autre ville de province on ne peut vivre cela. Soit elle est trop petite et il ne se passera jamais plus d'un an sans rencontrer de vieilles connaissances, soit elle est plus grande et le style de vie provincial, plus casanier que celui parisien, ne permet pas ses télescopages imprévus.

J'avais rencontré ce couple en plein divorce lorsque je travaillais pour un studio de cinéma bien connu « depuis que le cinéma existe ». Mon rôle était d'éplucher tous les romans dont la maison avait acquis les droits. Je devais établir une liste

d'interprètes possibles, sorte de casting avant la lettre. Je m'amusais comme un petit fou à imaginer les noms prestigieux ou moins connus du grand public pour incarner les personnages principaux ou secondaires de quelques succès de librairie. C'était une époque bénie où, non seulement je lisais les derniers romans dans l'air du temps pour pas un rond, mais j'alliais le plaisir et le confort : je maîtrisais mon emploi du temps tout en recevant un joli chèque accompagnant tout nouvel envoi de livres. Il existe donc encore quelques niches où il fait bon travailler, où le mot même de travail ne peut s'appliquer. C'est plus un plaisir, une réalisation de soi qu'un simple gagne-pain. Une vocation.

Le monde ne devrait pas fonctionner autrement : des personnes qui excellent dans leur domaine, rendant service aux autres, à la communauté. L'idée même de salaire deviendrait, de facto, obsolète : chacun trouvant dans son activité une autre motivation, une nouvelle compensation. J'irais à proclamer : un bonheur qui ne s'achète pas. Une récompense qui ne se monnaye pas.

Mais le chemin est encore long avant de pouvoir seulement approcher cette utopie.

Louise et Julien, main dans la main, bras dessus bras dessous. Le couple s'était-il rabiboché ? J'en apprendrais plus le lendemain soir, puisqu'ils venaient de m'inviter à dîner, rue Lecourbe.

Ils n'avaient donc pas changé d'appartement.

Même lors de leur divorce.

Louise et Julien avaient trois enfants. J'avoue n'avoir jamais été capable de retenir leurs prénoms. Les choses de l'enfance me sont hermétiques comme une carte routière peut l'être à un top modèle ou un bilan comptable à un artiste peintre.

Comme un couple sur deux en région parisienne, leur histoire d'amour s'était étiolée au fil des ans et la possibilité, dans ces immenses cités, de nouvelles rencontres quotidiennes. Une grande ville est un très bon test pour les couples qui se croient invincibles. La concurrence est rude. Une jungle des sentiments possibles.

Dans leur cas, la venue, à intervalles réguliers, des trois rejetons n'avait rien pu stopper : quand l'intérêt pour l'autre disparaît, ce n'est plus la peine de continuer ensemble, de faire semblant, de se forcer. Autant couper court. Et se séparer. Là dessus, Louise et Julien ne détonnaient pas de

leurs semblables. Cette usure des sentiments avait eu raison de leur complicité, mais pas de leur intelligence.

Que se passe-t-il dans un cas pareil ? L'homme et la femme vendent l'appartement, vont loger ailleurs, chacun de leur côté, et les enfants sont ballottés, une semaine sur deux, selon des règles très strictes, dûment précisées par le juge, une femme le plus souvent. Elles sont naturellement plus douées que nous pour les conciliations. Julien Clerc a écrit une très belle chanson là-dessus. Ca s'appelle Double Enfance et je ne reviendrai pas dessus, n'ayant ni la voix ni le talent du chanteur aux boucles brunes, aux lèvres charnelles et au regard brûlant.

Louise et Julien avaient une autre logique. Puisque les adultes étaient les seuls responsables de cette situation de séparation, ils devaient en assumer seuls les conséquences. Les enfants ne devaient pas être les otages de conjonctures qui leur échappaient et dont ils n'étaient aucunement les auteurs. Ainsi, Louise avait prit une chambre de bonne à deux rues du vaste appartement et Julien louait un minuscule studio sur le trottoir d'en face. Et c'est eux qui venaient habiter l'appartement une semaine sur deux. Les enfants restaient donc chez

eux, avec leurs chambres et leurs habitudes. La seule innovation était qu'au lieu d'avoir un papa et une maman en tout temps, ils avaient un papa la semaine paire et une maman la semaine impair. Ou l'inverse, peu importe.

J'avais trouvé ça plutôt gonflé à l'époque. Mais d'une logique imparable. Visiblement, les enfants semblaient se satisfaire pleinement de la nouvelle donne.

J'étais curieux de savoir où tout cela les avait mené quelques années plus tard. J'arrivais donc sur le coup des vingt heures trente le lendemain, les bras chargé du réglementaire bouquet de pivoines acheté à la dernière minute chez le fleuriste du coin et d'une bouteille de Mouton Rotschild 1977 dont le caviste m'avait vanté les mérites, l'oeil pétillant, la lippe gourmande mais non dénué d'avide bénéfice : soixante quinze euros la bouteille !

Louise portait une robe bleue dont la teinte devenait de plus en plus foncée au fur et à mesure que l'on se rapprochait du sol. L'exact opposé d'un ciel d'été. Julien devait donner les derniers préparatifs au dîner d'après les bruits de casserole qui me parvenaient depuis la cuisine.

Rien n'avait vraiment changé dans le vaste appartement de la rue Lecourbe depuis ma dernière visite, un quinquennat plus tôt.

Seule différence : je n'apercevais pas la moindre ombre d'un gamin, pas même les éclats de voix dont ils sont coutumiers. Ils devaient pianoter sur leur smartphone ou leur console de jeux dans leurs propres chambres.

J'essayais d'en avoir le cœur net en prononçant « comment vont les enfants ? »

A ce moment, Julien déboule de la cuisine, un tablier de cuistot rouge Bordeaux noué autour des hanches sur un Jean délavé et laissant s'épanouir une chemise d'un rose très pâle. Il portait la barbe, concession évidente à son métier : Julien est informaticien et je mets au défi de dénicher un hacker imberbe. A ce propos, la langue française est bien mal foutue parfois. Pourquoi ne pas dire plus logiquement imbarbe. C'est comme le C de seconde qu'on prononce G. Les anglais possèdent cette logique de dire second et non segond. Nous devrions les imiter ou écrire segonde. Encore une question de logique.

Il vint se poser tout contre Louise qu'il enlaça de son bras droit. Ils souriaient tous les deux, d'un air complice. Deux jeunes mariés.

J'étais un peu déconcerté. Quels virages avaient pris leur relation ces dernières années ? Où en étaient-ils ? Un remariage n'était pas à exclure, ça s'est déjà vu. Le feu qui renaît de ses cendres comme dans le duo Jeanne Cherhal/Benjamin Biolay.

Mais d'abord, la question des enfants.

Ils me sourirent avec cette mansuétude que l'on accorde habituellement aux demeurés et autres faibles d'esprit, puis, dans un soupir, m'assénèrent cette évidence :

« Ce sont les vacances scolaires. Ils sont chez leurs grands parents ».

Là dessus, leurs regards se croisèrent et, à ce moment précis, ils avaient seize ans tous les deux. Deux purs adolescents qui viennent d'en faire une ou sont sur le point d'en faire une autre. Leurs têtes basculèrent et, hop !, un nouveau bisou.

Comme je faisais remarquer, avec le maximum d'entrain que je pouvais mettre dans ma voix, que ça avait l'air d'aller pour eux, ils me racontèrent en

quelques mots l'évolution de leur relation depuis leur séparation.

Le principe d'accorder à leurs enfants leur appartement en faisait une sorte de quartier général. Tout gravitait autour. Eux se retrouvaient un peu dans la situation d'étudiants vivant au campus ou dans une chambre de bonne la semaine et revenant au bercail pour le week-end.

Cette situation, toute nouvelle et assez cocasse, changea leur façon de se comporter, l'un vis à vis de l'autre. Changez de décor et vous changerez d'opinion.

Fraîchement séparés, ils vivaient en bonnes relations, comme deux amis que quelque chose lie, au-delà des sentiments. Dans leur cas : leur ancien appartement commun, devenu la maison de leurs enfants. Ils gravitaient autour, se croisant au gré de la garde alternée. Est-ce ce nouveau détachement, une certaine liberté retrouvée, ce sentiment de devoir se comporter en post-adolescents ? Un peu de toutes ces causes, probablement.

Louise et Julien se virent différemment dans ce nouvel ordre des choses... qu'ils avaient eux-mêmes provoqué. Ce n'était pas l'amour, ni même l'attirance qui s'était désagrégée au fil des années,

mais de nouveaux rôles. De copains de lycée, puis d'amants, jeune couple profitant des futilités de la vie, ils étaient devenus mari et femme et, enfin, parents. Leurs rôles avaient changé. Pas leurs sentiments.

Ce changement géographique, somme toute mineur, modifiait leur statut. Ils n'étaient plus que parents par intérimaire. Une nouvelle jeunesse, une certaine insouciance venait souffler sur leur amour qui, lui, était encore bien présent : seulement, ils ne s'en étaient pas aperçu. Il fallait changer de point de vue pour que ce qu'ils pensaient être la fin de quelque chose n'était en réalité qu'un mauvais cadrage.

Après juste un semestre de cette nouvelle géopolitique, ils ne se regardaient plus de la même façon quand ils se croisaient. En fait, ils se regardaient à nouveau. Comme si leur histoire recommençait, comme s'il y avait eu un second départ.

Julien fit des efforts vestimentaires quand il savait qu'il voyait son ex femme. Son cœur battait différemment. Louise se maquillait, avait acheté une nouvelle robe. Ce qui ressemblait à une corvée devenait une récréation. A l'image de leurs enfants,

plus heureux de retrouver le parent absent que de se séparer de celui qui avait eu la garde pendant la semaine, ils appréciaient ces moments d'échange.

Très vite, ils se donnèrent rendez-vous. Ce fut autour d'une table dans un café trop bruyant, puis sous les chants d'oiseaux d'un parc, flânant le long des quais par une belle journée, dans la pénombre d'un cinéma de quartier où l'on jouait une reprise d'un Truffaut – ils ne s'en souvenaient pas, car ils avaient mieux à faire à s'embrasser comme deux adolescents que de revoir encore l'histoire d'Antoine Doinel.

Puis, ils se virent dans une chambre d'hôtel. Un goût d'interdit planait sur leur nouvelle relation. Ils avaient l'impression de se tromper l'un l'autre. De voler ce qui leur appartenait.

Cela durait maintenant depuis plus d'un an. Ils n'avaient toujours rien avoué à leurs enfants. Cet interdit, ces rendez-vous en cachette pimentaient leur quotidien. Mais ils commençaient à se lasser d'être des clandestins du sentiment, des réfugiés de l'amour. Il fallait crever l'abcès. Seule la peur de l'incompréhension de leur progéniture les faisait retarder cet inévitable moment.

Comment leur dire ? Quelles seraient leurs réactions. Les enfants ont besoin de réponses, pas qu'on leur impose de nouvelle questions. Ils ont besoin de repères, d'exemples, pas d'un flou, d'indécision chronique. Ils ont besoin de la stabilité des adultes, censés avoir réponse à tout et être invincibles face au monde. Pas de deux adolescents vivant la suite de leur histoire d'amour en cachette de leurs propres enfants.

Du reste, leur séparation avait été particulièrement bien vécue par leurs rejetons. Le sentiment d'avoir ses deux parents constamment sur le dos, spécialement à la pré adolescence, était bafouée par ce va et vient : quand, au bout d'une semaine, des frictions auraient pu intervenir, on changeait de partenaire. Imparable. Je n'affirme pas que ce soit la solution miracle et universelle, mais ça fonctionnait très bien pour eux.

Je les quittai en les rassurants qu'il fallait franchir le pas sans tarder. Que les enfants sont plus intelligents qu'on ne le croit. Qu'ils « sentent » ces choses et tout un tas d'âneries du même acabit. En fait, orphelin d'enfants, je n'en avais pas la moindre idée.

17. Mariel

Je suis parti une semaine dans la Drôme. Je n'en revenais pas moi-même. Moi, le citadin pur jus, incapable de m'éloigner physiquement des cafés terrasses, des boulevards, des quais de Seine, des cinémas permanents, du ronronnement de la circulation, des contre-allées, de toutes ces silhouettes pressées, de l'odeur du métro, des trottoirs fraîchement arrosés au petit matin, au retour de mes nuits parisiennes, moi le citoyen modèle, j'avais loué une petite chambre dans un hôtel des environs de Die, sept chambres, une tonnelle, le chant des oiseaux, le murmure du ruisseau au loin et le calme assourdissant de la campagne.

Je muais, c'est certain.

Penser qu'habiter Paris revient à ne plus utiliser ses pieds est une grossière erreur de débutant.

Je me souviens d'un vague et lointain cousin qui était « monté » à la capitale et que j'avais dû chaperonner pendant deux semaines, juste le

temps de lui inculquer les bases, le mode d'emploi du parfait petit parisien.

Le premier jour, il arborait une paire de mocassins très saillants, vert bouteille, belle coupe. Mais absolument pas adapté à la vie trépidante du parisien lambda. Je lui fis remarquer que seuls les richards déambulant en taxi pouvaient chausser ce genre d'escarpins ou des talons aiguilles pour les filles. Pour tout le reste de la population, c'était la bonne vieille paire de baskets de rigueur. Il me rit au nez. C'est Paris, non ?

Justement, c'est Paris.

Le soir même, il ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre : ses plantes de pieds, du talon aux orteils c'était les Champs-Elysées un soir de Noël. Rapport aux ampoules – faut tout vous expliquer, hein.

Donc, j'étais en vadrouille dans la Drôme. Après avoir paressé une semaine dans ce petit hôtel bien sympathique, j'avais croisé de vagues amis dans cette douce campagne. Aussitôt, ils m'avaient accueillit dans leur petite fermette. Quand je dis « amis », il faut comprendre le concept « à la parisienne ».

J'ai souvent entendu ces on-dits sur les habitudes provinciales : dans le nord, on ne se lie que difficilement, les gens paraissent assez renfermés, mais une fois la glace rompue, c'est pour la vie. Ainsi ce mot : « quand on vient dans le nord, on pleure deux fois ; d'abord quand on arrive, ensuite quand on repart ». On retrouve ce côté bourru et méfiant dans tous les massifs montagneux, longtemps restés coupé du monde et qu'un tourisme trop récent n'a pas encore totalement dégrossi.

A l'inverse, les méridionaux sont plus volubiles, ils tutoient facilement, posent leur mains sur votre épaule, les filles font la bise. Mais tout cela reste superficiel. N'allez pas passer un coup de fil en pleine nuit à un Marseillais pour qu'il vienne vous dépanner. Du reste, il est peu probable qu'il vous ait donné au préalable son numéro.

Paris se situe entre les deux. Le snobisme en plus.

Donc ces deux amis, je ne les connaissais pas si bien que ça. Il se révélèrent deux perles. Attentifs mais pas intrusifs, donnant des conseils sans être pédants, prévenants sans être infantilisant. Et surtout, je découvris Mariel. Non, vous avez bien lu, Mariel et non Muriel. Muriel est un prénom

féminin que l'on retrouve, par exemple, dans Muriel Robin, tandis que Mariel est le patronyme d'une fille bien plus têtue que l'humoriste citée.

Enfin têtue, là encore il ne s'agit que d'une rumeur trop longtemps colportée, comme la sauvagerie du loup. Je l'ai rencontrée dès le second jour. Elle allait être ma compagne de balade. C'est elle qui me guida dans cette campagne à peine vallonnée.

Elle avait une bonne tête, Mariel, l'oeil perçant : quand elle vous regardait, on avait l'impression qu'elle cherchait à savoir à qui elle avait à faire. En fonction de cela, son comportement changeait du tout au tout. Entre nous deux, le courant est tout de suite passé. C'était une fille de la campagne, parfois rustre, faite d'un seul bloc, qu'il ne fallait surtout pas contredire. On pouvait lui faire faire n'importe quoi à condition de lui faire penser que l'idée venait d'elle. Qu'elle maîtrisait la situation. Je la laissais donc passer devant, sans chercher à lui imposer quoi que ce soit. Alors, elle devenait docile, prête à toutes les imprudences.

Il n'y avait aucun rapport de séduction entre elle et moi. Nous partions tôt le matin, quasiment à l'heure où j'avais l'habitude de me coucher lors de mes frasques parisiennes et ce nouvel emploi du

temps allait modifier durablement mon psychisme. Une main posée sur son dos, nous cheminions lentement, elle et moi dans l'aube naissante, écoutant le chant des oiseaux (c'est au lever du soleil, guère avant, qu'ils sont le plus symphoniques). Vers dix heures venait l' heure de la pause. Nous grignotions sans proférer un seul mot. Mariel était d'un naturel taiseux. Cela m'allait très bien. Je me ressourçais. Je prenais de nouvelles habitudes. Je m'adaptais. Et tout cela influençait mon mental. Alors la chaleur commençait à se répandre au creux des chemins et nous recherchions déjà l'ombre des débuts d'après-midi. Nous étions de retour au gîte pour quinze heures au plus tard.

Mariel était une adepte de la sieste. Je l'entendais ronfler paisiblement, couchée à l'ombre d'un pommier dans le pré qui s'étendait en pente douce devant une minuscule cabane qu'avait fabriqué Lucien, maraîcher bio de son état. Sa compagne, Armelle, élevait une poignée de chèvres et autant de brebis dont elle tirait des fromages à damner un saint. Ils écoulaient leur petite production sur les marchés de la région, allant jusqu'à Valence et Lyon. Aller étant un grand mot car, allergiques tous deux aux grandes concentrations humaines

bétonnées, ils confiaient leurs légumes et leurs fromages à un ami, un certain Bertrand, qui se chargeait de proposer au mieux la production d'une demi-douzaine de producteurs locaux. Forcément tous bio et avec une certaine idée de la vie et comment la vivre en harmonie.

La cabane semblait un igloo, ovale et faite en lattes de bois doublée d'un isolant naturel qui permettait à la fois de garder la fraîcheur des nuits drômoises l'été et ne pas dissiper la chaleur lors des hivers. Les neuf mètres carrés se réchauffaient assez vite, du reste.

En fin d'après-midi, j'allais donner une caresse à Mariel que je ne retrouvais jamais au même endroit. Elle baguenaudait autour de la fermette comme bon lui semblait. Elle donnait l'impression à tous qu'elle régentait parfaitement, comme si elle en était la patronne, inspectant ici et là, cherch nr l'anomalie. Et c'était peut-être un peu le cas.

Mariel était une ânesse de trois ans au poil argenté avec ce liseré plus sombre, partant de l'épaule pour aller mourir sur le flanc de la cuisse avant.

Son rôle principal était de faire ralentir les occupants de la petite cabane. Les faire baisser

d'un ton, leur remettre les idées en place. Bref, les déstresser.

Tout au long de l'année, le couple proposait, en collaboration avec le service de cancérologie d'un hôpital Lyonnais, d'accueillir des patients trop stressés par leur état ou leur environnement pour que le traitement agisse vraiment. Ils hébergeaient également des personnes ayant subi un burn-out, résultat d'une vie trop trépidante au boulot ou encore des angoissés, des déprimés. L'addition de cette quiétude et de la présence de Mariel ainsi que toute la batterie d'animaux de la ferme : lapins, poules, brebis et chèvres (un voisin possédait un parc avec chevaux, cochons, canards et pintades) adoucissait le quotidien du dernier des angoissés. En moins d'une semaine, il était devenu aussi zen qu'un moine bouddhiste.

C'est en marchant aux côtés de Mariel (jamais devant, sinon elle stoppait aussi sec), que je contractais la passion du dehors. Il ne fut bientôt plus question pour moi de rester enfermé. Même les jours de pluie, il fallait que je sorte marcher ne serait-ce qu'une petite heure. Je rentrais fourbu et dégoulinant, mais heureux. Une révélation qui allait changer durablement ma vie.

18. Nouveau départ

Oleg Vlassovitch est un petit gars d'une cinquantaine d'années. Il ne paye pas de mine. Pas de pectoraux, pas de biceps, un visage commun, même pas laid, un début de calvitie, des jambes courtes à la limite du nanisme qui ne lui permettent que d'atteindre péniblement le mètre soixante. Pourtant Oleg possède tout ce qu'un homme lambda pourrait désirer posséder.

Il vit dans un appartement de cent cinquante mètres carrés au cœur de Moscou, jouit d'une résidence d'été sur les rives de la mer Noire, d'un duplex sur les hauteurs de Cannes, d'une Ferrari f40 et d'une Porshe Cayenne. Pourtant Oleg n'a pas son permis de conduire. En revanche, il emploie un chauffeur et quand il veut faire vrombir les 350 chevaux de son bolide, il le fait sur les circuits privés d'Europe, qu'il loue pour sa convenance. Il procède de la même façon pour skier, visiter les musées, aller au cinéma.

Non, il ne va jamais au cinéma. Pas besoin. Il a sa propre salle, située sous sa maison principale, à 50

km de Moscou. Ah, j'avais oublié. Il y a plein d'autres choses que j'oublie au passage. Bon, son jet privé, ça va de soi mais surtout une véritable armée de près de 70 000 personnes qui travaillent pour lui. Gaz Pro, c'est lui. Il arrose toute l'Europe et la Russie. Ca, c'est le départ. A vingt ans, il pesait déjà plusieurs dizaines de millions de dollars. Ensuite, il s'est diversifié. Il a essaimé sa fortune comme tout bon jardinier sèmerait des graines fertiles dans son champ. L'industrie pétrolière du sud de la Russie, les médias, la sidérurgie, la grande distribution, l'électronique et même les énergies vertes et les nouveaux marchés liés à l'intelligence artificielle.

On serait tenté de dire, à son sujet, qu'il ne connaît pas sa fortune, tellement il est plein aux as. Rien de plus faux : Oleg connaît *parfaitement* sa fortune.

N'allez pas croire non plus que tout est arrivé comme ça, par magie ou chance. Oleg est un bourreau de travail qui ne supporte pas l'inaction et l'oisiveté. Autant chez lui que chez ses plus proches collaborateurs. Oleg travaille plus de seize heures par jour. Toujours en mouvement.

Alors, forcément, sa vie de famille s'en ressent. Pourtant, Oleg peut prétendre à partager le dîner

puis le lit des plus belles femmes du monde. Il sait très bien pourquoi elles s'affichent avec lui. Il n'est pas dupe. Cependant, Oleg a une vie de famille. Sa femme, Birgitt, une suédoise pur jus aux faux airs d'Ingrid Bergman, pourrait être rangée dans la catégorie des filles plus intéressées par son porte-feuille que sa plastique ou son cœur. Il n'en est rien. Birgitt est aussi lucide que Oleg. Elle sait la puissance de l'argent, mais aussi ses limites. Elle est profondément amoureuse de ce petit bout d'homme qui pourrait déplacer les montagnes. L'argent, elle en profite bien sûr, mais elle le considère plus comme une conséquence de ce qu'est, véritablement, son époux.

Ils sont mariés depuis trente ans. Elle l'a épaulé dès ses débuts, à l'époque où il n'était que millionnaire...

Depuis, elle lui a donné trois enfants, un garçon et deux filles, mais surtout, elle lui a donné toute sa vie. Elle connaît ses défauts, elle sait ses écarts. Mais elle sait, avant tout, que lui l'aime réellement, qu'il ne la quittera jamais et que, lorsqu'il lui arrive de douter, c'est vers elle qu'il demande une aide, un conseil. Elle se targue d'être son éminence grise. C'est grâce à elle, sur ses conseils, qu'Oleg a

diversifié son empire, jusque dans les technologies futuristes et l'art.

Oleg a eu deux coups de foudre dans sa vie. Le premier : Birgitt. Le seconde : la France.

Seulement on ne peut demeurer à travailler seize heures par jour, supporter un empire commercial dont le chiffre d'affaires équivaut au PIB d'un pays africain, devoir prendre dix décisions à la minute, être un loup parmi les loups et un requin parmi les requins sans s'y brûler les ailes.

Les ailes d'Icare que portait Oleg s'appellent surmenage. Il n'y a que deux issues à cette vie trépidante et désordonnée, alternant conseils de direction, réunions de travail, inspection sur le terrain et boites de nuit pour décompresser, avec son cortège d'alcool, cocaïne et autres substances illicites.

Soit le cœur ne tient pas et c'est l'accident cardiaque fatal. Heureusement pour lui, Oleg a un cœur de bulldozer, capable d'encaisser tous les coups, à l'image de sa personne toute entière. Un p'tit gars robuste, à la constitution hors normes. Il pourrait aisément gravir l'Everest quasiment sans oxygène. Du reste, c'est ce qu'il a fait, une journée de Juin, il y a cinq ans.

L'autre alternative par laquelle le corps se rappelle à vos limites, c'est la dépression. Le fameux burn-out, « disjoncté » en français, qui guette celles et ceux qui se moquent des appels au secours, des signes d'alerte que leur envoie leur corps. Fatigue, désenchantement, désillusion, ironie, sarcasme envers le monde et les autres. Un complexe de supériorité qui finit par se muer en une coupure générale. Le cerveau dit stop, comme le cœur aurait pu baisser les bras.

Il y a deux mois, Oleg s'est retrouvé aux urgences. Même pas un coma éthylique, juste un coma tout court. Quarante huit heures en réanimation, une petite semaine en soins intensifs, un bon mois à la campagne, dans un institut spécialisé où il a pu, à loisir, croiser plusieurs de ses anciens concurrents.

Le juste retour des choses. A trop vouloir forcer sur la machine, on finit par la casser.

Oleg louait une chambre chez Armelle et Bertrand depuis quatre jours. Il n'était pas le premier dans son cas à atterrir ici, au milieu de nulle part, où la wi-fi n'existait pas : la seule connexion internet demandait du câble : jamais nos hôtes n'auraient acceptés ces ondes maléfiques autour d'eux. Ils réduisaient aussi l'emploi du téléphone mobile.

Oleg s'était fait une raison. Puisqu'il fallait en passer par là, autant tout déconnecter une bonne fois pour toutes, afin de repartir sur de bonnes bases.

Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'il allait y prendre goût, à cette vie simple.

Quand je l'ai rencontré, il hésitait encore. Mais les événements allaient peser lourdement dans sa décision.

Un soir, nous avions admiré ensemble un coucher de soleil flamboyant, comme seuls les contemplatifs peuvent en jouir. Et, en vidant très lentement un château Iquem 1973, il m'avait raconté sa vie. Enfin, la partie avouable. Ainsi, il ne s'était pas répandu sur les malversations et les coups bas qui permettent à un millionnaire de devenir milliardaire. Non, il m'avait dit en substance que, finalement, l'argent ne faisait pas le bonheur. Du moins, pas le sien, plutôt celui de sa femme et ses enfants qui en profitaient au maximum. Ca lui convenait. Bien sûr, cela apporte le confort et élimine les petits soucis matériels. Mais que d'angoisse en retour. Brasser des millions comme de simples pièces de monnaie déconnecte tout individu de la réalité. Ce n'est même pas le

problème de ne plus savoir combien coûte une baguette ni une place de ciné tandis qu'on sait par cœur le cours de toutes la valeurs du CAC40. C'est autre chose. Comme si l'argent devenait votre prison, vous isolait. Pas solitaire, non : seul. Un solitaire choisit sa solitude et l'appelle indépendance. L'homme seul la subit. Il est son propre prisonnier. Et peu importe qu'on soit entouré, que tout le monde vous adule, vous glorifie, vous encense. Bien au contraire. Combien de fois a-t-il choisi un futur directeur pour chapeauter tout un pays en préférant celui (ou celle) qui parviendrait à lui tenir tête. Les candidats étaient rares.

Posséder tout pose un autre problème : il n'y a plus de désir. Etre numéro un annule tout rêve d'aller plus haut.

Oleg était uniquement riche de ce qui s'achète. Il lui fallait retrouver les vraies valeurs.

Son coma disjoncté ne l'avait pas laissé sans traces. Comme pour un AVC, il y avait eu des séquelles. Grand sportif dans l'âme, adepte de tous les défis extrêmes qu'il pensait comme une détente à sa vie surbookée, mais qui en réalité ne faisaient qu'ajouter au stress commercial, il s'était toujours

réfugié dans l'action pour s'échapper au trop plein psychique. Cela lui était désormais impossible. Oleg resterait cloué dans un fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Son cerveau avait pris la décision radicale, à l'image de son maître qui n'hésitait pas à couper la branche pourrie dans son empire, à fermer une usine non rentable, à remercier des collaborateurs inefficaces. C'est là que j'intervenais.

Comme il arrive parfois entre deux personnes que tout oppose, qui n'ont, à priori, rien à se dire, nous nous confiâmes sans limite – surtout lui. Il me raconta sa vie d'avant, son accident, sa remise en question et sa vie à venir. Désormais, il resterait cloué sur quatre roues mais, heureusement, bénéficiant de son cerveau en parfait état de marche.

Il n'allait pas renoncer à développer son empire, mais peut-être le ferait-il avec un soupçon d'éthique – et à cela, j'ai la prétention de penser que je n'étais pas étranger. En revanche, les voyages au bout du monde, les exploits sportifs devaient être remis dans la vitrine de sa mémoire. Accepter le renoncement, voilà le vrai courage.

C'est sous un arbre multicentenaire, un tilleul tout en fleurs, qu'il me proposa le job de rêve entre tous.

Parcourir le monde à l'aide d'une caméra et d'un passeport (et quelques autorisations spéciales que lui seul pouvait obtenir). Une liasse de billets pour les pays où le bakchich est de rigueur, la corruption se nichant à tous les étages de l'administration et de la police. Une carte bleue à débit illimité (n'exagères pas trop quand même, ajouta-t-il dans un grand rire) et un confortable salaire.

Dans un trait d'humour, j'évoquais la cruciale question des vacances.

« Tu es bien français, toi, plaisanta-t-il avec son délicieux accent moscovite roulant à peine les R, je t'offre les vacances que chacun rêverait d'avoir et toi, tu me parles de congés ».

J'allais être ses yeux pour le restant de ses jours.

J'avais trouvé ma voie.